PIERRE BOURDAN

CARNET DE RETOUR

AVEC LA DIVISION LECLERC



AVEC UN DESSIN DE JEAN OBERLÉ

ÉDITIONS PIERRE TRÉMOIS
26 RUE DU MONT THABOR PARIS (1er)

CARNET
DE
RETOUR


à l'ami Pierre
Jean Oberlé
41

PIERRE BOURDAN

CARNET De RETOUR

AVEC LA DIVISION LECLERC

ÉDITIONS PIERRE TRÉMOIS
26, Rue du Mont-Thabor - PARIS (1er)

IL A ÉTÉ TIRÉ, DE LA 1ère ÉDITION DE CET OUVRAGE, 60 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS DE 1 A 60 ET, DE CETTE 1re REIMPRESSION, 425 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL- DU MARAIS, NUMÉROTÉS DE 61 à 485.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by Editions Pierre Trémois, 1945.

A la mémoire de mon ami,
François Donald MONROE
mort le 18 Février 1944
dans sa vingt-sixième année,
pour cette France qu'il avait tant aimée
et qu'il n'a pas eu le bonheur de revoir.

INTRODUCTION
EN MANIÊRE D'AVERTISSEMENT

Ce livre est un reportage. Le lecteur ne doit en attendre rien de plus que quelques premières impressions de retour et le récit de quelques incidents de route.

Si j'y ai fait une large place à une aventure personnelle d'un intérêt bien médiocre sans doute auprès de tant d'autres que mes compatriotes ont vécues dans ces années poignantes, c'est seulement parce qu'elle a donné plus de relief à la vision d'une France retrouvée, plus de prix encore à ce que j'y retrouvais chez les hommes et sur leur terre.

Il me faut aussi m'excuser auprès de mes camarades de la Division Leclerc de présenter d'eux une image bien incomplète et de ne donner de leur Campagne qu'une idée très imparfaite, au hasard de mes expériences personnelles au milieu d'eux. Ceci n'est pas plus une histoire de la Division ou de ses hommes qu'un livre sur la France pour lequel le temps m'eût manqué.

Je le répète, le lecteur ne doit chercher ici qu'un reportage de quelques mois, avec toutes les insuffisances et surtout les strictes limitations que le terme comporte, dans l'espace, dans le sujet et dans le temps.

P. B., 15 Décembre 1944.

CHAPITRE PREMIER

ODEUR DE France

Cette nuit-là, malgré l'air marin et la brume blanche qui s'accrochait au sol, nous avons reconnu la terre de France à son odeur. Nous l'aurions sentie entre toutes, les yeux bandés. Car la terre de France se reconnaît à coup sûr à son odeur; et plus encore petit-être quand on vient d'Angleterre où une campagne lavée, peignée, lustrée, polie par la pluie et le vent, se dérobe à l'odorat, fuit de route en route, et laisse, avec sa grâce ornée, le souvenir d'une présence insaisissable.

Ici, la terre vous prend à bras-le-corps, vous entoure, vous empoigne de ses senteurs et de tout ce qui monte d'elle, de robuste et d'émouvant. Pour qui voyage ailleurs que sur des routes où -les relents d'essence et de caoutchouc étouffent ou brouillent toutes les pistes, il serait facile de délimiter toutes les provinces de France par leurs odeurs, d'en dresser la carte : le Berri qui sent le terreau, la vieille corne, le feutre et la laine usée, les chemins creux et les naseaux humides;

La sologne qui fleure l'écorce arrachée, le bois fraîchement coupé, les feuilles piétinées, le poil de lièvre; la Lorraine où l'on hume le lait tourné, le chaume roussi, la moisissure des murs et le fumier gras qui fermente; la Bretagne où le vent semé d'embruns amalgame des senteurs d'ajoncs, de renfermé, de silex frotté et de terre de bruyère. Chacune a son parfum comme elle a sa couleur, son patois, les claies de ses charrettes, ses pierres, les nervures de ses églises. Mais, au-dessus des odeurs diverses qui distinguent une terre, une ville de France, d'une autre terre et d'une autre ville de France, il y a une odeur commune à toute la terre de France. C'est une odeur qu'on ne respire nulle part ailleurs. On y retrouve l'homme, l'animal, le travail; il y entre de l'haleine des bêtes, de la fumée, de la terre retournée, des herbes sèches; c'est une. combinaison unique du sol et de l'effort. C'est cette odeur-là que nous avons sentie et si incroyablement reconnue pour nôtre dans le Cotentin, au milieu de cette nuit de juillet. Elle nous a sollicités, assaillis même sur le camion qui nous transportait, de cahot en cahot, le long d'une route où s'alignaient nos vieux peupliers de France, anémiés, amaigris par la bataille, exsangues, pareils à des plumets qu'on a joué à effeuiller. Elle venait, cette odeur inoubliable, par grandes bouffées, vigoureuses comme des rasades. Et quand elle sortait d'un village en ruines, éventré par la guerre, elle apportait avec elle un peu de chaleur humaine, des effluves de cendres encore chaudes et de chenets, des exhalaisons de chaume, évoquait quelque flambée de sarment éteinte.

C'était à la fin de juillet. Quelques-uns d'entre nous avaient eu, depuis plus de quatre ans, un rapide contact avec la France : visite furtive et presque douloureuse d'être furtive; débarquement d'un instant pour ceux qu'avait amenés un bateau d'escorte. Mais cette nuit-là, c'était bien le retour en pleine France. Nos sens n'étaient pas éveillés à d'autres sensations que celles d'une terre retrouvée. Ils étaient prêts à tout recueillir, à tout rassembler. Et dans la nuit fraîche où l'air de la mer nous accompagnait encore à travers la terre Normande et où notre vision des choses se limitait à des formes devinées, l'odeur de la France venait, de plein fouet, nous rassurer, nous confirmer, par des signes incontestables que nous étions chez nous. Elle nous disait plus : elle nous disait que nous y étions sans conteste et sans réserve. Elle était là bien installée, forte, sans arrière-pensée, comme sa toison à une bête, et non pas en visiteuse clandestine d'un sol qui peut redevenir, dans quelques jours, l'enjeu d'une bataille. Elle était rentrée dans ses ruines pour reconstruire patiemment autour de soi les êtres et les choses dont elle était née. Dans cette odeur de la terre il y avait une certitude. Dira-t-on que c'est là jouer sur des impressions fugitives qui n'ont de sens qu'en rétrospective? Pourtant, depuis des années, nous avions vécu de présages moins substantiels, d'une connaissance moins tangible et moins concrète que cet accueil d'une terre qui, dans le sillage des batailles, reprenait tranquillement ses droits et recommençait de respirer à pleins pores.

Sur ces pages, qui ne sont rien de plus que la transcription directe d'images et d'impressions recueillies en quatre mois, je voulais d'abord noter ce que fut ce premier contact avec la terre de France. Nous y fûmes replantés d'un seul élan, sans calcul, sans effort, sans problème. Deux ou trois bouffées d'air : nos poumons, nos sens, notre nez, noua avaient réintégrés. Mais, avant de poursuivre cette espèce de carnet de route, il faut faire un bref retour en arrière. Ce n'est pas seulement que quelques, semaines de recul mettront mieux en relief les souvenirs que je vais raconter. C'est surtout que je voudrais parler des Français parmi lesquels j'ai attendu ces moments essentiels du retour en France, avec qui j'ai passé ces dernières semaines pendant lesquelles on pouvait tout leur demander, sauf la patience. Car leur attente et la nature particulière de leur anxiété sont inséparables de ce voyage de retour que nous allions faire ensemble.

Il y a à mi-chemin entre Hall et York, à quelque trois cent cinquante kilomètres au nord de Londres, dans un pays de prés humides, de chênes trapus et de boqueteaux compacts, un château qui ressemble à beaucoup d'autres châteaux du nord de l'Angleterre, construits au XVIII^{e} siècle et réparés ou rafraîchis dans la première partie du XIX^{e} avec un soin minutieux et un bonheur inégal.

Devant ses fenêtres s'ouvre un immense terre-plein dont deux siècles de nivellage, de sarclage, de ratissage et d'amour méticuleux ont fait une esplanade de gazon aussi égale qu'un tapis de billard et bordée d'arbres gigantesques qui s'élèvent autour d'elle comme des gradins autour d'une arène de verdure. C'est une architecture naturelle chère au cœur des Anglais et où ils excellent, car ils taillent avec un goût plus sûr dans]'herbe ou le feuillage que dans la pierre ou la brique. L'autre face du château donne sur des prés qui descendent en pente douce vers un village insignifiant, à l'écart des grandes routes. Il y a quelques mois, des chars légers et des auto-chenilles français voisinaient dans ces prés avec les vaches et les moutons qui, de temps à autres, reniflaient, pour s'en éloigner, une touffe d'herbe saturée de cambouis et poussaient plus loin. Sur le terre-plein on voyait souvent le matin, un jeune général français se promener, la canne à la main, aux côtés d'un officier anglais d'allure massive, de contenance timide, qui avait l'air d'être perpétuellement en visite et qui tourmentait, de temps à autre, du bout de sa botte, un morceau de gravier dans une allée, une motte de terre importune dans l'herbe. L'officier anglais était le chatelain de Dalton Hall, le général français était Philippe Leclerc, son hôte temporaire. Pendant ces promenades, d'ailleurs fort brèves, l'officier anglais faisait sur la guerre et sa durée probable des remarques interrogatrices qui appelaient une réponse experte et le général français y répliquait en souriant par des compliments sur le galbe et la disposition des fleurs dans les parterres.

Dans les prés et contre les bouquets d'arbres étaient dressés des baraquements qui juraient avec cet ordre vert et naturel. Mais le propriétaire de ce domaine s'y était accoutumé dès l'autre guerre. A peine se bornait-il parfois à murmurer quelques observations statistiques sur le nombre des papiers gras et à déplorer l'étonnante diversité des rations américaines que recevaient les soldats français. Les chauffeurs arabes, dont les moments de flânerie coïncidaient invariablement avec l'apparition d'un rare soleil, étaient un constant sujet d'intérêt pour les enfants du village qui s'émerveillaient de leur parler guttural. Ces enfants prenaient pour de l'arabe leurs apostrophes saccadées et volubiles en français et j'en entendis un qui disait gravement aux autres : « Sais-tu comment on dit, en arabe, « viens donc manger »? Ça se dit : « Ti vall' à soup! » A quoi les autres répondaient, en hochant la tête : « Vraiment? Eh ben alors!... »,

Dans un rayon d'une trentaine de kilomètres du château, les unités et les services de la Division étaient dispersés, les unes dans les villages, les autres dans les champs où elles avaient dressé leurs tentes aux abords des agglomérations. L'exercice, les manœuvres, l'instruction, l'entretien du matériel occupaient les journées. Les soirées étaient longues. L'heure d'été double et la latitude combinaient d'interminables crépuscules auxquels ces hommes, après un long séjour en Afrique, s'habituaient avec peine.

« Comment peut-on s'endormir, disaient-ils, avec cette nuit qui n'arrive jamais? » Ceux qui étaient cantonnés dans les villes trouvaient aisément de quoi occuper les soirs de juin et de juillet. Et le pouls des petites villes du Yorkshire a certainement battu plus vite pendant ces sept ou huit semaines, grâce à ces Français aux yeux expressifs, toujours en éveil, dont les conversations, au coin de la place du Marché on au café, étaient autant de scènes vivantes, même pour ceux qui ne comprenaient pas leurs paroles, dont les calots et les bérets multicolores faisaient des taches gaies le long des murs des monastères ou sur la verdure du pare voisin quand la compagnie d'une robuste fille aux yeux bleus et aux cheveux pâles les éloignaient des chemine battus. Ceux des campements étaient moins privilégiés. Le soir, ils lisaient, jouaient aux cartes ou se promenaient le long des sentiers, une fois leurs chars bien alignés et camouflés. Et leurs discussions brodaient sur un thème qui ne variait guère : « Alors, quand est-ce qu'ils nous font partir d'ici? Il parait que... » Les « ils », c'était à peu près tout : le commandement de la Troisième Armée américaine, à laquelle la Division Leclerc était rattachée, le Haut-Commandement allié, les gouvernements, enfin toute cette Olympe militaire et civile qui devait, en fonction des événements, des vents et des marées, des renseignements d'état-major et du progrès des opérations, statuer sur le sort et l'emploi de quinze à seize mille soldats partis un jour de toutes les provinces de France

et de tous les coins de l'Empire pour se battre, pour espérer, pour attendre cette heure qui ne venait pas assez vite. Ce n'est pas qu'ils fussent malheureux en Angleterre où, jour après jour, la sympathie de leurs hôtes s'exprimait par des manifestations plus touchantes. Mais l'Angleterre n'était et ne pouvait être pour eux qu'une étape dans un moment pareil. Ils craignaient d'arriver trop tard et de n'avoir pas le temps de jouer, dans-la libération de leur sol, le rôle même pour lequel ils l'avaient quitté, les uns depuis quatre ans, le, autres depuis trois, ou deux, ou un. Les Anglais le comprenaient à merveille, et que leurs attentions ne pouvaient qu'adoucir une nostalgie trop précise, trop vivace et active pour être endormie. Bien souvent, on les entendait dire à des Français : « Il faudra que vous reveniez quand votre pays sera libre, car aujourd'hui il y a forcément quelque chose qui ne va pas entre nous, qui souhaiterions naturellement vous garder le plus longtemps possible et vous, qui souhaitez naturellement nous quitter le plus vite possible. »

Au camp ou au bivouac, on déchiffrait les journaux anglais; on mesurait, à l'avance des Russes ou aux premiers succès des Anglo-Américains sur le front de Normandie, les chances d'une intervention prochaine ou les risques d'une intervention trop tardive. C'était l'époque où la facilité relative du débarquement et de la première pénétration des positions allemandes sur la côte avaient suscité des espoirs immodérés d'un dénouement très proche.

Et ces hommes, dont beaucoup avaient vu s'allonger devant eux, pendant des années, les interminables pistes de sable du désert, regardaient parfois avec la même angoisse cette verdure anglaise qui s'étendait à perte de vue, de colline en colline, de vallée en vallée et qui finissait par prendre pour eux le même sens monotone de l'attente et de l'échéance toujours différée que les dunes et les ergs d'Afrique. Sans doute la mélancolie de cette partie du Yorkshire, qui est celle des Hauts de Hurle-Vent, était-elle pour quelque chose dans leur état. Une terre bien grasse et bien retournée en hiver, bien pailletée dans la saison chaude, une terre dont chaque centimètre carré est à la fois un atelier et un instrument de travail, porte en elle quelque chose de rassurant pour les paysans ou dérivés de paysans que nous sommes. Cette terre anglaise plus luxueuse, habillée de vert de pied en cap avec, ici et là, les balzanes fauves de ses landes, ne leur portait pas de réconfort au moment où ils ne songeaient qu'à la France et ou le besoin de retrouver chez les autres ce qui nous est familier était réapparu avec une force décuplée par l'exil. C'était dans les villes qu'ils retrouvaient un peu de chaleur car, en dépit de mille contrastes, il naît de la foule et de la promiscuité humaine une sorte de sécurité qui tranquillise. C'est aussi dans les villes qu'on leur faisait fête, les jours de permission, les soirs de sortie; fête modeste d'ailleurs, car l'Angleterre en guerre ne fait pas d'excès de table et le whisky et la bière étaient, surtout en province, strictement contingentés.

Mais la ville, C'était le rendez-vous du soir, la table avec nappe — où l'on faisait plus maigre chère qu'au camp et où l'on n'avait guère que l'illusion de commander, car il n'y avait pas de choix, — la famille anglaise où l'on prenait figure de visiteur d'honneur, où l'on vous posait, sur la France, des questions que les villageois silencieux n'eussent jamais posées et qui permettaient de parler de cet avenir chèrement attendu sans faire injure au présent.

Ces Français, d'ailleurs, étaient étonnamment discrets. Les hommes, autant que leurs officiers, éprouvaient profondément, consciemment ou non, que ce pays leur donnait l'hospitalité et ils s'y conduisaient non pas comme des troupes en garnison, mais comme des visiteurs qui connaissent les usages et s'attachent à ne pas y manquer. Dans les premiers jours, ce sentiment donnait à beaucoup d'entre eux une sorte de gaucherie, de gêne et de contrainte : « Vos gars sont si calmes et si gentils, me disait naïvement le vieux coiffeur de la petite ville de Beverley qui vivait encore sur le souvenir du Français caricaturé par les music-halls de 1900. C'est sans doute qu'ils sont malheureux? » Peu à peu cette gêne disparut sans que leur réputation y perdit, puisque le vieux lord-maire d'York disait des officiers et des soldats français, au cours d'une réunion d'adieu : « Ce sont des gentlemen. »

Les « gentlemen » avaient gentiment et progressivement conquis les villes où on ne leur faisait qu'un reproche : c'était de conduire trop vite et de terrifier les vieilles filles qui brandissent, au bord du trottoir, leur parapluie de soie pour prévenir qu'elles vont faire faire à leur épagneul noir et à elles-mêmes la redoutable traversée d'une artère principale. Jusqu'au bout on pouvait, en dehors de leurs insignes, reconnaître les Français à deux choses : l'expression plutôt mélancolique des promeneurs isolés et l'animation des groupes où l'invincible penchant français à mimer chaque phrase d'une conversation frappe toujours les Anglais. Il n'y avait guère, entre gens de toutes nationalités, que deux Français pour se héler à distance et commencer, à cinquante mètres l'un de l'autre, un entretien qui se trouvait à peu près conclu lorsqu'ils finissaient par s'aborder et se serrer la main. On voyait dans les pubs de vieux habitués, la chope de bière au poing, qui restaient plantés là pendant des soirées entières à regarder les Français avec une curiosité sympathique et dont, petit à petit, les mains et les expressions du visage en venaient à suivre fidèlement, bien qu'inconsciemment et au ralenti, leurs jeux de physionomie et leurs gestes comme font les gens dont les doigts accompagnent machinalement ceux du pianiste qu'ils écoutent. Leur bouche se contractait pour sourire lorsque le ton de la conversation s'égayait, leurs sourcils se fronçaient lorsqu'elle prenait plus de sérieux ou de véhémence. Combien ont trouvé, dans ces conversations dont ils ne comprenaient pas un mot, des élans oubliés, des velléités d'action endormie?

Ils comprenaient l'impatience des Français, eux, ce, peuple pour qui l'impatience est si difficile à concevoir : et c'est par elle qu'ils s'expliquaient simplement les contrastes permanents entre le spleen et l'animation, la mélancolie et la vivacité, tâchant de remédier à l'une quand ils le pouvaient par quelques paroles, goûtant l'autre au point d'entrer eux-mêmes dans le jeu.

Vers la fin de juillet, le séjour dans le Yorkshire se termine. Dans les gares, les wagons porte-chars s'alignèrent sur les rails pour descendre vers le Sud, vers les ports, vers la bataille de France. Car les chars étaient transportés par chemin de fer de façon à éviter l'usure des patins. Un peu partout autour des bases de départ, des attroupements se formaient. Les citadins ou les villageois anglais regardaient en silence les rassemblements, écoutaient les officiers donner à leurs hommes rangés devant leurs machines les dernières instructions de route. De chaque gare, des trains partirent, emmenant les poids lourds et leurs équipages, cependant que les véhicules qui voyageaient par route défilaient, lentement, pour la première fois sans doute, à travers ces villes et ces villages où, nous disait chacun, les « Français n'emportaient que des regrets et des vœux ». Villes et villages recouvreraient leur calme, reprendraient leur rythme de vie propre, jusqu'au jour où de nouvelles troupes viendraient s'installer dans leurs cantonnements, en attendant, à leur tour, d'aller grossir cette masse d'hommes et de machines qui allait refouler l'ennemi vers l'Est.

Pendant des semaines, passées sous le signe de l'impatience, on avait attendu ce moment. L'attente avait été anxieuse. Pourtant, peu d'entre nous purent, au jour du départ, se défendre de cette émotion qu'on éprouve à s'éloigner des êtres et des choses parmi lesquels on a vécu ces heures essentielles, qui précédent la réalisation des grandes espérances, l'accomplissement des longs projets. Et dans cette émotion, toute dominée qu'elle fut par la joie, entrait pour beaucoup le souvenir d'une hospitalité dont les soldats français sentaient mieux la délicatesse au moment où ils touchaient enfin au but.

C'est â Southampton que devait se faire l'embarquement. Pendant les deux nuits du voyage vers le Sud, la pluie et la brume d'un mauvais été se disputèrent le ciel et les routes. Au matin du départ, un jour radieux se leva sur la mer, comme un heureux présage. Ce jour-là, la fatigue ne comptait pas. Il était inutile de demander à chacun d'être à son poste. L'immense port était luisant de soleil. Les Français regardaient ce hérissement fabuleux de mâts et de cheminées, ce maquis de docks où la mer ne se reconnaît plus qu'à de rares scintillements entre les panses énormes des transports, cet enchevêtrement de grues, de derricks, de palans et de câbles à travers quoi on, allait tour à l'heure trouver naturellement un chemin pour chaque véhicule et pour chaque homme.

Le soleil éclaboussait du même coup des centaines de milliers de tonnes entassées dans les bassins et les voiles imperceptibles des bateaux d'enfants poussés, d'uni bout de badine, sur la pièce d'eau du parc. C'était

Dimanche. Des soldats anglais, canadiens, américains en permission rêvassaient sur l'herbe et soulevaient parfois la tête pour regarder passer ces groupes d'autres soldats aux yeux ardents qui avaient l'air des jours de bonne fortune, mais dont la bonne fortune, ce jour-là, était de partir pour la France et le combat.

J'avais toujours admiré que le secret pût jamais être gardé sur le départ d'un convoi de troupes. Qu'il ait pu l'être un jour pareil et dans une atmosphère pareille, ce n'est rien de moins qu'un miracle. L'embarquement de plusieurs milliers d'hommes et de véhicules n'est jamais une opération qui peut passer inaperçue. Mais l'embarquement d'une division cuirassée française dont tous les gamins de la ville avaient en moins d'une heure repéré la présence, et qui attira sur sa porte toute la population d'une ville bien décidée à lui souhaiter bon vent et bonne route, ne pouvait guère être autre chose que ce qu'il fut c'est-à-dire l'occasion d'une vaste manifestation populaire qui rompit singulièrement, ce jour-là, avec la tradition d'austérité des paisibles dimanches anglais. Le long des rues et des avenues, sur les squares, partout où étaient rangés les chars et les véhicules de toutes sortes qui attendaient le signal de la marche en file indienne vers

le quai d'embarquement, c'étaient des rassemblements d'hommes, de femmes, d'enfants de Southampton souriant, riant, serrant les mains, envoyant ou donnant des baisers, offrant à boire aux équipages qui, cloués à leur place, ne pouvaient accepter; des gosses perchés sur les arbres ou courant d'un coin de rue à l'autre, montrant du doigt les calots, les képis ou les casquettes des officiers, spahis, chasseurs, cuirassiers, infanterie coloniale, marsouins. De temps à autre, des coups de sifflet stridents appelaient une compagnie ou un escadron. Motos, chars, auto-chenilles, auto-mitrailleuses, chasseurs de chars, camions, jeeps : tout cela mettait ses moteurs en marche; les retardataires sautaient à bord; les essaims de gens de la ville qui avaient pris les voitures d'assaut dégringolaient en hâte; les moteurs ronflaient et couvraient les dernières acclamations; et de tout ce désordre allègre sortait en quelques secondes une file parfaitement ordonnée qui s'avançait vers son dock de départ et venait se présenter de front perpendiculairement au quai, véhicule par véhicule, devant les gigantesques transports américains amarrés par la poupe et dont le panneau arrière descend sur le quai comme un pont-levis sur lequel chars et voitures de toutes catégories passent pour aller se ranger dans la cale ouverte.

Pendant tout l'après-midi, les quelque 4.200 véhicules de la division passèrent des gares ou des points de rassemblement sur les routes au centre de la ville, de la ville aux docks, des docks à bord des transports dans une atmosphère de fièvre et de fête.

Il y avait tant de joie dans le regard des Français qu'elle s'était communiquée à tous et jusqu'aux vieux dockers de Southampton qui, pourtant, avaient vu bien des départs graves ou gais.

Ils hochaient la tête et disaient : « Bon Dieu, ça doit faire quelque chose, après tout ce temps. » Et vite ils reprenaient : « Ces gars avec des calots rouges, qu'est-ce que c'est? » Au soir, tous les poids lourds et tous les véhicules de combat étaient arrimés. Quelques unités montaient encore à bord, par les passerelles, à quarante-cinq degrés, car la marée était haute. Quand le dernier contingent d'hommes gravit la dernière passerelle, les projecteurs du port étaient déjà allumés. Une brume légère, brunie de nuit d'été, poudrait et atténuait l'éclat des phares. Les hommes casqués, sac sur l'épaule, un peu estompés, enveloppés de grisaille lumineuse et de silence qui montaient à bord mettaient le point final à cette éclatante journée de départ : ils y ajoutaient la note grave après tant de notes d'allégresse. Une heure plus tard, les amarres étaient larguées. Bien que les transports dussent rester à quai jusqu'au milieu de la nuit, nous étions déjà loin de l'énorme port qui dormait pourtant à nos côtés.

Combien d'entre ces Français dormirent plus de deux ou trois heures cette nuit-là? J'avais conduit, phares éteints, toute la nuit précédente, mais ce n'est que vers cinq heures que je trouvai assez de calme pour m'étendre et m'endormir : c'est qu'à cette heure le

bateau-transport avait gagné la rade et avançait lentement, presqu'imperceptiblement, le long des chenaux du Solent sablonneux et peu profond. On pouvait s'endormir : cette fois le départ était assuré.

Il est peu d'impressions plus fraîches et plus stimulantes que celle d'un réveil en mer par beau temps. Jamais je ne l'avais sentie aussi fortement : un ciel bleu, plus léger qu'il ne l'est de coutume sur la Manche et devant nous, derrière nous, par bâbord et par tribord, d'autres transports, la coque polie par le soleil, avançant tranquillement avec un balancement presqu'insensible, sûrs de leur fait, avec leurs mâts en pleine lumière. Il y en avait partout. « Ben, mon vieux, faudrait un flic pour diriger la circulation », disait un Parisien en s'étirant. Plus loin les remorqueurs d'escorte avaient l'air de jouets — chiens de berger veillant sur un troupeau maladroit et presque sans défense. De temps à autre, pendant la journée, on entendait quelqu'un, battant les cartes ou la bouche pleine, prononcer une phrase qui devenait un leit-motiv : « Dis donc, à quelle heure est-ce qu'on pourra la voir, la côte? » Ou encore : « Dis donc, toi qui te défends en anglais, demande donc au gars à quelle heure on arrive. » Le « gars », c'était un quartier-maître ou un matelot de l'équipage américain. « La côte », il n'y avait pas besoin de la définir. C'était la côte française, et c'était tout. Et ce serait certainement celle du Cotentin car, à l'époque, on n'avait guère le choix.

Il était un peu plus de cinq heures quand on vit pour la première fois cette ligne d'ombre derrière laquelle s'échelonnaient pêle-mêle tant de destructions, de souffrances, de bonheurs promis, de souvenirs à raccorder, de barrières et de seuils qu'on franchirait avec angoisse. Elle apparut par tribord, cette ligne d'ombre, la côte orientale du Cotentin qu'on allait longer quelque temps encore. Et sans qu'on sût comment, il y eut contre le bastingage une foule d'hommes qui cessaient de parler et qui regardaient, la bouche entr'ouverte, avec une surprise inconsciente que cette ligne indécise, d'un bistre clair en haut et plus opaque en bas, ne fût pas quelque chose de plus clairement merveilleux et comparable à ces pays que les voyageurs des contes découvrent au détour d'un chemin. Cette ligne pareille à toutes les lignes était la côte de France et, comme les choses trop longtemps attendues, ces hommes restaient figés sans savoir comment prendre cette espérance qui se faisait réalité, ce long désir qui se faisait chair. Dans le groupe où j'étais, les premiers mots qu'on entendit furent un « hein, tout de même », timide, interrogateur, qui cherchait une expression plus forte, sollicitait une confirmation plus vigoureuse de cette rencontre avec la France.

Trois heures plus tard nous parvenions au large du point de la côte où nous allions débarquer. Le rassemblement des bâtiments de toutes sortes était tel qu'on voyait à peine la côte, distante de deux ou trois milles à peine.

Vers l'est, on entendait le canon, par à-coups. Ce fourmillement de bateaux sur la mer offrait une cible bien tentante pour l'ennemi. Ce soir-là, comme presque chaque soir, quelques avions allemands vinrent, comme par acquit de conscience, faire leur besogne. Ils n'y mettaient plus l'enthousiasme des beaux jours. Pendant un peu plus d'une heure, chasse et D.C.A. leur livrèrent bataille. Des navires on suivait ce spectacle comme l'accompagnement routinier et inévitable d'un voyage. De nouveaux bâtiments arrivaient, d'autres s'éloignaient, normalement, habitués aux crépitements des mitrailleuses dans le ciel, au bruit des pom-poms et des canons. Les hommes ne se préoccupaient guère que d'une chose : à quelle heure débarquerait-on? Il y avait plus d'impatience concentrée sur ces quelques bâtiments qui avaient transporté les Français et sur ces quelques heures qu'il faudrait encore attendre qu'il ne s'en était échelonné sur quatre années du Pacifique à la Manche, du Tchad, de la Syrie ou du Cameroun en Angleterre. Cette fois, ce n'était plus la ligne d'ombre. C'était la côte, tout près, avec son sable où les pas s'enfonceraient comme dans une bonne et incontestable réalité. Pour la plupart, ce fut la déception : le débarquement n'aurait lieu que le lendemain.

Quelques privilégiés pouvaient gagner la côte en vedette. J'étais de ceux-là. Quand nous descendîmes l'échelle de corde, il y avait au-dessus de nous des

visages penchés, des yeux fixés sur ces heureux qui toucheraient les premiers à la terre. La nuit tombait. La mer sentait bon. La vedette fila d'abord sur un nouveau point de rassemblement dans la baie : car ici tout était réglé comme dans une gare de triage. De la vedette on passait sur une chaloupe à fond plat dont l'avant relevé comme celui d'un bac, encaissait les paquets d'eau à coups égaux, rythmés. Le front et le nez ruisselant d'embruns, nous répétions des monosyllabes enfantins. Nous étions trois Français dans la chaloupe et quelques officiers américains qui nous regardaient en souriant gauchement, sans rien dire. Brusquement, l'un vint à nous, nous donna à chacun une tape amicale sur l'épaule et alla se raccouder au haut-bord. La chaloupe ralentit, stoppa, accosta. C'était la terre et ce n'était pas la terre : une longue jetée faite de panneaux de métal juxtaposés sous lesquels les vagues clapotaient et qui reliait la mer à la plage. Il n'y avait pas de lune. Le métal pourtant luisait d'eau. Nous marchâmes à grands pas, trois de front, sur ces plaques de métal un peu glissant, de plus en plus vite, sans plus parler, jusqu'au point où la jetée s'enfonçait insensiblement dans la plage sèche. Aucun de nous ne put réfréner cet élan banal et invincible de prendre des poignées de sable et de les fourrer dans ses poches où elles envahirent quelques paquets de cigarettes et de sucre. J'observais qu'un Américain nous imitait, mais faisait soigneusement couler le sable dans une enveloppe qu'il pliait ensuite et collait gravement en deux coups de langue précis.

Des postes de garde étaient partout installés le long de ce qui, quelques semaines auparavant, s'appelait le Mur de l'Atlantique. Après les formalités d'usage, nous montions à bord du premier camion qui se dirigeait sur la zone de concentration assignée aux troupes françaises. Nous n'étions pas très éloignés de la plage que déjà l'odeur de France était avec nous, qui avait chassé l'âcre parfum des derniers combats.

Au bivouac, nous retrouvâmes le commandant Répiton arrivé l'avant-veille en précurseur. Poussé par ce déferlement d'armes, de pensées, d'élans vers la France et, sous le prétexte de gagner quelques quarts d'heure il avait franchi à la nage, en poussant devant lui son équipement dans un baquet, les quelques centaines de mètres que le bateau avait laissés entre lui et la plage : la plage même où il avait, exactement cinq ans plus tôt, passé ses dernières vacances. Il avait été le premier homme de la division à toucher cette terre si longtemps rêvée et il riait à grands éclats, à tous propos, dans la nuit trouée parfois de points rouges comme des pointes de feu.

CHAPITRE II

NORMANDIE

L'une des forces complexes qui ont dominé cette guerre et y ont joué avec le cœur et le sang des hommes un jeu terrible et nouveau, ce fut la Distance : la distance; non pas seulement l'espace physique à franchir, mais un produit de l'espace et du temps. Le dernier conflit mondial était un corps-à-corps où, sur 1.000 kilomètres de front, deux masses d'hommes, épaule contre épaule, poussaient jusqu'à ce que l'une cédât. La relation temps-espace n'intervint que brièvement, sur le front oriental d'abord, puis quand on attendit le secours américain à l'ouest ensuite. Dans cette guerre-ci, la distance intervenait partout, pesait partout sur les calculs des hommes. C'est parce que sa position centrale réduisait à rien le facteur distance que l'Allemagne put prendre une marche sur le temps, frapper vite et successivement ses ennemis et se tourner vers le monde pour dire : « A vous maintenant clé lutter avec la distance : vous ne pouvez frapper qu'en vainquant l'espace et en sacrifiant le temps.

J'ai dompté la distance et je l'ai retournée contre vous. » L'espace qui abritait l'Amérique et sauvait la Russie les éloignait aussi du champ de bataille final dans le temps après les en avoir isolées moralement et psychologiquement. Pour nous, Français, après juin 1940, cette relation du temps et de l'espace devint l'inconnue, l'X de tous nos pronostics, l'aliment commun de nos espoirs et de nos angoisses. La distance qui rendait un fermier de la Brie indifférent aux choses lointaines devint une donnée nécessaire de sa connaissance et de son avenir. Selon que la distance, ce faisceau ennemi de temps et d'espace, serait conquise plus ou moins vite par ces états éloignés qui venaient épauler l'effort britannique, la France pourrait ou non survivre en tant que grande puissance.

Pour nous qui pouvions regarder la côte française des falaises de Douvres, la distance ne se calculait pas en espace, mais en années : car ce n'étaient pas trente-deux kilomètres de mer qui nous séparaient de la France, mais des années de préparatifs dans les usines et dans les forges, des années de combats dans les sables et sur les eaux glacées de l'Arctique. A la fin de juin 1940; on aurait pu planter, sur les murs du vieux château de Douvres, un écriteau surmonté d'une flèche pointant vers le cap Gris-Nez avec cette inscription « Distance de la côte française : quatre ans. » Ces années devinrent des mois, des jours, des heures.

Quand je me réveillai le 1er août, à l'aube, après trois heures de sommeil sur le siège d'une jeep, ma première sensation fut l'émerveillement d'être en France, chez moi, non pas furtivement, mais au su et au vu de tout le monde; la seconde fut que cet espace français où l'on était libre ne dépassait guère une vingtaine de milliers de kilomètres carrés. A quelle distance était Paris? Fallait-il l'évaluer en kilomètres, en mois, en semaines? Etrange impression sur son propre sol que d'y sentir se renouveler, la conscience à peine éveillée, ce jeu cruel de la distance, Janus avec l'espace et la durée pour faces. N'importe. Ce petit domaine français où l'on était libre, c'était une possession merveilleuse qui ne se mesurait pas au mètre d'arpenteur. D'ailleurs tout à l'heure, et tant que la division ne serait pas en action, je pourrais m'accorder ce luxe d'aller sur les routes, de lire ici : Bayeux, 40 kilomètres; là : Cherbourg, 72 kilomètres, de voir des panneaux routiers, des flèches indiquant des distances précises vers des villes qui étaient bien nôtres, à travers des plaines, des vallées, des rivières, qui faisaient incontestablement partie de notre fief. Je pourrais m'arrêter, repartir, choisir une route ou une autre, m'étendre dans un pré, parler à un fermier, à l'épicier du village, à un toucheur de bœufs; leur demander comment ils ont été traités par les « boches », en faisant sonner le mot « boches » sans qu'ils aient à lancer un regard de côté par crainte d'être épiés. Et tout cela, je pourrais le faire en France.

C'était à portée de ma main. Il n'y avait qu'à l'étendre. D'un coup, j'éprouvai le besoin impérieux, invincible, de faire tout cela tout de suite, de voir immédiatement un « Français d'ici », de lui serrer la main, de l'entendre rouler les « r » sous la langue, traîner sur ses diphtongues, se tirer sur la moustache $'il en avait une.

Il n'était pas six heures quand, avec un jeune officier de la division, nous sortîmes du champ dont les haies formaient notre enceinte pour aller, nos nécessaires de toilette sous le bras, à la recherche d'une fontaine. Une route poudreuse où les convois entretenaient soigneusement une nappe égale de poussière, un chemin entre des fermes à peine éveillées, enfin un bout de sentier plongeant sur une fontaine de pierre abritée d'une demi-haie d'arbres et d'un angle de maison grise. On n'y entendait plus que le gargouillis de l'eau et, par intervalles, le grommellement d'un chien qui faisait sa ronde sans excès de zèle. C'est là, en nous rasant, que nous rencontrâmes notre « premier Français ». Court, brun, rougeaud avec de petits yeux noirs comme des pastilles de réglisse, il nous regardait en silence, sans joie ni ennui manifestes : « C'est-y que vous vous rasez? » finit-il, par nous demander sur un ton monocorde où il n'entrait rien d'interrogateur. Mais nous n'en attendions pas plus pour le prendre pour cible aux quatre années de questions contenues comprimées en nous. L'avalanche dura quelques minutes, pendant lesquelles il ne plaça pas un mot.

Puis, secouant imperceptiblement la tête : « Dites donc, mais vous causez point mal le français, vous autres », dit-il avec la même voix totalement dépourvue d'intonation. Il fallut lui expliquer que, en dépit de nos uniformes, nous étions Français, tout ce qu'il y avait de plus Français. Mais ce ne fut qu'après avoir énoncé nos villes ou province d'origine, avec la qualité et le poids du bétail qu'on y élevait, et fait presque la preuve des quatre grand-mères, qu'il tint le fait pour acquis et commenta : « Ben, v'là qu'vous êtes Français, à c't'heure. On en voit d'tout' sortes. Tout d'même, ça doit point êt' mauvais d'êt' ici? Mais en v'là ben d'la guerre et en veux-tu en voilà. Enfin, la guerr' c'est la guerre. » Et sur ces sages paroles, il nous quitta pour « aller voir aux bêtes » qui, paraît-il, « pesaient point autant quès auraient dû ». « On ne peut point dire qu'il soit expansif », observa mon camarade en essuyant les flocons de mousse de savon qui ourlaient ses oreilles.

Une heure plus tard, rasés, lavés et rafraîchis, nous trouvions un accueil bien différent dans une ferme où, après nous avoir versé force verres de cidre, on tira les sept enfants du lit ou du bol de lait où ils étaient enfouis pour les aligner devant la façade et les faire photographier, cependant que le père de famille, charron de son état, tenait fièrement en mains les « armes qu'il avait cachées sous l'occupation » et qui consistaient en une crosse de fusil de chasse dont les cancrelats n'avaient pas laissé grand'chose et un canon de Lebel dont la rouille avait fait une pièce d'archéologie.

Bien différent aussi, l'accueil d'un couple normand qui chaque matin, depuis une semaine, tenait table ouverte aux Français qui venaient y prendre un petit déjeuner où le lait et le beurre n'étaient pas marchandés : une belle ferme en quadrilatère, avec une salle basse qui sentait la cendre de bois et la pomme sèche, avec des poules bien nourries aux plumes opulentes, avec une auge bien propre dont la pierre granitique scintillait par endroits au soleil. C'est là que nous retrouvions ces choses tangibles, fermes, qui sont la France : un pays où l'on peut poser les mains pour toucher une substance, une vie, un objet qui a son plein sens, une croupe de cheval de trait, un joug robuste et poli, une table massive qui ne craque pas sous la pression du bras. Du moins, la France, c'était cela, ici, dans cette ferme, parce que nous y étions. Car ici nous retrouvions d'elle ce qu'elle offre de substantiel; plus loin nous y aimerions ce qu'elle avait de romanesque et de tourmenté; à Paris sans doute ce qu'elle a de mouvant, d'incalculable, et cette continuité presqu'indépendante des corps et des choses, qui est faite d'impondérables. Le voyage, la reconquête, ce seraient précisément ces « retrouvailles » où chaque élément nouveau reconstruirait « notre » ensemble. Pour le moment, dans cette cour pareille à une nappe de soleil encadrée par des murs, où gens, bêtes et choses étaient bien installés dans leurs trois dimensions, nous nous sentions sur un sol indescriptiblement ferme.

Et c'était prodigieusement rassurant de voir des poules picorer et d'entendre dans l'écurie calfeutrée d'ombre, de temps à autre, le son plein et bref d'un sabot sur la pierre.

C'est qu'ici la guerre était loin : près de trente kilomètres, maintenant, au point le plus proche, du côté de Saint-Lô. Ici, c'était la chair vivante. Nous allions bientôt voir les blessures de cette pauvre Normandie dont ces demeures calmes et intactes représentaient un passé heureux plus que le terrible présent. Car déjà Caen, Saint-Lô et bien d'autres villes, étaient en ruines. La Normandie avait peut-être moins souffert de l'emprise allemande que la plupart des provinces de France. Elle payait et allait payer le prix le plus élevé pour sa libération.

Ce jour-là, des événements décisifs se préparaient. Les Américains avaient pris Avranches, libéré Granville et déblayé quelques kilomètres de terrain à l'est d'Avranches. Tandis qu'au-delà de Saint-Lô leur front se reliait au front britannique, ils allaient, à travers ce couloir d'Avranches large de moins de vingt kilomètres, faire passer tout une armée : l'armée Patton qui réussirait en sens exactement inverse la manœuvre de faucille accomplie par les Allemands entre Sedan et les ports du Pas-de-Calais, en 1940. Ils allaient déboucher vers la Bretagne, la Mayenne, la Loire et se déployer à travers l'Ouest de la France pour remonter vers le Nord, achever l'encerclement de la VII^{e} Armée allemande en Normandie et commencer l'en.veloppement de Paris.

Hantés par la crainte d'une poussée britannique vers Paris à partir de Caen, par la route directe, les Allemands y avaient concentré leurs meilleures divisions. Ils se laissèrent percer et déborder par Avranches : le plus qu'ils purent faire fut de tenir ferme pendant trois semaines le côté est du couloir et de contre-attaquer, quand il était déjà trop tard, dans le secteur de Mortain. Mais dès le premier jour d'août, le gros de la III^{e} Armée américaine était déjà passé et se déployait dans toutes les directions. C'est à l'exploitation de cette percée, mais quelques jours plus tard seulement, que la division cuirassée du général Leclerc allait être employée. Pour le moment, elle commençait à peine de débarquer. Deux jours au moins se passeraient avant qu'elle fût rassemblée et pût se déplacer; quelques jours sans doute avant qu'elle pût, son rôle exact défini, entrer en action.

Ce matin-là, au point isolé où nous nous trouvions, on ne savait à peu près rien de ce qui se dessinait. Les mots eux-mêmes n'évoquaient guère d'image précise. Nous apprenons que « Granville venait d'être libérée ». Intacte, en ruines? Qu'y avait-il, derrière ce mot « libérée » qui gardait, dans son élan verbal toute l'obscurité des termes de communiqué. Bayeux était libéré depuis sept semaines et c'était une ville habitable qui gardait ses toits, ses foyers, sa douceur même. Caen avait été libérée et c'était une ville martyre, avec un charnier dans son centre.

Vers dix heures, confiants d'avoir deux ou trois jours devant nous, nous descendions en jeep vers le Sud. Carentan, Périers, Coutances, Bréhal : des villes éventrées, tordues, désespérées, Périers et Bréhal surtout. Périers était terrible, avec ses pans de murs encore debout, si étroits, si frêles que certains avaient l'air de bras tordus mutilés et d'autres de troncs d'arbres calcinés. De cette ville dont la ruine était encore si fraîche que les éboulis de maisons toutes neuves y sentaient le ciment humide en même temps que la poussière et la suie, je n'ai trouvé que deux maisons intactes : l'une où était installé le siège des affaires civiles était une petite demeure blanche, un peu lézardée, avec une petite allée de gravier, un jardin minuscule, une grille, des arbres; une oasis dans les ruines, où trois ou quatre hommes s'affairaient autour d'une voiture qu'ils prétendaient sans doute réparer, mais qui semblait figée dans une immobilité éternelle de métal mort. Deux femmes et un enfant attendaient, on ne sait quoi. Le ton des voix était calme. Il y avait ce peu de vie et de fraîcheur dans cette nécropole. Dans les rues, ici et là, on croisait de vieilles gens et des gamins qui poussaient une charrette à bras ou une brouette, avec des hardes. Dans les champs, au bord des routes, du bétail crevé; les vaches, le ventre gonflé, les pattes raides comme celles de ces jouets que les enfants fabriquent avec un gland de chêne et quatre allumettes. Aux virages, aux croisements, çà et là, des groupes d'hommes qui saluaient de la main, d'autres qui souriaient bravement avec un peu de mélancolie.

Partout, sur cette route, comme à Caen, comme à Saint-Lô on se posait invinciblement la question: Où vont-ils? Où la vie va-t-elle reprendre? Il semblait que ces gens se déplaçassent simplement pour-changer de ruines comme on change de maison, pour passer d'un néant à un autre. Ici et là, des enclos intacts où les poules picoraient aussi tranquillement que dans cette ferme heureuse où nous avions déjeuné deux heures plus tôt. Mais nous n'avions plus, à cette heure, cette curiosité directe, sans détours que nous éprouvions au réveil ce simple besoin du contact qui renoue avec la terre et avec les hommes en plein sol. Ici, c'était le domaine des déracinés. L'abord désinvolte, le geste qui fait connaissance entre deux reprises, n'étaient plus de mise.

Et puis, brusquement, après Bréhal le décor changea. Il changea soudainement du tout au tout, aux abords de Granville restée à l'écart du cyclone, de Granville libérée à peu près sans coup férir, où la libération, le mot libération, retrouvait son sens riche pavoisé de liesse et de clarté. Et presqu'aussi vite nous les voyageurs dont chaque sensation répondait instantanément, instinctivement à la terre, aux hommes, à l'humeur, nous changeâmes aussi. La mer, en bas à notre gauche, était claire et joyeuse sous le soleil. Granville sentait la fête et les fleurs à mille lieues de ces odeurs de mort qu'on respirait à quelques kilomètres de là.

Granville était intacte, pimpante, joyeuse, chantante. Des filles en robe d'été passaient à bicyclette, envoyaient des baisers ou des fleurs. A peine à l'entrée de la ville, nous étions invités à déjeuner : un déjeuner dans une salle à manger blanche, sur une table longue, avec une joyeuse nappe à carreaux et des fleurs. Et, en dehors de Jean Marin, que je venais de retrouver et de moi, douze personnes à table qui nous souriaient, nous faisaient mille questions, nous servaient des rasades de leurs meilleures bouteilles; jusqu'au curé qu'on appela « au café » pour qu'il ne manquât personne à la fête. Pendant un peu moins de vingt-quatre heures, nous allions oublier la guerre qui venait de fuir cette ville en tourbillon vers le Sud, cette ville qui restait isolée dans sa coquetterie de jolie plage et où, pourtant, comme ailleurs, des hommes de la résistance étaient morts pour qu'elle eût aussi son palmarès de ville libre.

C'est dans cette salle à manger que j'eus la joie de retrouver André Rabache et Pierre Gosset qui accompagnaient l'armée américaine et avec lesquels j'allais vivre quelques journées riches d'événements. Ayant appris que j'étais là, ils venaient m'y retrouver au moment même où j'allais me mettre à leur recherche. L'un avait débarqué le 6 juin avec les premiers commandos américains dans le secteur le plus dur de la côte où on avait essuyé trente-six heures de feu sur la plage sans pouvoir avancer, l'autre était arrivé un mois plus tard pour la prise de Caen.

Tous trois, longtemps avant le 6 juin, nous avions fait des pieds et des mains pour partir ensemble, au fameux jour J : mais le sort et les décisions officielles avaient divisé nos tâches. Ce 1er août allait donc être marqué d'une pierre blanche. Pour le reste de la journée, nous le consacrerions à célébrer cette réunion et à faire des plans d'action. Le lendemain, commencement d'exécution de ces plans.

Après avoir remercié nos hôtes d'une hospitalité douce et seigneuriale, je sortis avec Rabache et Gosset, le cœur aussi léger qu'une bulle de savon. Rabache avait une de ces automobiles dont les réactions sont aussi imprévisibles que celles d'un piano désaccordé et dont lui seul connaissait le secret. Elle n'avait ni démarreur, ni pot d'échappement, ni freins, mais, comme il disait, c'est « tout de même une voiture sur laquelle on peut compter ». Une fois qu'il s'était penché sur le moteur, s'y était livré à de mystérieux exorcismes, avait préparé les cylindres à des efforts nouveaux par dix minutes de travail à la manivelle — une manivelle dont la tige était naturellement faussée — la voiture consentait à démarrer pour peu que trois hommes vigoureux la poussassent sur une cinquantaine de mètres.. En ville, les arrêts se faisaient par friction contre les trottoirs; à la campagne, à la grâce de Dieu. Quant à l'intérieur, c'était un étrange capharnaüm où l'on trouvait une mitrailleuse allemande voisinant avec un bout de câble, un pneu couturé, les éléments principaux d'un rasoir mécanique, des outils dépareillés, une gourde, un pyjama, des cartes à jouer et deux ou trois ouvrages historiques.

Le plus curieux de l'affaire est que, d'une manière ou d'une autre, la voiture avait toujours marché, en faisant d'ailleurs un vacarme assourdissant, et n'avait jamais laissé son maître dans l'embarras. C'est là-dedans qu'ils m'amenèrent au centre de la ville où ils étaient, depuis la veille, installés à l'hôtel, car le « logement », tente, fossé ou chambre « avec un vrai lit et des draps » variait du néant au confortable avec les hasards des opérations.

Le propriétaire de cet hôtel était un personnage qu'on se fût plus volontiers attendu à trouver à Toulon ou aux Martigues qu'à Granville. Trapu, carré sur ses jambes, loquace à l'infini, un regard de Tyran de théâtre, le bras toujours prêt au geste dramatique, au demeurant hospitalier, civil et d'une bonne humeur soulignée par un côté bourru qu'on sentait composé pour compléter le caractère. Nous allâmes le trouver dans la cuisine, où il étendait, sur une servante et un marmiton, une férule qui n'épouvantait personne, pour obtenir de lui cette chose aujourd'hui introuvable : une chambre, ou tout au moins un lit. Gosset me présenta : « Pierre Bourdan. » Il me regarda, le sourcil froncé, l'œil fixe, mais prêt à la variation d'expression, le menton ferme. Cela dura deux ou trois secondes. Puis, d'une voix brève : « Champagne », et, cette fois, d'une voix de stentor : « Champagne tout de suite. » — « Tu as ta chambre », me glissa André Rabache à l'oreille. Tout en buvant le champagne en question, on lui fit « raconter l'histoire ».

L'histoire était celle de six ou sept Allemands tués ou mis en fuite par un officier anglais avec la complicité agissante du conteur, quelques jours auparavant : agissante, mais moins effective qu'il ne l'eût voulu, car il n'avait pas d'armes : « Un fusil, murmurait-il d'une voix blanche évoquant le souvenir de l'aventure, un fusil tout de suite; c'est un fusil qu'il me faut. Mais voilà, ajoutait-il en ouvrant deux bras pathétiques, il n'y avait pais de fusil. » Et la pensée de ce défaut d'armes, de cette douloureuse impuissance à seconder cet officier anglais — un brave, monsieur, un vrai brave — lui crispait les traits, lui faisait serrer les poings, contracter tous les muscles du visage, dilater la pupille, tendre le jarret, et communiquer à tout son être une grandeur que sa participation même à une véritable Saint-Barthélemy d'Allemands n'eût pas surpassée. Et je suis sûr d'ailleurs qu'eût-il eu en mains l'arme en question, il en eut fait fort bon usage, car il y avait, à l'arrière-plan de cette mimique de tous les instants une force réelle et singulière.

Il est difficile, quand une ville est toute à sa joie, de mesurer ses souffrances passées, comme il est difficile, sur une mer ensoleillée, de retrouver les signes de la tempête. Dans ces rues gaies et animées, grouillant d'une foule qui s'ouvrait sans cesse devant des véhicules ou des convois américains pour se refermer après leur passage, parmi ces promeneurs que la guerre venait de dépasser, sur ces trottoirs où les hommes en uniforme qui venaient de combattre

avaient l'air d'être en garnison ou en permission parce que l'air était léger et la journée allègre, bien des Français avaient connu les épreuves physiques et les angoisses morales pendant plus de quatre ans. Nous en eûmes le brusque rappel, au milieu de l'après-midi, quand deux ou trois mille personnes s'assemblèrent sur la place pour célébrer la mémoire des morts de la résistance et qu'on entendit dans ce chaud silence humain, violé de temps à autre par le roulement proche des convois, des noms, égrenés comme un chapelet, des noms inconnus pour nous, mais qui, pour tant d'autres, signifiaient la fin d'un monde individuel, la fermeture définitive d'un horizon de soins, d'espoirs est de projets. Mais c'est une des inconstances de la guerre qu'on y trouve pêle-mêle, côte à côte, à une minute d'intervalle, les extrêmes de l'enthousiasme et de la peine, qu'il faut, dans le même temps, rire à un ami qu'on retrouve et serrer une main qui s'attarde dans la vôtre comme pour en attendre encore quelque chose au souvenir d'un deuil. Cette foule qui venait de courber la tête en songeant à ses morts nous fit, quelques instants plus tard, fête de toute sa voix et de toute son allégresse à Jean Marin et à moi. Portés on ne sait comment sur le toit d'une voiture, il fallut dire quelques mots embarrassés à tous ces Français assemblés à qui notre présence rappelait à la fois des années d'attente et l'indicible soulagement des premières heures de liberté : les dire, sans doute, avec moins de simplicité directe et amicale qu'en méritaient

ces hommes et ces femmes heureux d'une réunion entre « ceux de là-bas » et « ceux d'ici ». Mais je crains bien qu'il n'y ait que les vieux routiers de la place publique pour savoir donner le sentiment de la simplicité dans ces cas-là : ceux qui éprouvent des émotions simples les éprouvent trop vivement et personnellement pour rien communiquer, que gauchement.

Rabache, Gosset et moi reprîmes nos « vacances » de quelques heures. Promenade dans la ville, le nez au vent, pour être parmi une foule française, sans but; bain dans la mer sur une plage française qui avait l'air d'être là, au milieu de cette guerre déchirante, comme un mirage de fiévreux et pourtant si réelle; dîner, tard le soir, à la lueur d'une bougie, à l'hôtel; puis quelques pas au hasard dans la ville éteinte, noire, mais sans cette oppression qu'elle avait connue pendant quatre années d'obscurcissement des feux. Que d'impressions dans cette première journée, aussi vaste et diverse et profonde que la nuit de chasse du Beau Pécopin; on aurait dit qu'on avait tourné devant moi la lanterne magique avec ces contrastes naïvement soulignés, crûment relevés par la couleur, entre chaque phrase du récit lumineux. Mais, comme s'il n'y avait plus rien à sentir ou à voir de ce monde retrouvé, je finis par m'endormir dans « la chambre » conquise sur la volubilité de notre hôtelier. J'avais pris six heures de sommeil en quatre nuits; pourtant, la conscience d'être « ici » me réveilla plusieurs fois.

Il n'y a rien de plus délicieux que d'être tiré du sommeil par quelque chose en soi qui veille et vous annonce périodiquement qu'on est heureux comme les crieurs espagnols qui, leur lanterne à la main, passaient dans les villes pour chanter les heures à un monde endormi. De temps à autre, un canon très lointain parvenait juste assez nettement pour donner consistance à cette réalité : qu'on était en France et non pas quelque part dans la quatrième dimension et qu'en France on allait poursuivre la route, demain, qui était si proche.

CHAPITRE III

BRETAGNE

Ce matin-là, il y avait grand concours de monde à Granville. Sur la petite esplanade qui domine la mer et que surplombe l'angle d'une falaise, se formaient, d'heure en heure, de nouveaux groupes : uniformes et vestons noirs, officiers des affaires civiles et militaires, commissaires régionaux ou délégués venus de Londres pour régler des problèmes administratifs comme, par exemple, le remplacement du maire d'Avranches. On se reconnaissait, en se saluait, on s'abordait; des autos arrivaient, repartaient. De graves conciliabules se tenaient ici et là sur des ordres à donner, des décisions à prendre. Je plaignais un peu ces hommes à qui leurs obligations officielles interdisaient la joie de goûter simplement la France et de se méler à elle sans arrière-pensée. A l'hôtel, des officiers ou des journalistes anglais et surtout américains affairés, discutaient des opérations tout en beurrant une tartine, faisaient mille conjectures sur l'avance probable de la III^{e} Armée vers le Sud, des points où l'action serait la plus chaude, des intentions

du Haut-Commandement. La population de la ville si spontanée hier et si débridée s'observait davantage aujourd'hui et montrait plus de retenue au contact de ces présences officielles. Mais sa curiosité était stimulée par ces allées et venues, par le rythme des convois américains qui s'accélérait, par l'électricité même de l'atmosphère : celle des jours où « il se passe quelque chose ».

Et « il se passait quelque chose », en effet. Au Sud et au Sud-Est, le front allemand était enfoncé. Ayant débouché à travers le couloir d'Avranches, l'Armée Patton se déployait vers le Sud-Est et, plus rapidement encore, vers le Sud où elle dévalait sur Rennes. Le bruit courut, dans la matinée, que Rennes était prise. Mais dans un cas d'avance rapide sur plusieurs axes, les renseignements, même d'état-major, sont rarement sûrs ou complets. Telle ville est occupée sans coup férir parce que l'ennemi a « décroché » à temps; telle autre est pénétrée par des patrouilles alliées qui se replient après avoir poussé leur pointe, jugeant l'occupation impossible. Que le fait de la pénétration par patrouille soit appris; que le repli ne le soit pas : et l'on a ce type d'information, provisoirement exact, et faux en fin de compte, qui a si souvent dérouté le public. Ce qui parut évident vers 10 ou 11 heures, ce matin-là, c'est que la pointe extrême de l'avance américaine était Rennes ou les environs de Rennes. Cette poussée vers le Sud faisait partie de la manœuvre alliée de débordement du front ennemi même temps qu'elle devait isoler la Bretagne et les forces allemandes qui y tenaient les ports.

C'est donc sur Rennes, que Rabache, Gosset et moi décidâmes de filer. Etre les premiers Français à entrer dans la capitale bretonne, c'était tentant : et tout en soufflant et ahanant pour mettre la fameuse voiture en marche, nous échafaudions déjà des projets. A 11 heures, nous quittions Granville: Il s'agissait désormais de déborder les convois qui encombraient les routes : des routes souvent défoncées par les bombes ou les mines éclatées, rabotées par les chenillés et les camions qui tiraient de leur érosion constante, de leur effritement implacable, une poussière énorme, continue, âcre jaunâtre, gorgée de miasmes d'essence et autres carburants, engraissée de relents d'huile, soutenue et renforcée par les débris de murs, de plâtras et d'éboulis de toutes sortes accumulés au bord des chemins. Doublant camion après camion, char après char, l'auto avançait par brusques coups de volants successifs, Rabache pratiquant avec bonheur un système de freinage combinant les derniers râles du frein à main, des changements de vitesse à faire hurler un scieur de pierre, et des frictions de roues contre les tas de cailloux, les talus quand il y en avait et tous autres accidents de la route susceptible d'être exploités.

Nous étions de belle humeur, le jeu était amusant. Avranches, Pontaubault, Pontorson, Antrain: Rennes se rapprochait. On reconnaissait là Bretagne à des odeurs de fougères sèches et de genêts.

Et la route se dégageait. Au-delà d'Antrain, on n'y doublait plus que les véhicules de combat allant appuyer les attaques sur Rennes ou sur Fougères. Les villes et villages que nous traversions venaient d'être libérés depuis trente, vingt-quatre, douze, six heures. C'étaient partout des ovations, des chants, des fleurs, des yeux qui brillaient. Comme nous y répondions par des cris en français, les ovations redoublaient. Si la voiture s'arrêtait, c'étaient cent personnes s'écrasant contre les portières, chantant la Marseillaise à plein gosier. La police routière américaine devait intervenir pour assurer la liberté de passage et on repartait dans un sillage d'acclamations et de mains qui s'agitaient.

Entassés à trois sur le siège avant de la voiture (l'arrière étant un véritable débarras, grenier, garde-robe, et magasin d'accessoires tout à la fois), nous étouffions de chaleur mais nous étions gonflés de joie : enfin c'était le mouvement, la percée, la grande avance après des semaines de piétinements! A quelques kilomètres de Rennes, nous nous arrêtions à un village où Gosset insistait pour prendre une photographie de nous contre une affiche de propagande allemande dénonçant « les Juifs de Radio-Londres »; ce qui provoquait un attroupement de la moitié de la population libérée depuis quelques heures, et bon nombre de chocs de verres en plein rue. Un peu plus loin, nouvelle étape aux Maisons-Blanches, où nous étions hélés sur la route par les propriétaires et la clientèle d'un café massés sur leur porte pour nous inviter à un « vin d'honneur ».

« Ça tiraille beaucoup par-là, nous dirent-Ils. Il vaudrait mieux ne pas aller plus loin en voiture. » La question, pour nous, n'était pas de savoir si « ça tiraillait », mais s'il y avait ou non, au-delà de nous, en direction de Rennes, des blindés américains; en d'autres termes, si l'avance continuait. " Ça oui, il en est passé », nous dit-on. Dans ces conditions, c'était parfait. S'il ne s'agissait que d'isolés allemands tirant sur la route c'était un risque à prendre. L'enjeu en valait la peine. Nous allions continuer et on verrait bien jusqu'où on pourrait pousser. Au moment où nous sortions, une jeune fille accrocha sur ma tunique, en guise de boutonnière, une gigantesque cocarde tricolore d'où ruisselait un flot de rubans avec l'inscription : Vive la classe. Nouvelle et bruyante manifestation de joie; vœux; cris; et nous démarrions.

A quelques centaines de mètres de là, deux chars légers américains, de chaque côté de la route. Dans les fossés, des soldats couchés en posture de tirailleurs. Ils nous jetèrent un coup d'œil rapide d'hommes à l'affût qui ne veulent pas s'écarter de la ligne, mais sans nous faire aucun signe. Nous continuâmes d'avancer. Brusquement, à deux ou trois cents mètres devant nous, une mitraillade nourrie. Il s'agissait manifestement d'un feu croisé à travers la route. La voiture s'arrêta sur sa droite, comme elle put. Il convenait d'aviser. C'était là bien autre chose que des rafales d'isolés.

Le hasard et les exercices de freinage combinés de Rabache nous avaient amenés devant un appentis de forgeron : frêle bicoque de bois, déserte. Nous descendîmes de la voiture. Une regrettable curiosité nous poussa à entrer dans la forge. Elle était divisée en deux parties que séparait une mince paroi et qui communiquaient par une ouverture de porte. Rabache alla flairer le côté gauche, Gosset et moi le côté droit. Nous y étions à peine entrés et l'un de nous venait à peine de faire observer qu' « il y avait quelque chose dans l'air », qu'une grenade éclata sur la route et qu'une rafale de mitraillette nous encadra très exactement, en faisant voler sur mon nez quelques éclats du bois que les balles traversaient. Nous étions instantanément à plat ventre. « Qu'est-ce que c'est que ces c...-là? » demanda Gosset. Pendant quelques secondes, nous ne bougeâmes pas. La question était de savoir si nous étions la cible ou si nous étions pris entre deux feux. Nous n'allions pas tarder à être fixés. Je suggérais de passer de l'autre côté de l'appentis où nous aurions la couverture de l'enclume et de l'établi. Ce que nous fîmes en rampant, au moment où deux nouvelles rafales traversaient les parois. Impossible de savoir d'où elles venaient et rien de plus désagréable que de ne pouvoir localiser un danger. Comme nous nous arrangions en chien de fusil contre l'enclume en nous protégeant à tout hasard du côté route, trois nouvelles rafales. « On nous en veut », murmurai-je, sans trouver la plaisanterie drôle. Puis il y eut un silence de quelques minutes, pendant lesquelles nous délibérions à voix basse.

Enfin Rabache monta sur l'établi pour regarder par les vitres hautes, du côté des champs, cependant que Gosset allait mettre le nez aux vitres donnant sur la route et que j'allais me poster à côté de la porte, assez ridiculement armé d'un marteau de forgeron.

Nous avions laissé, dans la voiture, notre seule arme, une mitraillette allemande.

« On est fait, ce sont bien entendu des Allemands », siffla Rabache. Trois nouvelles rafales nous firent rentrer dans l'ordre et nous aplatir. Et l'affaire fut rapidement réglée. Successivement, quatre Grenades à concussion explosèrent dans la forge, faisant voler ce qui restait des vitres en éclats. Comment aucun de nous ne fut touché dans cet espace de quelques mètres carrés, je l'ignore encore. Je sais seulement que quelques secondes plus tard un sous-officier allemand et deux hommes, la mitraillette en position, entrèrent dans notre -gîte, que nous levâmes les bras, humiliés et poussiéreux, et que nous étions pris.

La minute qui suivit fut la plus désagréable. Nous étions poussés en avant par trois hommes qui, nous en étions persuadés, ne pouvaient que faire partie d'un groupe d'isolés qui allaient, d'un instant à l'autre, se débarrasser de prisonniers gênants. Ils portaient les parements des S.S., ce qui ne nous rassurait pas, et nous avions juste eu le temps d'observer sur les visages une expression et une sueur lourde de gens traqués. Ils soufflaient bruyamment derrière nous. Chacun de nous trois avait la même pensée. D'une seconde à l'autre, c'est la balle dans le dos, la mort stupide, vile, une mort de bête abattue.

Nous nous trompions sur leurs intentions comme sur leur force. Ayant, nos trois Allemands aux talons, franchi une centaine de mètres le long d'un sentier trouant de légers fourrés, nous débouchions en terrain plus découvert et arrivions à un petit abri de terre coiffé de tôle ondulée. On nous fit asseoir, ou plutôt accroupir, trois de front, avec le sergent en face de nous, cependant que ses deux hommes montaient la garde. Vérification des papiers et questions très sommaires posées à Rabache qui parle l'allemand. Rabache traduisit la formule anglaise inscrite sur nos cartes et spécifiant que nous avions droit au traitement de capitaines dans une armée alliée, ce qui nous valut, assez curieusement, un léger changement de ton. Nous précisâmes que nous étions Français, ce que n'annonçaient ni notre uniforme, ni nos pièces d'identité. Sur cette double déclaration, le sergent, qui n'était qualifié que pour un interrogatoire préliminaire, nous annonça que nous allions être interrogés par ses officiers. Contrairement à nos prévisions, il s'agissait donc d'une troupe organisée. A peine à quelques pas de l'abri, nous en eûmes la confirmation. Nous avions affaire à une batterie de 88 antichars dont on voyait se profiler la pièce; dont on devinait la tranchée principale et les branches latérales à angle droit, et les batteries de D.C.A. avec leurs servants aux pièces dans leurs trous circulaires calfeutrés de sacs de sable. A l'angle de la tranchée, se dressait un chalet de bois brun qui servait, probablement, de P.C. Il était à cent mètres de nous. Mais ces cent mètres-là, nous allions mettre quelque temps à les franchir. Cette compagnie allemande, dont nous avions pris pour un trio d'isolés

la patrouille volante chargée d'opérer sur la route, avait déjà fait quelques dégâts dans les rangs alliés, et l'aviation américaine était lancée sur elle pour la pilonner. Comme nous arrivions à cinquante mètres du P.C., les Thunderbolt américains descendaient sur nous.

En un clin d'œil, nos trois Allemands s'étaient terrés dans des abris individuels et nous étions plaqués au sol, en terrain découvert. L'affaire dura dix minutes. Dix minutes pendant lesquelles les cinq appareils alliés (en l'occurrence ennemis) piquèrent au ras du sol en file indienne pour vider leurs bandes de mitrailleuses et pour couronner le tout en se débarrassant de leurs bombes. Il était difficile de former une meilleure cible, de plus près et par un jour plus clair. Un soldat allemand fut tué. Nous nous relevâmes avec un « ouf » atténué par la présence de nos gardes. « Rassure-toi », observa Gosset ironiquement, je connais les Américains, ils vont revenir avec des renforts. » « Ils » ne pouvaient guère, en tout cas, nous avoir serrés de plus près. En attendant, on nous conduisait à la baraque en planches. Elle était meublée d'une table de jardin, d'un guéridon et de quelques chaises. Toutes les vitres avaient naturellement sauté. Deux nouveaux sous-officiers vinrent nous regarder sous le nez. L'un parlait un français fort convenable avec mie sorte de coquetterie et cherchait manifestement à se conduire avec « correction ».

On nous permit de boire à une carafe d'eau posée sur le guéridon. Puis, l'endroit étant malsain dans une journée pareille, on nous fit descendre dans la tranchée, car c'était là que les officiers avaient jugé préférable de nous interroger. Deux soldats américains capturés le matin, -mornes, les yeux vagues, s'y trouvaient déjà, accroupis. Etrange interrogatoire! qui mériterait, certes, d'être cité de bout en bout et qui dégénéra, dans cette atmosphère allemande de « Dernières cartouches », en une discussion sur la guerre et la paix! Pour comprendre qu'il ait pu avoir lieu et lui donner tout son relief, il faut rappeler brièvement ce qu'était alors la situation réelle des armées, que nous ne connûmes que plus tard, et la situation telle que nous l'imaginions. La colonne américaine qui descendait vers Rennes en suivant l'axe Nord-Sud, avait apparemment été arrêtée dans le secteur où nous nous trouvions et avait dévié sa ligne vers l'Est. Certains de ses éléments avaient dû dépasser, sur la route, le point où nous nous étions arrêtés et pousser un peu au-delà; mais ceux-là encore avaient rencontré, plus loin, trop de résistance pour entrer dans Rennes même. La ville était toujours aux mains des Allemands et protégée par un certain nombre d'unités dont la mission était de retarder les Américains et dont celle qui nous avait pris était, à cette heure, la plus exposée. Nous croyions, nous, au contraire, qu'on se battait déjà dans les faubourgs de Rennes et nous espérions que la bat- batterie de 88 était encerclée.

Le capitaine qui la commandait le croyait aussi. L'inquiétude et la hâte du sous-officier et des hommes qui nous avaient pris dans la forge ne pouvaient guère s'expliquer que par là.

On nous demanda si l'un de nous parlait allemand. Et, sur sa réponse affirmative, Rabache fut le premier à passer. Cela dura deux ou trois minutes, pendant lesquelles Gosset et moi regardions tour à tour les hommes qui nous environnaient, aux traits tirés, mais faisant bonne mine, le ciel où régnait une activité alarmante, et les faisceaux de grenades disposés de mètre en mètre contre le talus de la tranchée. Puis on nous fit avancer, Gosset et moi. Un capitaine grand et robuste, haut en couleur, au front bas, aux cheveux noirs et drus, qui tourmentait de temps à autre sa Croix de Fer à glaive, un lieutenant d'assez belle mine, aux yeux pâles, exprimant une sorte de mélancolie ironique et un sous-lieutenant brun, au regard fixe, formaient l'état-major qui nous reçut. De temps à autre, le capitaine, accoudé au parapet, passait une main aux doigts épais dans ses cheveux. Derrière, nous, suivait le sergent-interprète : visage blême de fatigue, maigre, les yeux gris clair, qui souriait fréquemment avec une sorte- de bienveillance lasse. De nouveau, les questions d'usage sur nos identités, d'ailleurs sans beaucoup d'insistance. Pas de questions d'ordre militaire. Leurs esprits étaient ailleurs. « Français? — Oui. — Gaullistes? demande le capitaine. — Naturlich, interrompit le lieutenant, en haussant une épaule comme d'une chose qui va de soi.

— Yen avait-il un d'entre nous qui était encore en Angleterre au moment où étaient lancés les V.1? Oui. Gosset et moi. » Toutes les têtes se penchèrent avec intérêt. Alors? « On demande, dit lentement l'interprète en détachant les mots, quel a été l'effet de ces engins? » Réponse: « Quelques destructions, des morts. Effet psychologique: de stimuler les Anglais. Effet stratégique zéro, étant donné l'imprécision. » Les trois officiers se regardaient. C'était manifestement ce qu'ils pensaient et ils soupirèrent en haussant les épaules. « Croyions-nous Hitler, quand il annonçait d'autres armes secrètes? — Réponse: Nous le croyions, mais non pas que ces armes auraient aucune influence sur les événements. » Puis, à brûle-pourpoint, le capitaine posa une question directe : « Que pensez-vous d'Hitler? » que je compris, ajoutant quelques mots rapides que l'interprète traduisit par : « Mais, écoutez, on vous demande de répondre objectivement, vraiment objectivement, sans vous gêner. » Nous fûmes d'accord pour répondre diplomatiquement qu'Hitler aurait « pu être bon pour l'Allemagne s'il s'était arrêté en août 1938 ». Sur quoi le sergent, après un « bitte » quémandeur à l'adresse du capitaine qui fit signe d'approbation, poursuivit de lui-même : « Vous pensez qu'il a voulu trop manger? » Ceci accompagné d'un geste des deux mains à la hauteur du ventre, pour indiquer une panse trop remplie. « Exactement » L'interprète traduisit.

Le capitaine réfléchit une seconde : « Que penseriez-vous si on avait découpé, à travers la France, un couloir comme le corridor de Dantzig? » Et le disque de propagande bien appris commença de tourner. Le capitaine était un pur. L'homme qui ne discute pas pour se faire tuer, mais poursuit son prosélytisme sans espoir, parce qu'il fait partie du Règlement. Les autres nous regardaient avec une sorte de complicité interrogatrice, un peu ennuyée. Puis, nouvelle question : « Le capitaine demande que vous répondiez librement, *objectivement*, et chacun de vous selon votre idée, à cette question : « Quelle durée, pensez-vous, que la guerre aura? » L'un de nous répondit : deux mois, l'autre quatre, moi, je crois, six ou sept. Silence. Nouvelle apostrophe en allemand : « Bien entendu, traduisit l'interprète en pesant lentement sur chaque mot, le capitaine doit comprendre que, dans votre idée, l'Allemagne sera battue? — Naturellement », répondîmes-nous, avec un sourire, comme pour nous excuser galamment de cette fatalité. « Natürlich », traduisit fidèlement l'écho, avec une note d'excuse encore plus marquée et un haussement de sourcils indiquant qu'il ne faisait qu'interpréter, sans s'associer à cette version fâcheuse des événements. Sur quoi le capitaine fit un geste rapide de la main pour marquer qu'il avait compris notre réponse, secoua la tête et passa les doigts dans ses cheveux. Personne ne commenta. Personne ne contesta.

Entre temps, à défaut du bombardement aérien qui paraissait avoir, pour l'instant, changé d'objectif, les bombes à mortier commençaient à se rapprocher. On entendait leur trajectoire caractéristique, bruit assez semblable à celui d'une pellicule cinématographique qu'on déchirerait, suivi d'éclatements. Une fois, comme nous baissions la tête, le lieutenant qui n'avait pas encore ouvert la bouche commenta : « Pas celui-là, pas pour nous. Imitez-nous, nous savons bien quand c'est pour nous. » Cette leçon était à peine donnée, que toutes les têtes plongeaient dans la tranchée, car « celui-là » n'était court que de quelques mètres. Ce fut le moment que choisit le capitaine pour « faire un geste ». Comme nous mordions nos lèvres sèches — la chaleur était suffocante et les heures longues -- il fit demander si nous avions soif. Nous répondîmes que oui. Un signe, un mot, « Wasser », et un soldat grimpa derrière la tranchée. Comme il se hâtait, car l'endroit était malsain, le capitaine fit un nouveau signe. Et le soldat continua sa route au pas, sans se presser. Quand il revint, on nous donna de l'eau et une boîte de chocolat : boîte ronde de chocolat légèrement amer et d'ailleurs excellent, qui inspira au sergent une plaisanterie : « Allez-y, messieurs, ça n'est pas empoisonné, nous sommes des gens civilisés, je vous en prie. » La chose aurait tourné au comique si nous n'avions été prisonniers avec la perspective d'être écrasés dans ce trou par le retour de flamme de nos alliés.

Le capitaine reprit ses questions : « Ne comprenez-vous pas que si l'Allemagne perd la guerre, ce sera le bolchevisme partout? » Nous répliquâmes que nous ne le croyions pas. Il haussa les épaules. Et une conversation générale à bâtons rompus s'engagea sur ce thème de tant de controverses : Rabache parlant en allemand, l'interprète en français, le lieutenant tantôt en allemand, tantôt en mauvais français et moi en plaçant de temps à autre quelques mots en allemand. Cependant que, périodiquement et d'ailleurs avec une sorte de rythme calme comme une figure de ballet bien réglé, toute la tranchée baissait le nez devant une arrivée trop proche, et que Gosset murmurait de temps à autre - « Si ces imbéciles nous laissent ici, les Américains vont nous rétamer. » Le capitaine se lançait dans une longue analyse de ce qu'était la civilisation, observait que, eux, étaient des gens civilisés, mais les Russes « et un peu les Américains » des barbares. « Nous avons laissé passer une ambulance », nous rappelait-il. « Nous avons tiré sur vous parce que c'est légitime, mais pas sur cette ambulance parce que c'est la Croix-Rouge et que nous respectons la Croix-Rouge. » (C'était exact, nous l'avions croisée au-delà des Maisons-Blanches.) « Et — allusion au chocolat — nous traitons les prisonniers correctement, comme des civilisés, des Occidentaux. » Sur quoi il y eut un temps d'arrêt, car, au reçu d'une communication qui leur était faite, les trois officiers s'éloignèrent quelques instants vers l'autre angle de la tranchée.

Nous en profitâmes pour demander au sergent où il avait appris le français (notre arrière-pensée était de le cuisiner ou de l'utiliser ultérieurement). « A Paris, répondit-il fièrement. J'avais commencé une thèse sur Stendhal. » Et il exposait encore les raisons de son admiratîon pour Stendhal lorsque ses supérieurs revinrent. Alors nous demandâmes au sergent de leur expliquer que la batterie était encerclée et qu'ils n'avaient pas grand'chose à espérer. La remarque fut traduite. La réaction, un scepticisme affiché, mais superficiel. Nous insistâmes avec force arguments. « Les Américains sont dans les faubourgs de Rennes et on vous a laissés en arrière, sans aucune chance de vous en tirer. » Un silence, un haussement d'épaules. « Ça ne fait rien, dit le capitaine, nous sommes des soldats. Nous avons nos ordres, tant que nous n'en aurons pas d'autres, nous restons, morts ou vivants. » Un temps. « Encerclés ou non, ajoute-t-il, nous avons toutes les chances de ne pas nous en tirer. Nous sommes dans le même sac. C'est pourquoi nous pouvons causer objectivement. » Le sergent ne manifesta aucune joie à traduire ces propos, mais il fit un geste de résignation, et commenta : « J'ai fait deux ans et demi de Russie, ça ne peut pas être pire. »

Et la conversation reprit. « Croyions-nous que la France pourrait être sauvée par les « terroristes »? — Par des terroristes, non; par des patriotes, oui. »

Les choses en restèrent sur cette ambiguïté. La discussion fut d'ailleurs interrompue un instant par un

essaim de guêpes sur lequel se concentra l'attention générale. Dans la chaleur d'étuve de cette tranchée étroite où nous tenions à peine, et où les Allemands et nous étions trop chaudement vêtus, cette invasion était exaspérante. Guêpes, avions, mortiers et captivité se conjuguaient pour rendre le séjour peu confortable. Après la chasse aux guêpes, l'un des officiers allemands reprit pourtant le débat (cependant que l'un de nous, toujours convaincu que les Américains allaient revenir écraser la position, demandait au sergent mi nous allions rester ici et que le sergent répondait qu'il ne le croyait pas), en nous questionnant sur des situations de plus en plus hypothétiques : « Au cas où les Alliés n'auraient pas débarqué, qu'aurait fait la France? » Nous répondîmes qu'elle ne se serait jamais soumise. La France ne pouvait être asservie. Ici, grande discussion entre les Allemands eux-mêmes le capitaine affirmait que si, mon lieutenant en doutait, et le sergent, après un respectueux « Bitte » pour réclamer la parole, développait une longue argumentation appuyée sur un passage de Le Rouge et le Noir qui fit ouvrir la bouche toute grande au silencieux sous-lieutenant brun, et tentait de démontrer que l'asservissement permanent d'un peuple était impossible pour des raisons d'évolution sociologique. Ce développement nébuleux fut enfin interrompu par le même sous-lieutenant brun, qui sortit brusquement de son mutisme pour se tourner vers moi et dire en assez mauvais français : « Nous pas

chars — quatre-vingt- cinq hommes. Quatorze chars américains détruits ce matin. Vous en 1940? Pas assez de chars, mais pas assez de résistance. Vous pouviez faire comme nous aujourd'hui sans chars. » Désarçonné par cet argument idiot, qui n'avait rien à voir avec la soumission des Français au conquérant, je restais pantois un instant. Puis je me lançais dans une longue explication (en songeant à part moi que je m'étais attendu à tout, sauf à faire le commentaire des nouvelles dans une tranchée allemande) sur l'impréparation militaire de notre pays trop pacifique, qui n'ôtait rien à ses vertus, mais les avait momentanément mises en défaut. Le capitaine, qui avait perdu le fil, voulut savoir de quoi il s'agissait et, ayant appris les termes généraux du débat, nous fit demander ce que nous pensions « du maréchal Pétain ». Nous ne voulions ni défendre sa politique, ni l'attaquer personnellement devant des ennemis. Nous répondîmes : « Trop vieux. » Sur quoi tous hochèrent la tête d'un signe d'intelligence.

Entre temps, le lieutenant avait disparu. Quant à nous, nous regardions notre montre. Il y avait plus de trois heures que nous étions arrivés à la forge. Tout le monde était las. La discussion continuait par bribes — Les Allemands revenaient sur le péril bolcheviste, le sergent se mêlant progressivement à la conversation, parlant de ses expériences dans ce pays - « pas civilisé ». Mot qu'il soulignait avec emphase et qui recueillait chaque fois une approbation mimée (hochement de tête et mouvement des paupières) du

capitaine; le capitaine lui-même nous faisait dire que l'Empire français n'était plus à nous, mais aux Américains; à quoi nous répliquions par des dénégations ironiques, en assurant que toutes ces histoires n'étaient que propagande.

Et brusquement, changement de décor. Le lieutenant revint, dit quelques mots à son supérieur, dont le visage s'éclaira, puis se tournant vers nous « Messieurs, je regrette pour vous — que vous vous êtes trompés nous allons vous emmener à Rennes. Car tout de même, Rennes est toujours à nous, et il y a encore un chemin. La preuve est que nous y allons. » Le sergent poussa un soupir de soulagement et nous lança, par manière de consolation : « Pour vous, la guerre est finie. » Nous pensions à part nous que le dernier mot n'était pas dit et qu'il se passerait peut-être bien des choses avant que nous fussions derrière les barbelés allemands. Après cette heureuse annonce, les officiers cessèrent de s'occuper de nous autrement que pour donner des ordres à notre sujet, et pour nous dire un bref « Au revoir » à notre entrée dans Rennes. Le sergent, ayant reçu les instructions, nous déclara du ton le plus aimable qu'il put prendre : « Vous savez, il faut être sage. Nous partons tous ensemble. Si vous bronchez, nous sommes obligés de vous tuer. D'ailleurs, vous n'iriez pais loin. Là où nous passerons, les Américains tirent sur tout ce qui bouge. »

C'est en effet avec d'immenses précautions, des

arrêts tous les cent mètres, que nous traversâmes un champ, puis un autre, en rasant les haies, en nous faufilant le long des fossés, tantôt en file indienne, tantôt deux par deux : cinq prisonniers, les deux soldats américains qui n'échangeaient pas un mot, et nous, escortés par une trentaine d'Allemands. Je présume que les autres devaient se replier peu après. Le chemin que nous prenions était le dernier qui fût « libre » pour gagner Rennes. Encore essuyâmes-nous au passage quelques balles tirées au jugé qui n'atteignirent personne. A cinq heures, après avoir marché, rampé, enjambé ou trotté, pendant trois quarts d'heure, nous arrivions dans les faubourgs de Rennes.

Je n'oublierai jamais l'expression de douce sympathie de tous les Français qui voyaient passer ces prisonniers dont ils ne connaissaient même pas la nationalité, ni le durcissement de leurs traits et de leurs yeux quand leurs regards allaient de nous à nos gardiens. De temps à autre, un homme ou une femme se détachait d'un groupe pour demander s'il pouvait nous donner une bouteille de vin. Un homme à bicyclette s'arrêta et insista pour nous faire prendre une énorme miche de pain qu'il réservait sans doute à sa famille et avait eu peine à se procurer. Car Rennes était pauvre. De sorte que nous fîmes une entrée presque comique à la Kommandantur, avec une miche de pain sous le bras et une bouteille dans chaque main.

A la Kommandantur, c'était la pagaïe. Dans le jardin où nous passâmes une demi-heure assis sur nos casques posés sur l'herbe, il était clair qu'on déménageait.

Des officiers supérieurs, serviettes de cuir sous le bras, donnaient des ordres et partaient en automobile. Sous les arbres, çà et là, des groupes de soldats, qui ne montraient plus cette rigidité respectueuse de l'Allemand en la présence de ses supérieurs.

Je fus frappé de ce qu'entre tous les regards dirigés sur nous, ceux des hommes très jeunes fus les plus insolents; des yeux totalement dépourvus d'humanité, des globes pâles n'exprimant qu'un orgueil ou une hostilité de machines. Puis on nous emmena dans la cour centrale du bâtiment, un quadrilatère de lycée avec des préaux et des arches de tradition. Nous y arrivions à peine qu'une alerte était sonnée et que tout refluait pêle-mêle au sous-sol, dans les abris. Le séjour dans l'abri dura une vingtaine de minutes : il faisait contraste avec l'ordre qui régnait en Angleterre sous des bombardements autrement plus graves. Puis nous remontions et étions placés dans un petit corridor latéral débouchant d'un côté sur le préau et la cour, de l'autre, par une porte entr'ouverte, sur le jardin. Le bureau où l'on procédait à l'interrogatoire donnait sur ce corridor.

Nous avions pour garde, entre autres, un grand gaillard osseux au type slave, aux pommettes hautes, aux gros yeux à fleur de tête. Il baragouinait un peu de français et d'anglais et souriait constamment. Après s'être assuré de notre nationalité, il s'en tint au français pour poser de temps à autre de rapides questions auxquelles -nous ne répondions pas.

Il se montrait d'une extraordinaire prévenance, tirant un briquet dès que nous prenions une cigarette, arrangeant une caisse pour nous faire asseoir, tout en nous répétant sur un ton de regret que nous n'avions pas le droit de parler entre nous. Enfin, s'étant assuré qu'aucun de- ses supérieurs n'était à portée de voix : « Dans deux mois — il élevait les doigts en l'air — guerre finie. Allemagne perdue. Nous, contents. Nous tous, ici (montrant les autres gardes), contents même si Allemagne perdue. » Il s'appuya sur le canon de son fusil, se penchant plus bas « Assez. Dégoûté. Fini. »

Le passage d'un feldwebel fit instantanément redresser notre homme et les trois autres gardes, qui s'effacèrent dans un garde-à-vous impeccable devant le sous-officier courtaud et agité. La bousculade continuait dans le couloir et sous le préau. D'humeur massacrante, officiers et sous-officiers criaient et réprimandaient à tout propos. Par intervalles, des avions passaient, rasant les toits. On entendait un « Ouf. Messerchmidt. Ouf. Junkel... » collectif, poussé par plusieurs poitrines anxieuses à chaque instant. Ici, ce n'étaient plus les combattants de la batterie de 88, incurables bellomanes, mais rudes soldats. C'étaient les rats de Gestapo, les parasites de Kommandantur, engraissés par des années d'occupation, les nuques à bourrelets. On les voyait suer d'une sueur froide à toute explosion proche, à tout vrombissement d'avion équivoque. Nous prenions à cœur de sourire ironiquement.

Tour à tour, Rabache, Gosset et moi, fûmes appelés dans le bureau. Il y avait à une table un gratte-papier de la Gestapo, au visage rond et blafard, qui parlait un français excellent, mais pédantesque. Il était flanqué d'un étonnant colonel autrichien d'une suprême élégance, au visage long et aristocratique, quoiqu'avec un soupçon de m'as-tu-vuisme, qui tenait au bout de doigts parfaitement manucurés un immense fume-cigarette d'ambre, dont il envoyait négligemment la fumée sur l'individu de la Gestapo, et qui tirait de sa manche un mouchoir finement brodé, du genre de celui qu'Aramis s'obstinait -à perdre et d'Artagnan à retrouver fort malencontreusement.

Une fois de plus, je fus surpris et soulagé qu'on ne me posât pas la moindre question d'ordre militaire. On eût dit qu'ils ne se souciaient plus de ce qui se passait au nord de Rennes, mais simplement de liquider leurs affaires et de mettre leurs fichiers à jour avant de filer. Cela se conçoit. La prise de Rennes n'était guère qu'une question d'heures.

Le recors de Gestapo m'interrogea sur mon curriculum vitae avec une minutie qui agaçait manifestement le colonel autrichien. Rien, heureusement, dans mes papiers, ne trahissait mes activités antérieures : c'est une confidence que je leur épargnai, On me demanda comment nous avions été traités par ceux qui nous avaient pris.

Je répondis : e Très correctement », et comment on traitait les prisonniers allemands en Angleterre : je répondis : « Extrêmement bien », et citai le témoignage de médecins allemands prisonniers que j'avais pu questionner. Tout ceci fut noté avec un soin méticuleux. On me rendit mes papiers, à une exception près : mon permis de circulation parmi toutes les unités de la division Leclerc en opérations. Et ce fut tout.

J'allai cette fois m'asseoir à côté de Gosset et de Rabache, au fond du bureau. A Rabache, le colonel autrichien avait posé une question qui en disait long : « Que fera-t-on de l'Allemagne si elle est vaincue? » — question posée sur un ton ostensiblement ironique pour en atténuer la portée. « Et de l'Autriche? » L'homme de la Gestapo avait lancé un regard fielleux à son supérieur et noté cette parole malheureuse dans un cerveau en forme de fichier de police. Rabache avait répondu qu'il regrettait beaucoup, mais qu'entre ennemis on ne pouvait répondre à ces sortes de questions. -Sur quoi le colonel avait secoué la cendre de sa cigarette, avec un sourire d'homme du monde qui a appris à ne pas insister et l'incident avait été clos.

Quelques minutes plus tard, six gardes, mitraillette au bras, nous emmenaient à travers la ville au camp de prisonniers. Ceux-là étaient des gardes chiourmes d'image d'Epinal. Le bombardement avait repris.

Ils étaient inquiets et furieux de se sentir dans une ville hostile à deux doigts de sa libération. Es nous faisaient marcher à vive allure — ce que j'avais peine à faire, M'étant blessé légèrement à la cuisse contre l'enclume de la forge. Ils criaient leurs ordres : « Droite, gauche... pas sur le trottoir », à voix rauque, rageuse. Nous espérions vaguement un incident de route, fût-ce une explosion proche, qui nous permît de fausser compagnie à nos gardiens. Sur notre route, les civils français nous lançaient des clins d'œil d'encouragement, comme pour dire : « Ça ne durera pas. » Nous portions toujours nos miches de pain et nos bouteilles. C'est dans cet appareil que, vers neuf heures du soir, nous arrivâmes au camp.

CHAPITRE IV

VOYAGE DE PRISONNIER

Le camp de prisonniers de Rennes, qui servait à la fois d'Oflag et de Stalag, était situé près d'une voie et d'un pont de chemin de fer, ce qui, en période de bombardements, n'est pas une situation enviable. Ses barbelés et ses baraquements camouflés enfermaient de 300 à 400 prisonniers américains et britanniques.

Une fois arrivés, nous fûmes fouillés et délestés de notre argent et de nos bouteilles; mais on nous laissa nos objets personnels, chaînes, montre, étui à cigarettes, etc. Ces Allemands-là étaient incertains du lendemain; et on était encore assez loin par ailleurs de cette férocité dont leur armée allait, quelques semaines plus tard, donner le spectacle comme elle l'avait donné en 1940 et, vis-à-vis de la population civile, si souvent pendant l'occupation. Après ces formalités, nous allâmes rejoindre nos compagnons de captivité. Le groupe des officiers, une trentaine environ assis sur des chaises, tabourets ou caisses, faisait, tant bien que mal, « salon » en plein air devant un des baraquements.

Nous nous présentâmes au commandant du camp, un lieutenant-colonel anglais blessé en Normandie, et à ses camarades. Au camp, les deux préoccupations dominantes étaient les cigarettes et les nouvelles. Ayant distribué trois ou quatre cigarettes qui firent le tour du groupe comme le calumet de la paix le tour d'un cercle de chefs Peaux-Rouges, nous racontâmes le peu que nous savions des événements militaires. Rennes, assurions-nous, serait libérée demain au plus tard. Ce pronostic ne suscita pas tout l'enthousiasme que nous en avions escompté. « Demain? On nous emmène d'ici dans une heure! » Nouvelle décevante. Mais les trains pourraient-ils partir? Les Américains étaient, en mettant les choses au pire, à cinq kilomètres de la ville. Avant le départ effectif, il pouvait y avoir du nouveau. C'était un vrai supplice de Tantale pour tous ces hommes que de sentir les leurs à une portée de voix et de penser qu'à quelques centaines de mètres près, ce pouvait être l'Allemagne et la servitude au lieu de la liberté. On ne se résigne guère dans ces cas-là. L'espoir vous mord comme un acide.

La nuit tombait. On nous distribua à chacun une couverture « de voyage ». Tous, nous attendions. Deux éventualités, la plus favorable et le pis-aller : l'une, la délivrance pure et simple; l'autre, un pilonnage aérien de la voie de chemin de fer. Il éviterait difficilement le camp que rien ne signalait aux avions alliés, mais, à la faveur du désordre, nous pourrions faire une tentative d'évasion.

Nous acceptions, volontiers, avec l'égoïsme d'hommes en proie à l'idée fixe, la perspective de cette intervention aérienne, plutôt que l'embarquement immédiat sur un train ou des camions bien gardés.

Nous devions partir à dix heures et demie. Dès dix heures, nous étions rassemblés dans la principale avenue du camp, face à la porte de sortie. On nous y fit attendre près de deux heures, car l'aviation alliée commençait à donner. C'est pendant cette attente que nous commençâmes de lier connaissance avec un jeune commandant d'aviation américain qui, huit jours plus tôt, avait sauté en parachute de son avion en flammes, s'était légèrement blessé en tombant, avait été pris et était, comme nous, déterminé à faire l'impossible pour s'évader au plus tôt. C'était un garçon de vingt-quatre ans, grand, mince, presque fluet, au visage ouvert et hardi avec des traits fins, des cheveux blonds bouclés dont une mèche importunait sans cesse un front bombé, un teint pâle, des yeux bleus obstinés, un menton prononcé et tenace d'enfant têtu et téméraire, au demeurant guerrier des pieds à la tête, de tous ses nerfs. Walter était si bouillonnant d'impatience qu'il fallait sans cesse le raisonner. L'eût-on laissé faire qu'il eût défié tous les gardiens du camp. Il échafaudait mille projets ingénieux, mais peu praticables et, tout d'abord, son imprudence nous inquiéta. Il fallut le persuader qu'une évasion réussie dans huit jours valait mieux qu'une évasion avortée dans cinq minutes.

Ce soir-là, tous les gardes étaient en état d'alerte et prêts à tirer, à tout propos et même hors de propos. Ils le prouvèrent peu avant notre départ en balayant la rue de trois rafales de mitraillette sous prétexte d'un mouvement suspect aux abords du camp.

Il y eut un faux départ, à cause d'une alerte suivie de quelque vacarme. Enfin, vers minuit, on nous emmenait trois par trois à travers les faubourgs d'une ville qu'on sentait respirer dans l'ombre comme un homme qui ne dort pas, assailli qu'il est de trop d'espoirs et de pensées. Nous étions puissamment encadrés et avec un soin diligent. Une demi-heure de marche dans les rues, pendant laquelle nous regardions furtivement de droite et de gauche, mais sans découvrir d'ouverture dans le dispositif ennemi, puis un quart d'heure de marche sur une voie ferrée. J'étais furieux contre moi-même, car je boitais assez bas et craignais d'embarrasser mes amis au cas où l'occasion de détaler se présenterait. Elle ne se présenta d'ailleurs pas. Par une nuit de poix, on nous fit monter dans le train, qui allait nous emmener on ne savait où. Une vingtaine d'officiers américains et une douzaine de soldats blessés, également américains, à l'exception d'un petit Anglais roux du Yorkshire, montèrent dans le wagon à bestiaux qui nous était assigné. Je sais qu'on a parfois empilé jusqu'à soixante prisonniers dans ces petits wagons.

Nous étions donc privilégiés, car nous pouvions nous étendre partiellement à condition de replier nos jambes. Mais la chaleur était lourde et l'odeur de blessures qui suppuraient était pénible. Ce n'était pas la seule qui dût charger l'atmosphère pendant les jours qui suivirent.

Il était naturellement difficile de dormir. Nous n'étions encore ni assez fatigués, ni résignés. Pendant deux ou trois heures, il y eut grand brouhaha autour du wagon. Ordres et contre-ordres en allemand, réflexions, parfois gouailleuses, en français. Par intervalles, nous entendions le canon et des explosions proches qui ranimaient notre impatience. Tout ce que nous pouvions, faire, Rabâche, Gosset, Walter et moi, c'était de nous concerter, à voix basse, car les autres s'étaient assez vite endormis, sur diverses formules d'évasion. Longtemps nous restâmes attentifs à tous les bruits. L'intervention se produirait-elle? Le train partirait-il?

Il finit par démarrer, roulant d'abord lentement, puis à une allure si rapide que le wagon, secoué comme un cocktail-shaker, paraissait à tout instant devoir sortir des rails. On allait un train d'enfer, droit au Sud. Nous avions le sentiment d'un enlèvement d'otages par des gangsters dans la nuit. Les prisonniers, c'est une monnaie d'échange en période d'adversité. Les Allemands, ignorant encore si c'était le repli ou la débâcle, tenaient à leur marchandise.

Nous passâmes Redon et bifurquâmes vers Nantes. Nous y étions au matin. Vers où irions-nous maintenant? Bordeaux? Le long de la Loire?

Le train était à la merci des mouvements d'armées et aussi des bombardements de voies ferrées. Les Allemands luttaient à la fois contre la montre et contre le sabotage, qui se généralisait et déjouait souvent leurs calculs. Nous avions assez d'atouts en mains pour être confiants de trouver tôt ou tard, avant d'arriver en Allemagne, une porte de sortie. Aussi n'avons-nous jamais connu la détresse de tant de nos compatriotes, qui durent compter en mois et en années, alors que nous voulions compter en heures. Pour le moment, c'était une sorte de jeu, anxieux, mais assez stimulant pour nous tenir en haleine. Suivions-nous la retraite allemande? Avions-noue déjà une destination fixe? Nous eûmes un instant l'espoir de rester à Nantes. Mais, avec les Américains sur leurs talons, il était douteux que les Allemands pussent nous laisser dans cette espèce de cul-de-sac. Entre temps, les avions alliés venaient en précurseurs. Nous les verrions souvent et partout sur notre route.

Le train s'arrêta d'abord sous un pont routier en parfait état. Pour voir ce qui se passait, il fallait se hisser jusqu'aux volets latéraux, qui ne laissaient pénétrer dans le wagon qu'une très faible lumière, et passer le nez par des barreaux. Les volets n'étaient ouverts, d'ailleurs, que d'un seul côté, à droite dans le sens du train. Sur le pont, des civils regardaient le train. Ils nous firent le signe V, de la main, derrière le dos de deux Allemands accoudés au parapet. Le passage de quelques avions fit, pour un temps, le vide sur le pont et dans les bouts de rues que nous voyions.

Puis des gens revinrent nous faire des signes d'amitié. Nous restâmes là quelques heures sans histoire, pendant lesquelles nous fîmes plus ample connaissance avec nos compagnons.

Outre Walter, entré d'emblée dans notre équipe, nous trouvâmes quatre autres officiers assez décidés à tenter une évasion et qui devinrent tout à fait résolus après une « leçon de choses » sur la France. Aucun des cinq ne parlait un mot de français. Pour les autres, ils étaient ou diminués par leurs blessures ou peu enclins à s'aventurer dans un pays dont ils ne connaissaient ni la langue ni les dispositions pour gagner, croyaient-ils, quelques « jours » sur leur libération. Blessés, légèrement d'ailleurs, les soldats étaient apparemment dans les mêmes dispositions. En dressant une sorte de bilan des « évasionnistes » et des résignés, je fis une remarque qui m'attrista : à une exception près, la volonté d'évasion était en raison inverse de la durée de captivité. Nos « recrues » étaient parmi les prisonniers de fraîche date et non les anciens, dont l'ancienneté était pourtant relative puisqu'elle ne remontait qu'aux premiers jours du débarquement. Encore avaient-ils subi leur captivité dans des conditions relativement bénignes et, en cas de succès d'une tentative d'évasion, allaient-ils trouver une population complice, dans un pays ami. Mais le fait est qu'ils étaient étrangement ignorants de ce dernier point. Certes, leurs instructeurs les avaient endoctrinés sur les dispositions amicales des Français à l'égard des Alliés.

Mais ce qu'on leur en avait dit avait à peine éraflé la surface de leur conscience. Ils étaient prisonniers. Ils étaient chez l'ennemi. Voilà tout. Peut-être, à côté de l'ennemi, y avait-il ici des sympathies, des velléités d'appui à leur cause. Mais ce n'était là qu'une frange indécise et compliquée autour de ce fait clair et dominant : qu'au lieu d'être dans leurs lignes à eux, ils étaient sur l'autre bord.

En quatre jours, les événements et nous allions faire en sorte qu'ils en apprissent plus sur la France que trente manuels de propagande n'auraient pu leur en enseigner : tous; l'agent d'assurance boute-en-train de Saint-Louis, qui mâchait un indestructible morceau de chewing-gum et dont les yeux gardaient derrière ses lunettes une bonne humeur assez ahurie; le garçon gigantesque et paisible qui venait de Caroline du Sud et posait des questions lentes et monotones sur la France, en remerciant chaque fois avec douceur de la réponse qui lui était faite; le maigre lieutenant aux yeux et aux cheveux de charbon qui portait sur toutes choses un regard marginal et fiévreux, les deux soldats aux cheveux broussailleux qui, avec leur visage tourmenté de taches de rousseur, ressemblaient à des Poil-de-Carotte à l'échelle tropicale, qui regardaient de tous leurs yeux, écoulaient tout bouche bée, ne posaient jamais de questions, et attendaient l'heure de distribution des rations pour les dévorer tristement et

sans reprendre leur respiration; le petit homme du Yorkshire que je n'ai jamais vu sourire et qui rêvait à on ne savait quoi : tous ces officiers et ces hommes dont, en quelques douzaines d'heures, nous devînmes les guides et un peu les protecteurs parce que nous pouvions adoucir leur sort, et qui, en revanche, garderont d'une brève expérience le souvenir que la France est un pays qui vaut d'être aimé.

Une question au vol à un homme d'équipe nous apprit seulement que, ce jour-là, nous n'irions pas beaucoup plus loin. De fait, après quelques heures d'attente, nous avancions de quelques kilomètres pour nous immobiliser au milieu d'un faisceau de voies. C'était la gare de triage de Nantes. Elle était encombrée de trains de marchandises : il y en avait sur toutes les voies. Et, là, c'était un remue-ménage incessant d'employés de toutes catégories. Comme à chaque arrêt du train, la plupart de nos gardes descendaient, à la fois pour exercer sur nous leur surveillance plus étroite et pour se dégourdir les jambes. Les uns étaient très stricts, les autres plus indulgents, non' seulement selon leur tempérament, niais aussi suivant leur pessimisme sur le sort des opérations. Tous se raidissaient également .dès qu'apparaissait un supérieur. Mais, stricts ou non, il leur était impossible, au cours de longs stationnements, d'empêcher tout contact entre nous et le personnel de la gare ou de la Croix-Rouge. N'ayant rien d'autre à faire, en dépit d'interventions et d'interruptions plus ou moins brutales, nous finissions,

bribe par bribe, par nouer des relations, établir des liaisons avec le personnel des chemins de fer. Ce n'était pas difficile. Nous savions déjà, par trois ans de renseignements, qu'on pouvait compter sur les cheminots et allions en avoir d'étonnantes preuves. Nous n'avions pas d'hésitation à leur révéler notre identité et à leur parler de nos projets avec une liberté totale.

Cigarettes, provisions, vin, commencèrent tout d'abord par passer, à travers les barreaux, de ces mains amies dans les nôtres, au grand émerveillement de nos compagnons américains. Le partage se faisait en un clin d'œil et on nous considéra bientôt comme des enfants pauvres regarderaient le Père Noël. Puis ce furent les nouvelles : il y avait devant nous, au premier plan, un train de marchandises. Entre deux de ces wagons, nous apercevions le tender d'une locomotive à une voie de là. Sur ce tender que nos gardes allemands, eux, ne voyaient pas, un homme d'équipe nous fit, à la craie, en lettres énormes, mot par mot, le bulletin des nouvelles du jour. Une colonne américaine à vingt-cinq kilomètres, une autre sur Fougères, etc. Puis il ajouta, toujours à la craie

« Vous laisse maintenant soin faire commentaire » en accompagnant cette notice d'un geste imitant quelqu'un qui prend le microphone. Il y avait tout chez ces hommes : gentillesse, dévouement, bonne humeur et la blague arrivant exactement à point pour réconforter comme un coup de vin.

Rabache, Gosset et moi nous regardâmes en souriant avec presque des larmes aux yeux. Il y avait bien de la douceur à être parmi eux et à faire cette épreuve.

Ce n'était pas tout. On nous fit bientôt savoir que, de l'autre côté de la voie, il nous suffirait de tourner l'angle d'un mur et le coin d'une usine pour trouver « des copains et des vêtements civils ». Mais pouvions-nous sortir du wagon? Il fallait des outils et on ne pouvait « travailler » que la nuit. Il était cinq heures. On nous avait distribué une ration de nourriture — une portion de mélange de conserves, de pommes de terre et de hachis et un morceau de pain — mais nous n'avions rien bu depuis la veille. Nos amis français venaient de nous donner du vin, mais nous réclamions de l'eau, d'abord pour établir un précédent, ensuite parce qu'il y avait intérêt à faire, périodiquement, ouvrir la porte. Rabache parlementa. Nos gardes allemands acceptèrent d'entrebâiller la porte pour que nous passions nos casques à des civils qui allèrent les remplir d'eau. Mais les casques étaient vérifiés au retour. On ne pouvait y mettre que de l'eau. Nos informateurs de la gare nous avaient fait savoir que l'intention des Allemands était de filer le long de la Loire, mais que la ligne était coupée, sans appel. Les ponts de la Loire l'étaient aussi. On ne pouvait donc aller ni vers l'Est ni vers le Sud. Il y avait des chances pour que nous restions sur place quelque temps.

Et les cheminots feraient de leur mieux pour que, si l'on rétablissait le trafic sur une voie, il fût plus difficile de trouver une locomotive e en état de marche ». Nous attendions donc sans trop d'impatience à la fois des instruments de travail et la nuit qui nous permettrait de nous en servir. A l'exception de Walter dont les yeux ne suivaient qu'une idée obsédante, les Américains étaient assez détendus, conversant de certains faits de leur pays intelligibles pour eux seuls. Mais vers le soir, tout en donnant sur les roues de notre wagon les petits coups de marteau de vérification, on nous apprit que nous allions quand même pousser « un peu plus loin »; mais « pas beaucoup plus loin ». Il n'en restait pas moins que nous n'atteindrions pas la pleine nuit là où nous étions.

A cette nouvelle, nous nous mîmes à réclamer de l'eau avec insistance. Nos gardes refusèrent en criant : « Zu spat. » Mais au moment de démarrer, un homme d'équipe, risquant le tout pour le tout, nous passa très ostensiblement une bouteille d'eau limoneuse par le volet en hurlant : « Pas potable, seulement pour vous laver » et en accompagnant ses paroles de gestes expressifs destinés à être compris des Allemands. L'eau potable, était d'ailleurs rare à cause des bombardements. Le dernier garde, qui allait regagner son serre-freins eut une seconde d'hésitation. Mais notre homme d'équipe arborait un sourire de bonne foi stupide si convaincant que, après un haussement d'épaules, l'Allemand grimpa sans dire un mot.

Le train repartit. Il était déjà en marche lorsqu'un soldat allemand sauta à bord juste en avant de notre wagon. Gossec observa qu'il portait sur l'épaule l'insigne des parachutistes qui avaient fait la campagne de Crête. Ce que nous ignorions et ne devions apprendre qu'un peu plus tard, c'est que, outre nos gardes, le train emportait maintenant une soixantaine d'officiers, de sous-officiers et de soldats allemands d'unités diverses et que cet apport allait singulièrement renforcer leur moral en même temps que leur nombre.

Pour le moment, notre premier soin c'était la bouteille. Nous en retirâmes une lame, un tournevis et une lime : « la panoplie complète du parfait évadé », comme le fit observer Rabache. Nos compagnons de route commençaient à trouver que la France était un pays de ressources et ces trois outils firent sur eux plus d'impression qu'une troisième victoire de la Marne.

Comme on nous l'avait dit, ce train n'alla pas loin en effet. A quelques kilomètres de là, il s'arrêtait à nouveau dans la petite gare de Doulon. Les Allemands s'affairaient toujours pour trouver une locomotive. Notre comédie, à nous, recommença. Nous étions, cette fois, à quai et il ne nous fallut pas longtemps pour prendre contact avec le chef de gare. Ce chef de gare n'y alla pas par quatre chemins. Tout en passant et repassant à la recherche apparente de renseignements sur l'état des voies qui variait, et pour cause, d'heure en heure et d'une locomotive dont les Allemands demandaient la remise en marche immédiate, il nous communiqua un certain nombre de renseignements intéressants.

On voulait nous emmener à Segré pour redescendre de là sur Angers et la Loire, puisque la voie principale qui longeait le fleuve entre Nantes et Angers était impraticable. A mi-chemin de Segré, un peu avant la gare de Saint-Mars, il y avait un maquis : le maquis de Puy-le-Maure. « Bien entendu », le maquis était averti du passage des trains : « Cela se fait automatiquement », dit le chef de gare, de l'air d'un homme qui tient à marquer que son service ne laisse rien à désirer. Les maquisards avaient-ils été prévenus assez à temps pour rassembler le gros de leurs forces : 140 hommes environ? Avaient-ils des explosifs? Le mieux serait, évidemment, de faire dérailler le- train et de « bagarrer » après, une fois nos gardes « démontés ». Mais, depuis quelque temps, les Allemands exerçaient un contrôle des voies si minutieux qu'on ne pouvait faire dérailler qu'en se servant d'explosifs et à la dernière minute. Tous ces détails nous furent évidemment soufflés, en passant, par phrases intermittentes, avec des pauses, de longues interruptions pendant lesquelles on attendait une réponse et. amorçait une nouvelle question. « Pour nous », le chef de gare allait faire plus et ne pas se contenter du « système ordinaire » d'avertissement au maquis. Il allait envoyer deux jeunes gens à bicyclette aux deux points principaux où on pouvait prendre contact avec les maquisards. C'était une affaire de dix-huit à dix-neuf kilomètres.

Les vélos franchiraient la distance en trois quarts d'heure. Quant au train, « il attendrait ce qu'il faudrait ».

L'idée du déraillement nous tentait (le mécanicien était allemand). En tout cas, nous allions, sans différer, nous mettre « au travail ». Mais, là encore, nous fûmes désappointés. Il y avait trois gardes en permanence qui surveillaient notre wagon à contre-voie et que nous apercevions par un trou dans la paroi. Du côté du quai, il n'y fallait pas songer. Les gardes allaient et venaient, en nombre, devant nous et si on pouvait, en exploitant chaque seconde d'inattention, échanger des propos furtifs avec le personnel de la gare, on ne pouvait compter enlever, sous leur nez, planches et panneaux de fer : une opération qui demandait au moins vingt à vingt-cinq minutes de tranquillité complète.

Peu avant minuit, nous repartions à nouveau. Et cette fois, nous allions à toute vitesse. Le wagon était secoué à tel point que Rabache et un officier américain — les deux « bricoleurs » les plus experts de la communauté — furent incapables de se mettre sérieusement à l'ouvrage. Notre première idée était d'enlever de la paroi une des planches voisines de la portière à glissière et, par cette ouverture, de dévisser les écrous des plaques de fer d'où sortaient les pitons par lesquels passaient les cadenas. Il eût été impossible, en effet, de crocheter les cadenas, travail de « spécialiste » bien trop délicat pour que des amateurs l'accomplissent avec succès dans une position incommode.

Les sauts du wagon et la vibration des parois étaient tels qu'avec la lame dont ils disposaient, nos camarades ne parvinrent même pas à les entamer. La lame mordait tantôt ici et tantôt là. On essaya le plancher. Mais le bois en était fort épais et c'était une entreprise de longue haleine. Il ne fallait pas songer à le terminer avant d'avoir franchi les quelques kilomètres qui pouvaient encore nous séparer du maquis de Puy-le-Maur.

Le train venait d'aborder ce qui, dans la nuit, nous parut être une lande vallonnée assez sauvage, broussailleuse, semée d'arbres tordus, avec des fourrés massifs le long de la voie. Il y avait, cette nuit-là, dans le wagon, au moins huit hommes étonnamment éveillés et probablement plusieurs autres qui ne dormaient guère. .« On dirait un film, murmurait, de temps à autre, un de nos compagnons américains. Tout ça n'a pas l'air réel. Croyez-vous qu'il se passera quelque chose? — Je l'espère. En tout cas, ajoutions-nous, soyez sûrs que nous n'arriverons jamais en Allemagne. » Pour nous aussi, C'était une sorte de film. Nous savions beaucoup de la résistance, par renseignements ou par expérience. Mais l'attaque d'un train, c'était autre chose: l'attaque organisée, en groupe, contre l'ennemi, en plein territoire occupé, c'était, même pour nous, hors du domaine de la réalité commune; C'était aux frontières de la légende, comme ces histoires en lesquelles on croit fermement, mais qui continuent pourtant d'appartenir a l'imagination et à la fiction pour la seule raison qu'on ne les a pas vécues, qu'elles n'ont pas été assimilées et banalisées par l'expérience.

Et cela, tout soudain, devint réalité, nous « appartint ». Une fusillade concentrée, dirigée, nourrie déchira la lande et la nuit. Sans transition, nous fûmes transportés en pays habité par la guerre, tirés, d'un seul coup, de ce désert à travers quoi le train se précipitait en avant comme une mécanique déréglée, craquant, grinçant, tintamarrant de tous ses joints, de tout son bois usé, de toute sa ferraille surmenée. Il s'arrêta, très vite, en quelques secondes, comme par une série de haut-le-corps furieux. On l'arrêta parce que l'embuscade pouvait annoncer le piège sur la voie, la catastrophe à quelques centaines de mètres.

Enfermés dans notre wagon, nous vîmes la nuit déblayée, dépouillée par des fusées éclairantes qui traversaient de leurs vagues rouges buissons et broussailles grands ouverts, mettaient les arbres à nu comme des ossatures de corps brutalement dégagées en plein relief par des rayons X. De tous les serre-freins, de partout, les Allemands tiraient à leur tour. Et leur défense était impeccable, ordonnée, prévue. Notre wagon fut immédiatement entouré par des gardes qui s'allongèrent en tirailleurs à l'affût sur la voie ou s'embusquèrent à l'angle des wagons. On entendait leurs voix échanger des remarques brèves, saccadées, et des ordres dont nous comprîmes qu'il fallait surveiller les prisonniers. Dix minutes pendant lesquelles la mitraillade fut ininterrompue et riche, chacun, sans doute, tirant au jugé. Des balles traversèrent notre wagon à plusieurs reprises, nous forçant à quitter nos postes de guetteurs et à nous baisser. Puis, silence. Cris, ordres en allemand. Le train repartit lentement. Nouvelles salves. Le train

s'arrêta. Et l'affaire recommença. Cette fois, les Allemands jetaient des grenades dans les buissons, toujours un peu au hasard. Mais toujours aussi, nos gardes nous serraient de près. Il y en avait deux, tout contre nous, de l'autre côté de la paroi, si près que nous entendions leur respiration rauque. Cela dura trente à trente-cinq minutes, pour autant que nous pussions juger, presque sans intervalles. Et nous sentîmes que, de chez nous, du côté du maquis, l'attaque faiblissait; les rafales se faisaient plus intermittentes et plus maigres. Et une fois de plus, le silence reconquit la nuit, troué seulement d'appels rauques en allemand. Un coup d'œil par le volet : deux Allemands ajustant leur ceinturon et la courroie de leur mitraillette, comme quelqu'un qui en a fini. Un « forwaerts » répété, répercuté tout le long du train. Départ dans un gémissement métallique de tout le convoi et une série de spasmes successifs, de hoquets de wagon à wagon à chque fois que les chaînes se tendaient sur leurs crochets et arrachaient un wagon après l'autre pour l'entraîner en avant. Quelques nouvelles rafales; ralentissement, puis accélération tandis que les dernières balles d'honneur saluaient le départ. Etait-ce le sentiment d'une étroite surveillance? Ou la déception? Ou le vague espoir d'une nouvelle intervention? Cette nuit-là, nous ne reprîmes pas le travail.

Nous veillâmes encore une ou deux heures. Je me rappelle avoir murmuré à l'oreille de Walter, comme pour que l'aventure au moins eût servi à quelque chose : « Eh bien, maintenant, au moins, vous savez que .le « maquis » est une réalité. » A quoi il répondit: « You bet we do » (tu parles si nous le savons), cependant que les autres, en écho répétaient « You bet » sur un ton où se mêlaient l'admiration, la joie rêveuse d'être mêlés à une aventure véridique et l'inévitable désillusion de son échec.

Nous étions bientôt à Segré où recommençait le remue-ménage de chaque nuit : allées et venues de gardes et d'employés de la gare; balancement de lanternes au long des rails dont la vague lueur grimpait par à-coups entre nos barreaux; machine avant; machine arrière, grincements de chaînes et cliquetis de crochets. L'un après l'autre, nous nous endormions, à la fois désenchantés et étrangement confirmés dans notre conviction que, en temps voulu, et quand nous le voudrions vraiment, nous donnerions au destin le coup de barre qui nous rendrait libres.

Au matin, nous avions pris beaucoup d'assurance. J'étais, pour ma part, étonné que l'attaque du train ne nous eût pas valu un interrogatoire serré des Allemands qui avaient remarqué, et dû interrompre, à plusieurs reprises, nos rapides échanges de paroles avec le chef de gare de Doulon. Chose curieuse, nous trouvâmes, au contraire, ce matin-là,nos gardes plus souples.

Nous étions décidés à nous plaindre d'un certain nombre de choses et en particulier de ce que nous n'étions pas sortis du wagon depuis trente heures pour les raisons les plus élémentaires, de ce que les pansements des blessés ne fussent pas rafraîchis, et de ce que nous n'avions pas d'eau pour nous laver. Sentant un certain mollissement du côté allemand, nous étions résolus à en profiter. Et Rabâche, notre interprète, qui parle un allemand non seulement correct, mais élégant, engagea, avec les gardes d'abord et leurs supérieurs ensuite, une controverse hargneuse qui tourna bientôt au comique, étant donné la nature des précisions fonctionnelles qu'il devait donner pour appuyer nos exigences. Nous étions quatre à le soutenir du geste et de la voix, passant entre les barreaux un front et un nez déjà passablement crasseux et répétant en chœur la fin de ses phrases comme l'Echo, dans le poème d'Edgar Poë. Notre agent d'assurances de Saint-Louis s'était fait traduire en allemand le mot qui exprimait de la façon la plus crue son besoin de sortir et il le hurlait par le volet en roulant, derrière ses lunettes, des yeux pareils à ceux des Erynnies et en menaçant, dans sa langue, tous les Allemands passés et à venir d'un supplice éternel renouvelé du cruel embarras où il se trouvait. Nous nous plaignîmes énergiquement de ce que les blessés restassent sans soins et après trois heures de querelles, nous réussîmes à attirer l'attention d'un médecin-major allemand d'apparence débonnaire qui reconnut le bien-fondé de nos griefs, mais eut lui-même quelque difficulté à se faire entendre.

Vers midi, sortie, eau et soins aux blessés furent accordés. La porte ne fut ouverte que dix minutes, mais cela permit d'alléger une atmosphère qui, dans la chaleur terrible du début d'août, devenait, pour bien des raisons, irrespirable. Cette sortie, à quelques mètres du wagon, nous permit de remarquer, parmi les Allemands, la présence de quelques Mongols, dont les yeux en énormes virgules d'encre semblaient tout refléter sans rien voir.

A Segré comme à Nantes, un ravitaillement copieux et inespéré nous attendait. Il suffisait d'ailleurs, partout, qu'un train de prisonniers fût signalé et qu'il restât assez longtemps en gare, pour qu'un véritable service de donation et de distribution s'organisât, soit sous le couvert de la Croix-Rouge, soit directement. Fruits, sandwiches de toutes sortes, vin et parfois même cigarettes, étaient dispensés sans compter à tous les wagons. A aucun moment, nous n'avons manqué, non seulement du nécessaire, mais même d'un généreux superflu. Les gardes allemands, qui d'ailleurs, je crois, recevaient leur backschish tandis que les officiers se servaient libéralement de vin, n'intervenaient pas. Les cigarettes étaient, bien entendu, le luxe suprême et le plus désiré. Un curé nous donna ses deux derniers paquets et c'était un grand sacrifice, car il avait des doigts de fumeur. Un Sénégalais — il y avait, 'dans le train, quelques Sénégalais, mi-prisonniers, mi-travailleurs corvéables

— eut un joli geste : il nous proposa des cigarettes à cent francs le paquet : c'était le prix qu'il les payait. Gosset, qui ne fume pas, avait gardé, en tout et pour tout, deux cents francs soustraits aux Allemands et il dut se fouiller de fond en comble pour trouver un des deux billets. Quand le Sénégalais revint, il nous tendit le paquet de cigarettes : il était déjà reparti, quand nous y retrouvâmes le billet de cent francs.

Les Américains étaient stupéfaits de voir sortir de ce pays, qu'ils savaient démuni, toutes ces richesses, de voir défiler sous leur wagon ces jeunes femmes et ces jeunes filles qui souriaient, leur disaient de gentilles paroles de réconfort en français ou en anglais maladroit, faisaient dix kilomètres à bicyclette, parce que nous avions demandé un jeu de cartes, tenaient tête aux gardes allemands lorsqu'ils leur reprochaient une conversation trop longue avec les prisonniers : stupéfaits de tout ce qu'ils voyaient, du jeune garçon qui nous disait : « Voulez-vous le communiqué allié de midi »? et nous en rapportait le texte — que j'ai toujours conservé — dans une gourde, de l'ironie dédaigneuse ou de la bonhomie railleuse avec lesquelles les employés du chemin de fer traitaient les Allemands; et ils commençaient à comprendre cette supériorité de cœur et d'esprit dont un peuple soi-disant asservi témoignait par le moindre geste et la moindre parole sur ceux qui prétendaient les dominer. Je ne crois pas avoir vu, sur tout ce parcours, un seul exemple de servilité, à côté de mille exemples d'indifférence au danger.

Et nous étions vraiment bien placés pour juger, habitués qu'on le devient si vite, quand on est prisonnier et que toute la vie se résume à observer, à sentir le motif et le but du moindre mouvement, à deviner, sur un visage, le cheminement de chaque intention et de chaque pensée.

A Segré, on nous affirma que le train ne pourrait pas dépasser Angers dont les bombardements et le sabotage des voies avaient fait un cul-de-sac. Et nous apprîmes (?) que « les Américains étaient à dix-huit kilomètres » — sans doute dans la région de Chateaubriand? Dans la gare, dans la foule, il y avait une atmosphère d'attente fébrile et joyeuse, d'attente moqueuse à l'égard des Allemands dont nous sentions le malaise à la mollesse de leurs réprimandes.

Le soir, pourtant, nous repartions quand même sur Angers. Les visages allemands se rassénéraient; les nôtres s'allongeaient. Au ton dont nos gardiens interrompirent nos derniers contacts avec les civils qui s'attardaient sur le quai, on mesurait le regain de confiance.

Dans la nuit, nous étions au Lion d'Angers. Allions-nous plus loin ou non? Pendant sept heures de nuit, le train fit la navette, avançant de deux ou trois kilomètres et 'reculant d'autant. Pendant ces sept heures, des gardes suivirent ses évolutions le long des voies, ne nous lâchant pas d'une semelle. Au matin, nous étions toujours en gare, et revenus au même point.

Le soleil éclairait les lettres blanches sur fond bleu de la gare et la petite barrière blanche qui séparait le quai d'une place claire, légèrement ombragée, avec son café à l'angle d'une rue et un bout de terrasse de rien du tout; étrange vision de tranquille douceur française à portée de notre main et, cependant, si incalculablement loin. Rabache, Gosset et moi regardions les trois ou quatre chaises de rotin et les tables vertes, sur ce trottoir, comme un paradis perdu. Et je crois que ce fut l'occasion de notre seule discussion: Gosset, attiré, obsédé par cette vision comme par un mirage, croyait faisable de sauter la barrière, de doubler le coin de la rue et de filer: il suffisait d'un prétexte quelconque pour faire ouvrir la porte du wagon. Rabache ne disait ni oui, ni non. Pour moi, j'étais hostile au projet, pensant que l'un de nous réussirait peut-être, mais que les autres échoueraient ou provoqueraient une battue sans merci dans la petite ville.

Les heures passaient. Le problème, pour les Allemands, restait toujours le même : nécessité de réparer les voies, insuffisance de la locomotive qu'il fallait doubler. Les traits de nos gardiens s'assombrissaient et la répercussion en fut immédiate. On nous « ouvrit la porte » quelques minutes. Nous ne pouvions nous empêcher de rire de cette porte qui se cadenassait ou se décadenassait selon les perspectives d'immobilisation du train, suivant ce que les Allemands appellent la « Konjonktur » militaire et le hasard des combats qui, d'un moment à J'autre, pouvait renverser les rôles.

Puis, pendant quelques heures, il y eut des variations. On nous fit d'abord changer de voie une première fois, pour mettre au bout de notre train un train de maquisards prisonniers. Les deux trains de prisonniers, le nôtre et le leur, se firent vis-à-vis quelques minutes. Dans l'un des wagons que nous pouvions voir de notre observatoire, des hommes étaient parqués, derrière des grillages, debout, comme des bêtes dans une ménagerie ambulante. Deux d'entre eux nous montrèrent, sur leurs bras; les zébrures sanglantes qu'y avait laissées la torture. Dans un autre, plus petit que le nôtre encore, quarante-huit femmes étaient entassées, avec leurs bagages : c'étaient les mères, les femmes et les sœurs des maquisards que les Allemands emmenaient comme otages. Ces hommes et ces femmes, exposés au pire sort, gardaient le front haut et les yeux rayonnants de courage et de confiance. Indifférents, cette fois, aux gardes qui passaient entre les deux trains, nous leur criâmes d'espérer, de ne pas se laisser abattre, car la fin était proche. Ils nous répondaient : « Ne vous en faites pas. On les aura. Bon courage à vous aussi : et à bientôt. » Ceux des gardes, qui entendaient, fermaient les oreilles, nez baissé, mitraillette au dos; ils ne faisaient guère figure de vainqueurs, auprès de ces loqueteux aux yeux ardents, dont les regards ne s'abaissaient pas même lorsqu'un officier allemand, sortant d'on ne sait où, se campait au milieu de la voie pour hurler des menaces.

Nouveau changement de voie et de décor.

Après le train des maquisards, ce fut un train de troupes allemandes, qui nous fit vis-à-vis. La petite gare, sous la pression des événements, se transformait en carrefour. Les soldats allemands faisaient grande exhibition de torses nus à la portière de leurs wagons, se chauffant au soleil et faisant de grands éclats de voix, comme si la supériorité de leur état et de leur race eût strictement dépendu de leur diapason. Parfois, ils ricanaient, en regardant notre train. Plutôt que d'être en reste, les Américains et nous nous pendions par grappes à un barreau pour faire paraître autant d'hilarité tapageuse que nos visages jaunes et barbus pouvaient en exprimer, et les volets étroits en laisser passer. Cette comédie dura près d'une heure, au bout de laquelle le spectacle prit fin. Le train allemand s'éloigna et le nôtre fit une nouvelle navette pour revenir à quai, reprendre sa place initiale.

Au Lion d'Angers, comme partout ailleurs, nos compatriotes nous traitèrent royalement: ils étaient venus, le matin, chargés de paniers de vin et de provision; ils s'étaient éloignés, lorsque les Allemands avaient pris notre place; ils revenaient, le soir, avec de nouveaux présents et ce qu'ils avaient pu recueillir de nouvelles : c'étaient toujours les mêmes : encore quelques heures sans doute et les Américains seraient là. Sur la place de la gare, des attroupements se formaient. Une forêt de bras faisait le signe V. Les gardes durent intervenir pour disperser la foule, non sans peine, d'ailleurs et, finalement, pour arrêter un nouveau groupe qui avançait vers la gare avec des sacs de provisions.

Une fois de plus, on sentait un flottement dans les rangs allemands. L'angoisse, causée par les nouvelles et par cette impuissance à emmener ce dernier train de prisonniers vers l'Allemagne, entretenait une nervosité générale. Des gardes, des sous-officiers même, croyaient plus politique de jeter du lest : les officiers intervenaient alors avec d'autant plus de violence. Il y eut même un incident sur le quai : un garde voulait rendre un menu service à un prisonnier, l'autre l'en empêcher; nous eûmes une vision de lutte rapide. Un coup de feu. Et, devant nous, un garde — nous ne savions lequel — passa nu-tête et désarmé, emmené vers l'avant du train. Peu après, un sous-officier, qui 'était jusque-là signalé par sa brutalité, nous fit apporter de la paille dans le wagon et nous dit textuellement : « Rappelez-vous que c'est moi, de ma propre initiative, qui vous ai fait cette faveur. »

Nous commencions à croire que les choses prenaient bonne tournure. Et, à la fin du jour, l'atmosphère, dans le wagon, était joyeuse. Les nouvelles le bon vin, les sourires aux lèvres de tous ceux qui passaient sur le quai : tout cela compensait largement la fatigue, le défaut presque complet de sommeil et l'atmosphère empuantie du wagon. Les Américains reparlaient de leurs Etats d'origine, des mérites respectifs du Nord et du Sud, de leurs projets d'avenir. L'un, banquier apparemment prospère, promettait aux autres, qu'après la guerre, il « leur paierait à tous un voyage en France pour y remercier tous les braves types qui les avaient si bien traités ».

Rabache, Gosset et moi, entamions des parties de cartes où les copeaux de bois, arrachés au plancher, figuraient des sommes que nous n'avions pas en poche. De temps à autre, l'agent d'assurances, pour se détendre, hurlait, à travers les barreaux, le verbe expressif qu'il avait appris et faisait se retourner les gardes qui, au spectacle de sa mimique forcenée, secouaient la tête et se frappaient le front, en murmurant : « Verrükt. »

Une fois de plus, la nuit se passa sans qu'une occasion de fuir se présentât, dans une activité incessante et un bruit de voix constant autour de nous. Le lendemain matin, les Allemands ne cachaient plus leur inquiétude. Les gardes commençaient d'engager avec nous des conversations qui voulaient être amicales. Ils aidaient les civils à nous passer les sandwiches ou le vin, s'offraient parfois à aller chercher de l'eau.

Et, derechef, sans transition, tout changea. Le personnel des chemins de fer avait fait l'impossible pour retarder le départ. Il y avait eu de violentes querelles entre deux officiers supérieurs allemands et le chef de gare, jeune et vif, du Lion d'Angers, dont l'énergie dans la riposte, en pleine gare, et devant toute une théorie de garde-chiourmes, frappa nos compagnons américains. Mais au milieu de l'après-midi, les Allemands avaient gain de cause. Les voies et la locomotive étaient réparées; le train repartait.

Cette fois, tout alla plus vite. On traversa la gare d'Angers, véritable cimetière de locomotives et de matériel roulant, bordée, hélas! de belles maisons qui avaient subi le contrecoup du pilonnage, et, après une rapide navette, le train filait sur Saumur. Cette fois, il n'y avait plus de temps à perdre. Les chances d'être rattrapés par l'avance alliée étaient négligeables. On nous avait bien dit, au passage à Angers, que nous n'irions pas au-delà d'Orléans, mais nous devenions sceptiques. Les huit, qui étaient décidés à s'évader, décidèrent l'opération pour la nuit, sauf empêchement absolu. C'était d'autant plus nécessaire que le cours pris par les événements avait transformé nos gardes. Ils étaient rechargés comme des piles électriques. Pendant les quelques minutes d'arrêt à Angers, cassants, expéditifs, ils nous avaient montré qu'on ne plaisantait plus. Et à chaque gare, le train embarquait de nouveaux soldats allemands trop bien armés.

La nuit tombait vers dix heures et quart ou dix heures et demie et elle était complète à onze heures ou onze heures et quart. La lune se levait à peu près au même moment, mais n'éclairerait qu'un peu plus tard. Il y avait donc une demi-heure « favorable », dont il faudrait profiter. Le train s'arrêta à plusieurs stations et finalement à Saint-Martin. C'était l'avant-dernière gare avant Saumur et il faisait encore jour. Heureusement, il y eut un contretemps. L'arrêt se prolongea. D'une maison voisine, .des jeunes filles arrivèrent, accompagnées d'un petit garçon, pour nous apporter des fruits. Les gardes s'opposèrent d'abord à leur passage, puis se ravisèrent.

Elles étaient jeunes et jolies. L'un de nous s'excusa d'être aussi peu présentables. Elles répondirent : « Bah, cela ne fait rien! Ce sera bientôt fini : vous reviendrez nous voir tout frais rasés. » Nous répondîmes assez légèrement « Peut-être plus tôt que vous ne pensez. » Puis, elles s'écartèrent du wagon, tout en restant sur le bord de la voie.

L'ombre s'épaississait. Rabache et l'un des Américains se mirent au travail sur leur planche, du côté opposé -aux volets par lesquels nous passions la tête : car nous étions à contre-voie et il était préférable de sauter du côté du talus. A contre-voie, on risquait l'entorse, et si un premier garde nous ratait, il défilerait bon nombre de wagons d'où on ne nous raterait pas. Tandis qu'ils travaillaient, nous parlions naturellement à voix haute et la présence des jeunes filles, qui s'étaient écartées assez pour justifier un diapason élevé, mais pas assez pour être hors de portée, facilitait les choses. Cette conversation à distance, sur la pluie et le beau temps ou sur les quartiers de Paris (les jeunes filles étaient Parisiennes), finit par agacer les gardes, mais, en intervenant, ils nous donnèrent l'occasion d'une querelle que nous entretînmes avec assez d'animation pour qu'elle fût bruyante, mais non pas assez violente pour les pousser à bout : ceci en petit nègre allemand, mêlé de gestes, car Rabache n'était plus là.

Quand le train reprit sa marche, il n'y avait plus qu'à retirer la planche. Puis, ce fut le travail au tournevis.

Il dura cinq minutes — beaucoup moins longtemps que nous ne l'avions prévu — cinq minutes pendant lesquelles nous continuions de parler à voix haute, dans le wagon, ce qui, d'ailleurs, était notre habitude jusqu'à une heure tardive. Nous n'avions guère à nous préoccuper de couvrir le léger bruit que faisaient nos camarades, car le train menait constamment un vacarme infernal; mais notre silence eût été suspect. Dix minutes pendant lesquelles nos cœurs battaient ferme. Et tout fut prêt. Et le calme revint, un calme absolu.

Avant de pousser la porte sur sa glissière, nous prîmes des dispositions rapides. Quatre d'entre nous sauterai aussi vite que possible, l'un près de l'autre; les trois Français et Walter. Cinq minutes plus tard, s'il n'y avait pas d'accroc, les quatre officiers américains feraient de même. Pour nous, si les Allemands ne tiraient pas, rassemblement près du point de chute du premier, attendant au bas du talus, les trois autres remontant la voie, S'il y avait lieu, pour le rejoindre. Si nous ne nous retrouvions pas en quelques minutes, nous filerions à un angle de 45 degrés avec la voie. Au moment où Gosset et Rabache faisaient les dernières recommandations d'usage sur la procédure à suivre « au cas où... », Walter, n'y tenant plus à la première bouffée d'air, avait déjà fait jouer la porte et était assis, les jambes ballant en dehors du wagon.

La nuit était un peu trop claire à notre gré, mais le terrain était favorable : talus dévalant et buissons. « Qu'il y aille », souffla Gosset. Je murmurai:

« Go ahead » et Walter ne se le fit pas répéter. Il sauta. Le train allait à trente-cinq ou quarante kilomètres à l'heure. Je sautai, ou plus exactement plongeai si tôt après lui, que j'eus l'impression de le doubler en l'air. Mon premier contact avec le sol fut malencontreux. Ma tête et mon corps avaient bien franchi l'entablement et étaient aplatis contre le talus en contre-bas, mais mon pied droit s'était pris dans le filin d'acier qui longe la voie. Je me débattis comme un lapin au piège, mais le dégagement ne se fit pas sans un « tzing » prolongé qui me parut retentir et courir le long de la voie comme une sonnerie d'alarme. Tête la première, je me jetai, d'un seul élan, dans un buisson de ronces et le traversai en force de part en part. De l'autre côté, je trouvai une sorte de fossé de mousse; une tranchée naturelle exactement perpendiculaire à la voie ferrée et au-dessus de laquelle les broussailles et les arbustes faisaient une voûte parfaite. L'endroit était idéal. Je m'y terrai, suffocant, attentif, avec une conscience purement animale : celle de la bête qui retrouve par tous ses sens son élément d'air et de liberté, qui pense avec son nez, son ventre, ses poumons, ses pattes. Le train roulait toujours, wagon par wagon. Il était long, et parut interminable. Puis j'entendis les cahots plus rocailleux, plus ballottés du wagon de queue. Il s'éloignait. La locomotive siffla. Elle décrivait sa courbe vers Saumur. Il n'y avait pas eu un coup de feu. C'était inespéré. Je respirai de tous mes pores. La mousse sentait bon. C'était frais.

L'air passait, roulait sur moi comme une eau miraculeuse. On eût dit que tout mon corps était traversé de rayons heureux, se fondait à la terre, à l'air, au ciel, éprouvait une allégresse inouïe en dehors du temps et de toute joie connue des sens ou de l'esprit. Il me fallut quelques secondes pour éprouver que mon visage et mes mains ruisselaient de sang : rien de plus d'ailleurs que des égratignures, au nez, au menton, aux joues, aux doigts. Il fallait retrouver mes amis. Ils étaient saufs, puisqu'on n'avait pas tiré. J'écoutai. Il y avait des bruissements de feuilles, de branches, de brindilles. Je sifflai doucement, puis, jugeant qu'il n'y avait pas grand risque, un peu plus fort, les premières mesures de « Je tire ma révérence » — probablement faux, d'ailleurs. Bientôt, Gosset apparut. Nous nous empoignâmes aux épaules. Ses yeux brillaient et il souriait jusqu'aux tempes. Aussitôt après, Walter émergeait d'un buisson, la mèche en bataille, radieux, répétant « Welle we've done it », dix fois de suite en me bourrant de coups de poing. Cette sensation de liberté toute fraîche, inondée de parfums, pour la connaître une fois dans sa vie, valait dix épreuves comme celles que nous avions subies.

Mais Rabache? Nous attendîmes quelques minutes. Puis Gosset alla explorer la voie sur quelques centaines de mètres, cependant que nous battions les buissons. Sans succès. Rabache avait sauté et il ne s'était certainement pas blessé dans sa chute, car, dans ce cas, Gosset l'eût retrouvé près de la voie.

Il avait dû filer à un angle de 45 degrés, comme nous l'avions prévu au cas où nous ne nous retrouverions pas dans un délai assez bref. Où qu'il fût allé, rien ne servait d'attendre plus longtemps. Il fallait s'éloigner vite et le plus possible de notre point de chute. Nous décidâmes de marcher toute la nuit dans la direction Nord-Nord-Ouest, qui faisait justement un angle de 45 degrés avec le chemin de fer et qui nous écartait de Saumur pour nous amener vers la pleine campagne et vers les coins les moins habités de l'Anjou. Il faisait un clair de lune superbe dont nous nous serions fort bien passés, mais nous étions joyeux comme des enfants qui auraient mérité l'école buissonnière.

CHAPITRE V

ANJOU

La terre de bruyère et de mousse, les buissons et les taillis où nous avions heureusement atterri ne formaient qu'une frange étroite en bordure de la voie. Au-delà commençaient les cultures : une large bande de sol bien nivelé sur laquelle se découpaient ces jardins impeccables d'Anjou où tout est exploité et tiré au cordeau parce que la bonne terre maraîchère y est coûteuse et qu'il n'en faut rien perdre. Dans la nuit claire, c'est ce spectacle d'ordre et de soin que nous découvrîmes en émergeant avec circonspection de nos fourrés.

Nous n'avions pas le choix. Il fallait traverser ces jardins au plus tôt. Plants de vigne, carrés de choux, rangs de salade : tout en évitant de faire trop de dégâts, de rompre un fil ici, de fouler un semis plus loin, nous n'allions pas sans piétiner ou saccager un peu leur ordonnance harmonieuse. Nous avancions avec un sentiment confus de maraude et de vandalisme nocturne, inconsciemment avivé par les aboiements

des chiens qui se renvoyaient la consigne d'une ferme à l'autre; cependant que Walter, propriétaire d'une ferme en Arizona, répétait à chaque fois qu'il se prenait le pied dans un fil ou butait contre un piquet de tomates : « My God, what a pity... Such a well kept land. What, a shame ! » et nous conseillait, si l'holocauste était inévitable, de sacrifier l'humble carré de choux plutôt que les alignements de haricots verts dont les tuteurs bien droits lui parlaient au cœur. Walter, chassant de race, n'aurait pas dévié d'une ligne de sa route pour éviter un risque de mort, mais eût fait quelques kilomètres de plus pour épargner un beau potager. Comme nous lui demandions si sa blessure lui permettait de marcher assez loin, il nous répondit : « Oui, jusqu'à concurrence de six ou sept heures. »

Finalement, nous vîmes la fin des cultures et, ayant franchi une barrière, nous étions enfin dans les champs. Conserver une direction fixe à travers des champs angevins n'est pas une opération commode. Les haies forment, pour la plupart, d'infranchissables barricades et il arrive souvent que le champ soit fermé aux trois coins avec une seule issue au quatrième. Nous fîmes donc pendant plusieurs heures une marche en zigzag en nous réglant sur les étoiles, non pas pour aboutir à un- point particulier, mais pour éviter de revenir sur nos pas. Nous traversâmes une ou deux routes, jolies routes tentantes avec leurs colonnades de peupliers, des enclos de jeunes chevaux qui venaient nous regarder sous le nez, le parc d'un château, puis un champ gigantesque qui n'en finissait pas.

Walter regardait d'un air soupçonneux ce champ dont l'horizon reculait devant nous. « Ça a rudement l'air d'un aérodrome », disait-il. Sur quoi Gosset et moi l'assurions qu'en Anjou des champs de cette taille n'étaient pas rares — assez sottement fiers d'enchérir sur un Américain en matière de superficie. Walter secouait la tête et, homme de la terre, se demandait à quoi une telle étendue d'herbe rase pouvait bien servir : nous apprîmes le lendemain que nous avions traversé de tout son long, sur deux kilomètres, en plein clair de lune et en uniforme, un aérodrome allemand qui n'était pas encore tout à fait évacué, dont les deux derniers appareils et le personnel étaient abrités derrière les haies que nous avions longé pendant une demi-heure à deux cents mètres de nous. Les Allemands ne le quittèrent définitivement que deux jours plus tard. Jusqu'au moment où Walter se sépara de nous pour reprendre son commandement, il nous complimenta de temps à autre sur l'étonnante superficie des prés angevins.

Au détour d'un bosquet, nous arrivâmes au bord d'une petite rivière : l'Authion. Je crois que ce fut le moment le plus irréel de cette nuit-là et une des visions les plus charmantes, si on donne au mot son sens vigoureux et magique, que je conserve dans ma mémoire : nous sortions à peine d'un wagon infect, d'un cachot roulant, et nous avions devant nous un spectacle composé avec une grâce et une pureté mallarméennes :

une petite plage de gravier en pente douce qui se glissait sous une eau transparente, toute dorée de lune, sur laquelle un minuscule bateau plat avait l'air posé avec la délicatesse d'un pétale, comme pour faire une ombre et souligner l'incroyable transparence de l'eau. Sur l'autre rive, la berge remontait insensiblement entre deux arbres penchés, fantasques et immobiles, entre lesquels se dessinaient la tourelle pâle d'une maison et une arche de portail dont la courbe retombait dans l'obscurité. Et cette apparition délicate était enfermée, isolée de tout contexte par une combinaison parfaitement mesurée d'ombre et de lumière, comme si l'on venait de la faire surgir de la nuit pour notre seul plaisir, comme si l'on avait arrêté le vent pour en faire une vision surnaturelle. Nous aurions pu rester là des heures, sous le charme. Il fallait continuer. Mais la joie animale de traverser le gué, de tremper dans cette fraîcheur nos jambes jusqu'aux cuisses en laissant nos mains traîner un sillage dans l'eau, de nous asseoir contre un arbre de l'autre côté pour remettre nos chaussures sur des pieds lavés et délassés, nous ranima comme un philtre et nous reprîmes la route avec une allégresse incontrôlable, la fatigue, la vie, le lendemain, ne pesant pas plus que l'air sur nos épaules.

De champ en champ, de barrière en barrière, nous marchâmes jusqu'à six heures du matin. Nous abordions une longue et large avenue bordée d'arbres gigantesques, 'quand il fut décidé que nous étions allés assez loin et que, comme le soleil se levait, il fallait trouver asile.

Ce fut Gosset, moins hirsute et plus présentable que moi, qui fut notre parlementaire. Il s'achemina vers la ferme la plus proche — les fermes étaient très espacées, les propriétés assez vastes — cependant que Walter et moi nous installions dans un fossé profond et sec où, malgré la brume fraîche de l'aube, nous nous endormions instantanément.

Nous étions réveillés une demi-heure plus tard par Gosset, dont le visage annonçait d'heureuses nouvelles. « Ça y est, ça marche. Allons-y. » En chemin, il raconta son ambassade. Il avait d'abord vu la fermière, qui lui avait dit : « Ah! dame, moi je ne peux rien décider. Faut voir le patron. » Le fermier à qui il avait raconté son histoire avait amorcé un petit contre-interrogatoire se terminant par ces mots : « T'es pas un espion, au moins? » sur un ton mi-soupçonneux, mi-railleur, et avait aussitôt ajouté : « Eh bien? Qu'est-ce que tu attends? Va donc les chercher, tes copains! »

Nous n'avions jamais douté que des prisonniers évadés trouvent en France un refuge; nous en avions connu mille exemples. Mais ce fut bien plus qu'un refuge que nous trouvâmes dans cette ferme : ce fut une hospitalité large, joviale, réconfortante, chaude, à la française, heureuse et souriante comme le beau pays où elle était donnée. Pour nous, le décor changeait une fois de plus. Après les contrastes de ruines et de liesse de la Normandie, après notre aventure de Bretagne,

après notre singulier voyage en chemin de fer où alternaient les heures sombres et la joie de voir les Français donner le meilleur d'eux-mêmes, nous allions connaître pendant quelques jours la vie et l'accueil d'un coin d'Anjou encore sous l'occupation allemande.

Un gigantesque peuplier isolé, qu'on voit de très loin, garde et annonce l'entrée de la ferme et l'on y arrive par un pont de bois sur un ruisseau. Il y a trois corps de bâtiment : la maison et les granges et hangars couverts se font vis-à-vis, flanqués par les écuries et l'étable. C'est une belle ferme classique d'Anjou, en bonne pierre de taille blanche avec un toit « d'ardoise fine » et bleue qui, ce matin-là, étincelait au soleil levant, avec la pompe à eau et la margelle de pierre au centre de la cour. C'était dimanche. Nous étions bien tombés : un jour où chacun se donne un peu plus de loisir.

« Voilà le patron », me dit Gosset. Je vis un homme assez grand, jeune, mince, avec des cheveux noirs et drus relevés en arrière, le teint coloré, le visage ouvert, des yeux très bruns et rieurs, avec le nez un peu retroussé et la bouche large aux coins relevés, comme pour ajouter à son aspect de jovialité et d'invincible bonne humeur. Il portait une chemise à col ouvert et son pantalon léger et ample avait l'air de danser au bout de ses bretelles. Il nous tendit une main bien ouverte, demanda en montrant Walter : « Lui, c'est l'Américain? Dites donc, il n'est pas vieux pour un

commandant » et, sans plus de formalités, nous emmena à la salle à manger en observant que le plus pressé était de casser la croûte. Nous n'étions pas plutôt assis sur nos bancs, les poings sur la toile cirée à quadrillé vert, que sa femme, brune, vive et infatigable y déposait de vastes pots de rillettes et quelques bouteilles de vin. On parla de notre captivité, de Radio-Londres, des Anglais, de la guerre. Les rillettes disparaissaient, les bouteilles devenaient des ombres. Le fermier nous offrait une chambre. Nous répondions que nous préférions le foin (en cas de perquisition, nous ne le compromettrions pas : il pouvait ignorer notre présence dans une grange ouverte). Il nous disait : « Ici, vous serez tranquilles pour attendre les Américains aussi longtemps que vous voudrez », et allait chercher de nouvelles bouteilles. L'immense chaudron où chauffait le lait se balançait un peu sur le feu de sarment de l'âtre. Il faisait doux. Nous bavardions joyeusement. Et nous remerciions la Providence d'avoir dirigé, ce matin-là, les pas de Pierre Gosset sur la ferme du Bois-du-Loin, et sur son heureux maître Louis Bloudeau, plus connu dans le canton de Longue sous le nom du « Gars Louis ».

Une heure plus tard, nous ronflions à l'envie dans le foin tiède, en plein cœur de ce pays d'Anjou dont on dit qu'il faut être bien bête ou buveur d'eau, ce qui, pour les Angevins, revient au même, pour y être malheureux.

A midi et demi, on nous réveillait pour le déjeuner. Le temps de nous administrer une douche en plein air dans le pré voisin, à grandes bassines d'eau fraîche et d'échanger nos uniformes contre des pantalons de toile bleu lessive et des chemises de couleurs variées : et nous attaquions la blanquette de veau et le vin d'Anjou de pied ferme. Après quoi, tout en faisant nos premiers essais de tabac national, nous nous renseignâmes sur les environs. Nous nous trouvions au Marais du Bois-Long, à quinze kilomètres à vol d'oiseau de notre point de chute, qui se trouvait juste avant Saint-Lambert-des-Levées, près de Saumur avec nos zigzags, nous en avions fait près de trente. Non loin de la ferme coulait l'Authion, que nous avions traversée dans la nuit et dont le cours, d'abord parallèle à celui de la Loire, S'incurve ensuite vers le Nord. Nous étions nous-mêmes à sept ou huit kilomètres du fleuve et de la petite ville des Rosiers. L'occupation allemande n'était pas trop pesante dans les villes, sauf pour le contrôle des ponts, des bacs et des principaux carrefours. Dans les fermes isolées, on ne voyait les « schleus » que rarement.

Notre premier soin fut d'aller aux nouvelles. Comme il n'y avait plus de poste de T.S.F. à la ferme, Gosset et moi enfourchâmes les bicyclettes et partîmes à la découverte. On ne croisait pas beaucoup d'Allemands sur les routes, ce qui était heureux, car nous étions à la merci d'une vérification d'identité.

Pour le moment, nos préoccupations étaient d'un autre ordre : on ne pouvait lier conversation que dans les cafés et, avec les deux cents francs de Gosset, il était difficile de faire la tournée des grands-ducs. Notre première étape fut un café, où Gosset écorna son premier billet sur une « fillette » de vin d'Anjou, dans une petite salle fraîche d'où l'on entendait, venant de la pièce voisine, les premières mesures de la Marseillaise, jouée sur un accordéon : « C'est mon garçon, nous dit la patronne. On annonce l'arrivée des Américains pour ce soir. Alors il s'entraîne. Il n'est pas encore très expert, car il n'a commencé qu'hier. L'accordéon, ça demande du temps... Mais, ajouta-t-elle avec indulgence, il ne se débrouille pas mal et, d'ici ce soir, il devrait au moins avoir maîtrisé le refrain. » C'était la somme des nouvelles de la ville. Il nous vint une idée : celle d'aller retrouver les jeunes filles qui, la veille, à la gare de Saint-Martin, quelques minutes avant notre évasion, nous avaient apporté des pommes. Saint-Martin était à douze kilomètres de là; il n'y avait qu'à suivre la Loire. « Elles doivent avoir un poste, me dit Gosset; ce sont des Parisiennes. Il y en a une, qui est du dix-huitième. Tu penses! C'est mon quartier : alors, avec ça, nous serons reçus comme des seigneurs. »

Nous suivîmes le beau fleuve qui s'étirait au soleil; à petite allure, le nez au vent. De temps à autre, nous croisions des cyclistes allemands, fusil au dos, qui pédalaient tout droits et raides sur leur selle comme des Hollandais ou des gendarmes.

Sur le bord de la route, des camions et des chenillés allemands étaient arrêtés de place en place; ils avaient l'air d'être en instance de départ; pourtant, contrairement à nos prévisions, la région ne devait être libérée que deux ou trois semaines plus tard.

Gosset et moi ne, pouvions nous empêcher de sourire béatement et à tout propos, comme des collégiens qui font une bonne blague, de sourire de cette liberté qu'on respirait en fraude et à pleins poumons, de ces vacances imprévues sur la Loire, de ces Allemands dont c'était le- tour d'être inquiets, de tout et de rien, d'un reflet d'eau ou d'une fille qui passait. A Saint-Martin, nous eûmes tôt fait de trouver la maison que nous cherchions. On disait qu'Angers était libérée, mais ce n'était pas certain. Nous pouvions voir devant la fenêtre deux Allemands qui faisaient les cent pas et qui, eux, n'avaient pas l'air de gens qui s'en vont. Tout en bavardant, nous jetions de temps à autre un coup d'œil sur eux, par la force de l'habitude. Vers la fin de l'après-midi, nous reprenions la route, escortés de deux des jeunes filles qui nous raccompagnaient jusqu'à notre ferme.

Nous y retrouvâmes Walter au milieu d'un champ de betteraves fourragères. Pendant tout l'après-midi, il avait aidé notre hôte à faire la récolte. Tous deux s'entendaient fort bien, par signes : « Il est doué, disait le fermier. Encore une ou deux descentes en parachute et il fera un bon ouvrier agricole. » Walter se faisait traduire, hochait la tête et répliquait : « Ne faites jamais de projets.

Ça ne sert à rien. Un jour on me dit : « Voilà vos ordres. Allez bombarder le port de « Saint-Malo. » Je pars. Dix jours plus tard, j'ai les reins rompus pour avoir coupé cinq rangées de betteraves montées en graines dans un pays dont je n'avais jamais entendu parler. Drôle de guerre! »

En principe, il était convenu que, devant des étrangers, on ne dirait rien de nous. C'était pour rassurer Walter encore peu au fait des habitudes françaises sous l'occupation, car, pour nous, nous n'avions aucune inquiétude. Le soir, au dîner, nous étions vingt-deux à la table dressée au milieu de la cour : deux familles, avec une douzaine d'enfants, et deux ou trois voisins dont « le gars Moïse », avec lequel j'allais faire plus ample connaissance. Nous n'en étions pas au civet qu'on tapait sur l'épaule de « l'ami Valtère » en lui demandant ce « qu'on pensait en Amérique ». En vingt-quatre heures, il y avait un réseau de camarades, à quinze kilomètres à la ronde, qui savaient que « le gars Louis » nous hébergeait et qui venaient, l'un après l'autre, proposer leurs services. Il y avait d'ailleurs à la ferme un jeune étudiant, aimable et mélancolique, qui y travaillait depuis deux ans. Tout le monde savait dans le pays qu'il s'y était enfoui pour éviter la réquisition et le départ pour l'Allemagne.

Pendant les deux journées qui suivirent, nous partageâmes notre temps entre la course aux nouvelles de ville en ville, le long de la Loire, à laquelle nous consacrions la matinée, et des activités diverses dans l'après-midi.

Un matin, Louis Bloudeau nous emmena tous en charrette à la ville, où « on buvait un coup ou deux », mais où on recueillait plus de bruits de toutes sortes : prise d'Angers, incendie de Saumur, etc, que d'informations exactes, car l'électricité était coupée et les postes de T.S.F. en panne. Au café, Walter ne soufflait mot. De temps à autre, je lui disais : « Alors, ça va? » pour le rendre plausible, mais comme, dans ses habits de cultivateur, il avait l'air plus américain que l'oncle Sam, je doute qu'il fit illusion dans un pays où la finesse est aussi commune que la vigne. L'après-midi, nous coupions quelques rangées de betteraves ou nous allions à la pêche, avec des « bâches », dans l'Authion — pêche fructueuse qui, en deux heures, rapportait ses douze à quinze kilos de poisson. Notre hôte et sa femme, pour leur part, travaillaient de l'aube au soir et montraient à chaque repas le même enjouement et le même entrain. La vie était douce à la ferme, mais nous n'avions pas débarqué en France pour nous y reposer, même contraints et forcés, ni pour attendre tranquillement en Anjou que les Américains vinssent nous y libérer. Le mercredi matin, Louis Bloudeau nous emmena au saut du lit, ou plutôt du foin, « chez Moïse », qui « savait où trouver les nouvelles ». J'étais d'autant plus intéressé à la chose qu'on prétendait que la radio de Londres avait « annoncé ma mort ».

Moïse, trapu et large, avec de gros yeux gris 120 dont la bonne humeur angevine débordait les verres concaves de ses lunettes, habitait une petite ferme dans un hameau distant de six à sept kilomètres, que nous franchîmes. à bicyclette à travers champs. Moïse faisait une sorte de liaison bénévole entre Jumelles, centre de nouvelles, et les fermes dispersées dans le canton. Nous devions le « prendre au vol » et filer ensemble sur Jumelles. Mais l'Anjou est beaucoup trop hospitalier pour que le terme « au vol » doive s'entendre dans son acception la plus stricte. Entre l'arrivée et le départ, même et surtout au petit matin, on trouve le temps de vider une bouteille de vin pour accompagner le pot de rillettes, de faire suivre l'une et l'autre d'un bol de café au lait « pour boire tout de même quelque chose de chaud » et d'un coup d'eau-de-vie pour que le café au lait ne vous reste pas sur l'estomac. Après quoi, on repart « au vol ». Dans la salle de sa ferme, où on pouvait entendre de l'autre côté du mur son dernier-né « se faire les poumons », Moïse tint à ne pas omettre un seul de ces rites. Quand ils eurent été accomplis à sa satisfaction, nous repartîmes, Bloudeau, Moïse, Gosset et moi, à bicyclette et en file indienne pour la petite ville de Jumelles, sur la route de La Flèche.

A Jumelles, Moïse entra sans hésiter au garage et, tandis que nous rangions nos bicyclettes, il demanda M. Derouin. M. Derouin, le propriétaire du garage, était le pourvoyeur de nouvelles du canton, et bien autre chose encore. Petit, brun et vif, il avait monté un moteur à gazogène qui lui donnait du courant. Mais, comme nous pûmes nous en convaincre, ce moteur

faisait un vacarme qui s'entendait à cinquante mètres et il fallait que quelqu'un fît constamment le guet dans la rue pendant qu'on écoutait Londres. Ce jour-là, d'ailleurs, on ne voyait guère d'Allemands à Jumelles. Deux minutes après notre arrivée, le bruit des bouchons qui sautaient et celui du moteur qu'on mettait en marche, parfaitement synchronisés, nous accueillait dans une petite salle à manger claire et coquette. Sabotage de voitures allemandes, « planquage » de requis, aide généreuse à tous ceux qui étaient dans le besoin, le garagiste Derouin et ses ouvriers avaient bien employé leur temps depuis quelques mois. Et sur ces activités diverses régnait toujours la même bonne humeur qui est l'estampille du pays.

Nous ne fûmes pas heureux ce matin-là « Angers encerclée » succéda en peu de temps à « Angers prise », ce qui était, pour le moins, confus. A une heure, nous repartions, mais je décidai de revenir dans l'après-midi. Quoi que nous fassions, où que nous allions, il nous fallait tout de même avoir quelqu'idée de la situation des armées. Je revins seul, l'après-midi, et écoutai successivement tous les bulletins de nouvelles. On me garda à dîner. Vers neuf heures, silencieusement, comme des ombres, des gens arrivaient et prenaient leur place accoutumée dans la salle à manger. Les femmes tricotaient, les hommes roulaient une cigarette de mauvais tabac.

Et pour la première fois, j'écoutai Londres en France encore occupée dans la même atmosphère et avec les mêmes sentiments que ceux à qui j'avais si souvent parlé de l'autre côté de la Manche. Et c'était tel que je l'avais imaginé avec, pourtant, quelque chose de plus réel et de plus simple encore : cette constance dans la vie et le travail, à laquelle l'angoisse ou l'espoir se superposaient sans l'altérer ni la mettre en défaut. J'entendis mes amis Duchesne et Oberlé. J'appris avec satisfaction que je n'étais pas mort. Mais Angers n'était toujours pas libérée. Par contre, le maquis avait repris La Flèche et, d'après la tournure des événements, il paraissait y avoir avantage pour nous à tenter notre chance vers le Nord plutôt que vers l'Ouest. La Sarthe me semblait être un objectif beaucoup plus important pour les Alliés que la route de la Loire — tout au moins à l'heure actuelle. Avant de quitter Derouin, je lui demandai si nous pour rions nous procurer de faux papiers : « Rien de plus facile, me dit-il. Revenez demain. Nous irons boire un coup avec le maire et il arrangera cela. En attendant, on va vous faire escorter, car, à cette heure-ci, il est prudent de prendre un chemin détourné et vous, vous risqueriez de vous égarer. »

Deux jeunes gens me servirent de guides jusque chez Moïse. Moïse, qui se mettait au lit quand nous arrivâmes, n'hésita pas à prendre le relais. La chemise de nuit disparut dans un large pantalon.

Il passa un veston. Deux nouvelles bouteilles passèrent de vie à trépas « pour nous garder de la fraîcheur de la nuit », et nous repartîmes à bicyclette à travers des champs fort obscurs où Moïse, tout myope qu'il fût, se dirigeait avec la sûreté d'un chat. En rentrant, j'appris que notre hôte, qui avait veillé pour m'attendre, venait de cacher dans sa grange un réfractaire avec son camion de cinq tonnes. C'était toujours la maison du bon Dieu.

Dans l'après-midi du lendemain, après avoir failli tomber sur un piquet d'Allemands (le dernier peut-être à faire une vérification de papiers) et avoir bifurqué à travers bois *in extremis*, j'arrivai chez Derouin. Malheureusement, le maire de Jumelles était absent. « Ça ne fait rien, nous irons voir le maire de Brion. » Deux kilomètres à bicyclette sur la grand'route, et nous trouvâmes le maire au café, à l'angle du carrefour de routes de Tours et de Bordeaux. Un caporal allemand, l'air morose, en sortait pour remonter à bicyclette au moment où nous entrions. Il avait dit, en buvant un verre, quelques mots pessimistes à la patronne sur les Américains, « qui ont trop de matériel, vraiment trop, et qui font une guerre dure.». Le maire achevait une conversation et une bouteille de vin. Nous en bûmes deux autres tout en causant affaires. Large, débonnaire, une belle moustache blanche sur d'amples joues rasées, l'œil petit et malicieux, le maire fit un geste signifiant que la chose allait de soi. Nous avions cartes et photos.

Le maire avait sa plume et son tampon. Et la chose fut faite entre deux chocs de verre. J'étais en bonne et due forme né à La Flèche et cultivateur à Jumelles, et Gossec agriculteur à Longué. Il avait été impossible de faire établir des papiers d'identité pour Walter.

Le lendemain matin, nous quittions la ferme. Louis Bloudeau avait insisté pour nous emmener en carriole jusqu'à Mazé. Il ne pouvait guère se montrer dans les villes, car les Allemands volaient chevaux et voitures et « Biquette », avec sa croupe ronde, son large poitrail et ses cinq ans, était une proie fort tentante. Par un temps superbe, nous roulions à nouveau sur les routes pimpantes d'Anjou, où palpitaient les ombres des feuilles. Nous allions vers le Nord. Trois bouteilles de vin, douze œufs durs, un poulet plumé et rôti de frais et un pain cuit à la ferme constituaient notre viatique. Il était royal. En chemin, nous nous arrêtâmes devant la maison d'un peintre en bâtiment qui venait d'enterrer deux Allemands dans son jardin et qui, pour se changer les idées sans doute, repeignait sa façade de couleurs vives. « Un dur », commenta Bloudeau, comme si cette précision eût été nécessaire. Cet homme de bien nous invita à entrer chez lui et y prendre un verre « pour la route », mais nous n'avions pas de temps à perdre. Nous cherchions des renseignements qu'il ne possédait manifestement pas. Nous reprîmes notre route en le laissant se consacrer aux arts de la paix. A l'entrée de Mazé, nous nous séparâmes de notre hôte.

« Et un meilleur, tu n'en pourrais pas trouver », comme le dit la chanson allemande. Nous ne lui avions demandé qu'un refuge. Sa femme et lui nous avaient donné un foyer que nous ne quittions pas sans émotion. « Here is a fine man », dit sobrement Walter quand nous nous retrouvâmes à pied sur la route.

A Mazé, on nous avait donné « une adresse ». Nous y allâmes et on nous en donna une autre pour la ville prochaine, Chaumont, à sept ou huit kilomètres de là. Ces indications pouvaient servir en cas de difficultés. Pour le moment, tout se passait normalement. Dans Mazé, nous n'avions vu que deux Allemands qui s'en allaient dans la direction d'où nous venions. Nous fîmes encore six ou sept kilomètres sans en croiser plus de deux qui descendaient à bicyclette vers le Sud. A une heure, nous arrivions à Chaumont et trouvions la petite commune dans un état de surexcitation. Nous en comprimes aussitôt la cause : par deux fois, une grande Renault noire traversa la petite ville à grande allure avec, debout sur le siège, un homme qui hurlait à se rompre les veines du cou : « Nous sommes libérés. Vive la France! » Un drapeau tricolore flottait à l'avant : c'était le premier que je voyais depuis la Bretagne. Toute la ville était dans les rues. Elle attendait, frémissante, bruyante, mouvante comme une vague, quelque chose de plus tangible que ces cris de libération sortant d'une voiture qui semblait prise de vertige.

Nous marchâmes jusqu'à un café à la sortie du bourg.

Des hommes, portant bien en évidence un brassard tricolore, nous confirmèrent la nouvelle. Les Américains arrivaient et eux, pour leur part, assuraient la liaison. Une patrouille américaine était en haut de la côte, à quelques centaines, de mètres de là. Les vieux paysans, le feutre sur les yeux, les femmes, les enfants, tous rayonnaient, tous voulaient crier leur joie. Mais les Américains avaient demandé qu'il n'y eût ni manifestation, ni rassemblements, soit qu'ils craignissent un piège allemand à la faveur d'une manifestation, soit que, n'ayant pas les moyens, d'occuper le bourg, ils voulussent éviter à la population les représailles que l'ennemi ne manquait jamais de prendre en pareil cas lorsqu'il revenait, ne fût-ce que pour quelques heures. En fait, la région ne fut définitivement libérée qu'à la fin du mois d'août.

La patrouille ne consistait d'ailleurs qu'en trois blindés légers. Dès l'apparition du premier qui descendait prudemment la côte, Walter s'avança, se fit reconnaître, recueillit en quelques instants dix paquets de cigarettes et quelques billets de mille francs, mais apprit que ses compatriotes ne pouvaient emmener personne. Ils étaient en reconnaissance, exploraient la région, s'étaient attendus à de la résistance et étaient presque inquiets de trouver sur leur route ces villes et villages qui s'ouvraient devant eux. Walter leur expliqua qu'il n'y avait que peu d'Allemands dans les environs et que la Résistance les pourchassait dans les bois.

Ils- poursuivirent leur chemin, lentement, à travers la commune où, en dépit des consignes, la foule s'écrasait contre leurs véhicules pour les acclamer et jeter des fleurs, qui pleuvaient sur eux comme des confetti ou allaient s'écraser sous les chenilles. Ils allaient, casqués, poudreux, étonnés quand même et comme hésitant entre l'abandon et la défiance, devant cet enthousiasme populaire là où ils avaient prévu les coups de feu, l'embuscade ou, tout au moins, la lutte.

Pour nous, nous nous mîmes en quête d'un moyen de transport. C'est sur Sablé que nous voulions aller. Nous y trouverions le moyen de rejoindre le Q. G. de la III^{e} Armée américaine à laquelle Gosset était attaché et dont dépendait la Division Leclerc que je devais rejoindre. Nous n'allâmes pas loin sans provoquer nous-mêmes des manifestations. La population refluait vers nous comme pour reporter sur trois hommes, dont l'aventure faisait en un clin d'œil le tour de la commune, toute cette allégresse qui ne s'était pas assez épanchée. Tandis que les uns s'employaient à nous trouver « la voiture à gazogène qui marchait », d'autres nous emmenaient boire un vin d'honneur; des Parisiens réfugiés nous faisaient en un tour de main un de ces déjeuners sensationnels « sur le pouce » dont, seuls, les Français ont le secret. Bientôt, « le gazo » fut prêt. Mais comme nous avions du chemin à faire et que la Sarthe n'était pas encore « sûre », quatre gars de la Résistance, dûment armés, tinrent absolument à nous escorter. On se mit d'abord à la recherche du « parachutiste anglais »

— en fait un aviateur canadien tombé dans le pays un mois plus tôt et dont, naturellement, tout le pays connaissait la présence. Nous « fîmes » deux fermes et dans la seconde, c'est une enfant de douze ans qui nous dit : « L'Anglais? il est parti hier. J'y ai dit au revoir! »

De village en village, sur la route de Sablé, ce fut le même spectacle que nous avions trouvé en Normandie et sur la route de Rennes. Et il fallut s'arrêter souvent, à Tiercé, à Morannes et ailleurs. Il y avait bien « encore quelques Allemands » ici et là, mais nul ne paraissait s'en soucier. On était trop heureux. Le maquis « leur réglerait leur compte ». Dans la soirée, nous arrivions à la jolie ville de Sablé en pleine fièvre de libération, où, sur les bords de la rivière, des soldats américains allaient et venaient, des fleurs sur leur casque, mêlés à des groupes de F.F.I. Ayant remercié notre escorte bénévole, nous grimpions sur une jeep qui filait vers un camp américain, près de Laval.

Au camp, nous partagions la soupe — ce qui est une façon de parler — des soldats américains. Des prisonniers allemands arrivaient à tout instant. En dépit de Walter, notre aspect était si étrange qu'on nous interrogea d'un air fort soupçonneux. Nous n'avions que de faux papiers, aucun signe de reconnaissance, sauf nos chaussures américaines que nous avions passé au noir pour qu'elles ne nous trahissent pas. Enfin, à bord d'une autre jeep, on nous emmenait dans la nuit peuplée de lueurs et de coups de canon lointains sur Laval, nous y passions la nuit dans un hôtel à demi éventré et partions le lendemain

matin sur Saint-James, au-delà de Fougères, où se trouvait encore le Q. G. de la III^{e} Armée, après avoir fait nos adieux à Walter qui nous disait : « Je n'oublierai jamais ce qu'ont été les Français. »

Et dans l'après-midi du 11 août, assis dans la paille, le torse nu au soleil, nous « racontions notre histoire » au microphone. Ce reportage, enregistré ce jour-là et d'ailleurs incomplet, fut arrêté pendant plus de deux mois par la Censure. C'est à Gerbeviller, en Lorraine, en compagnie de quelques camarades de la Division Leclerc, à la popote, que je l'entendis vers la fin octobre, un soir où nous écoutions la radio de Londres.

A Saint-James, nos devoirs professionnels remplis, on nous chercha de quoi nous habiller. Ce ne fut pas difficile. Vêtements, chocolat, cigarettes, nos amis américains, dont l'accueil était touchant, nous auraient donné tout ce qu'ils possédaient. Après un bain dans un ruisseau voisin, nous repartions de belle humeur sur Le Mans, centre de communications d'où nous pourrions rejoindre nos unités, mais où notre arrivée à l'hôtel, tard dans la soirée, nous fit pour la première lois sentir la différence entre l'inépuisable générosité de la masse de nos compatriotes et le froid calcul des quelques personnes, heureusement plus rares, pour lesquelles il n'existe que deux catégories d'êtres humains : les clients intéressants et les clients moins profitables.

Ce soir-là, nous étions apparemment dans la seconde catégorie. C'est à nos camarades anglais de la B.B.C. que nous dûmes d'être admis dans un hôtel français et d'y obtenir un coin de chambre et un sandwich.

CHAPITRE VI

NORMANDIE, ORLÉANAIS, ILE-DE-FRANCE

Je me trouvai pour la première fois dans une grande ville libérée. Etonnante sensation où se mêlaient l'espace reconquis et la conscience de la fermeté du sol sous mes pieds. Le Mans était à peu près intact; des voitures y circulaient; des restaurants étaient ouverts; des voix françaises, voix de promeneurs, montaient de la rue. Cette ville qui vivait autour de moi était à nous, avec ses pierres, ses rues, ses faubourgs, sa rivière, reconquis par la vie française : une capitale jalonnant l'avance alliée. A l'Ouest, on pouvait rouler sur deux ou trois cents kilomètres en terre française. Depuis la veille, de Longué à Sablé, de Sablé à Laval, de Laval à Saint-James, de Saint-James au Mans, j'en avais fait presque trois cent cinquante, moi qui, deux jours plus tôt, vivais dans ce petit monde fermé où mes pieds comptaient en centaine de mètres, où l'horizon était borné par les frontières d'un canton. Une fois de plus, comme lorsque nous filions vers Rennes, la distance nous appartenait.

Etait-ce cela, la libération? Ce dégagement soudain de l'espace qui, d'hostile, devient amical, qui, d'interdit, se transforme en possession dont on peut jouir? Un mur qui s'abat; et tout soudain, on se sent immensément riche, avec la plaine, l'espace devant soi, et des villes avec leur clocher et des routes qui cessent d'être des pièges pour redevenir accueillantes, bon enfant, sans embûches. Aller sur les chemins : dans cette France qui revenait à nous pan par pan, dont l'ennemi jetait derrière lui comme du lest des centaines de kilomètres carrés à la fois, c'était bien là le symbole et, mieux, l'expression littérale et concrète de la liberté, que cette faculté « d'aller sur les routes », ce droit de partir, la seule possession commune à presque tous les hommes. Sans cesse, par la suite, je serais tenté de l'exercer, pour le plaisir, à l'échelle de la France après l'échelle du petit domaine normand exploré au moment du débarquement, puis à l'échelle occidentale quand s'ouvriront, à leur tour, la Belgique, la Hollande, des morceaux de Rhénanie.

Pour le moment, il fallait au contraire fermer cet horizon et me concentrer sur le secteur de la Division Leclerc d'où j'étais « manquant » depuis douze jours. Parmi les journalistes, à l'hôtel, il n'était bruit que de l'avance des Français. On racontait comment le général Leclerc, accompagné du commandant de Guillebon et de deux ou trois autres hommes, était allé, la nuit, au beau milieu d'Alençon toujours tenue par l'ennemi, s'accouder tranquillement au parapet d'un pont pour régler sur place l'occupation de ces ponts et diriger l'exécution du plan de capture de cette ville.

En revenant à son P. C., il s'était trouvé nez à nez avec une voiture allemande. Le commandant de Guillebon, qui promène sous le feu le plus nourri un calme impertinent, avait abattu un Allemand d'une balle de revolver; les autres s'étaient rendus et le général avait poursuivi sa route sans autre incident.

Ces traits n'étonnaient pas de la part du jeune général et de la poignée d'hommes qui, partis du Tchad un jour de décembre 1942, étaient entrés à Tripoli le 26 janvier, après avoir traversé 3.700 kilomètres de désert et conquis au passage sur l'ennemi un territoire plus grand que la France : le Fezzan. Ce qu'on ne savait pas encore ce soir-là, c'est qu'entre temps, après une avance rapide au travers des forces ennemies sur la route d'Alençon à Sées, le général avait porté son P. C. au-delà de Sées, en laissant derrière lui la forêt d'Ecouves où grouillaient encore quelques milliers d'Allemands; et que ce coup hardi devait contribuer à jeter le désarroi dans la IX^{e} Panzer allemande dont il précipita le morcellement et, finalement, la destruction presqu'entière.

Le lendemain matin, j'allai à Alençon où, à la Préfecture, je retrouvai deux amis, le capitaine de Bagneux, jeune « vétéran » du Tchad, loyal et brave, et le capitaine de Schompré qui, depuis, aida à la prise de Chaumont par une opération nocturne en franc-tireur dans la ville occupée : deux entre tant d'autres

de ceux qui quittèrent autrefois situation, fortune, terres, habitudes et foyer, pour une lutte dont l'issue était alors très lointaine et douteuse, mais dont la cause, elle, ne leur semblait pas obscure. Il y eut un bon nombre de plaisanteries sur « les gens qui ne peuvent pas rester en place » et vont « prendre les eaux de la Loire pendant que d'autres avalent la poussière de Normandie » ou sur « le savon que le général allait leur passer ». Puis on me renseigna.

Le Q.G. était à Montmerret, petit village au-delà de Sées, mais le général avait établi son P.C. avant bien plus loin, face à Argentan, sur la hauteur qui domine la ville et à moins d'un kilomètre des positions fixes de l'ennemi. Pour aller de Montmerret au P.C. avant, on traversait des bois épais où bon nombre d'Allemands s'étaient retranchés ou réfugiés et d'où ils tentaient quelquefois des coups de main sur des voitures isolées. J'en eus la preuve une heure plus tard. En passant dans un petit village, au milieu de ces bois, je vis des spahis déposer, sur des civières, les corps de deux Américains fusillés tout près de là, sur la route, par un groupe d'Allemands qui s'étaient emparés de leur jeep et avaient regagné leur retraite.

Situation singulière : entre Alençon et Sées, entre Sées et Argentan, sur plusieurs axes du Sud au .Nord, la division avait tracé ses sillons, établi ses lignes à travers la masse ennemie. Mais entre ces sillons,

ces lignes, des formations allemandes, ici quelques dizaines d'hommes, là, quelques milliers, s'étaient repliés dans les bois et tentaient soit des razzias périodiques pour se ravitailler en carburant, soit des sorties par coup de force ou par infiltration, pour rompre les mailles du filet. C'est ainsi que, dans la même après-midi, quelques chars Panther allemands venant de l'Ouest et cherchant à tout prix une issue, débouchèrent du bois à cent mètres du Q.G. principal, à Montmerret où un combat s'engageait, cependant qu'à vingt kilomètres au-delà, vers le Nord, le général, en première ligne, assiégeait Argentan, ayant devant lui des positions allemandes intactes et derrière lui ces unités allemandes disloquées, sans lien entre elles, qui se terraient, perdaient toute notion de la situation des forces qui changeait d'instant en instant, et débouchaient parfois à l'aveugle, comme des taupes au soleil, pour percer ou être détruites, selon les hasards de leur course.

Au village de Fleuré, on sortait des bois et on abordait le petit plateau qui domine Argentan. C'est là, contre un camion, en plein terrain découvert, que se dressait la tente du général. Au bord de la route, quelques chars légers prenaient du répit : ceux du capitaine de Boisseau qui s'évada, voici trois ans, des prisons allemandes vers la Russie pour gagner l'Angleterre et qui, sous un tir de mortiers, parlerait de la même voix courtoise et avisée des relations extérieures de la France.

Ce petit campement n'était séparé dit gros des forces allemandes que par une demi-douzaine d'autres chars, ceux du capitaine Witasse, lui aussi un brillant « vétéran » d'Afrique, à trois cents mètres plus bas. De temps à autre, quelques obus allemands venaient encadrer le P.C. Parfois, de la hauteur, on voyait passer sur la route d'en bas, exactement entre les lignes, une jeep qui prenait un virage à la corde et remontait vers le P.C. C'était celle du Père Houché, esprit fin, homme de cœur, aimé de tous, qui méprisait le danger et trouva la mort devant Strasbourg.

A l'Ouest, sur Ecouché, un des Groupements tactiques[1] de la Division était au contact de l'ennemi, face au Nord; un autre, face à l'Ouest. Sur le flanc droit, à l'Est, le troisième groupement tactique opérait au-delà de la route de Sées à Argentan. La Division Leclerc, une autre division cuirassée et deux divisions d'infanterie américaines, formaient la mâchoire sud de la tenaille alliée qui se refermait sur la fameuse « poche » allemande; la mâchoire nord était formée par les forces britanniques venant des secteurs compris entre Falaise et Vire. Argentan était l'un des bastions allemands qui gardait le couloir de sortie de la poche et en empêchait la fermeture. On sait que, finalement, l'ennemi ne parvint à évacuer de cette poche qu'une partie de ses forces. Le reste fut détruit ou fait prisonnier.

[1] La division a été partagée en trois groupements tactiques dont chacun constitue une unité capable d'autonomie dans l'action, avec ses chars, son infanterie portée, son artillerie, etc. Le groupement est lui-même divisé en sous-groupements dans le même esprit et selon le même principe

Cette première journée devant Argentan éveillait des échos anciens, personnels et généraux. Il y avait là des hommes qui, après une nuit dure, dormaient contre leurs chars, les pieds au soleil, la tête à l'ombre entre les chenilles : Bretons qui avaient traversé la Manche sur d'insignifiantes barques, Parisiens, Flamands, Artésiens, Alsaciens venus par tous les moyens, pour lutter et rien autre chose. Dans la même plaine, le 10 juin 1940 — mon frère était tombé, criblé de blessures, après une charge à cheval — une charge à cheval dont cette puissance cuirassée mettait aujourd'hui en relief toute la vanité absurdement désuète. Et voici que, quatre ans plus tard, le même ennemi était sur la défensive, se demandant à son tour combien des siens sortiraient vivants de cet étau qui se refermait. Ces hommes, qui repassaient, avaient patienté et peiné pendant quatre ans pour devenir, un jour, l'un des instruments de cette Justice immanente qui se consommait, dans ces mêmes parages.

Argentan était encore presque intacte. La tour de l'église, devant nous, était un peu écornée, mais toujours debout. Les Français ne regardaient jamais, sans quelque appréhension, les avions de bombardement alliés passer au-dessus d'eux, malgré l'appui effectif, qu'ils en recevaient : « Pourvu qu'ils n'y aillent pas trop fort », murmuraient les hommes. C'est qu'il avait fallu sacrifier bien des villes à cette revanche, des villes où on avait un parent, un ami, un souvenir.

Sur la longue route de la division, à travers la France et jusqu'à Strasbourg, il n'est guère de ville ou de village auquel l'un de ces hommes n'eût pensé ni rêvé le long des jours. Et, pour eux, il ne s'agissait pas seulement de reconquérir. Il s'agissait aussi de retrouver. Parfois, quand l'attente était trop longue, comme devant Argentan, il reparaissait, chez eux un peu de cette impatience qui tourmenta leur séjour en Angleterre et qui était chargée d'angoisse.

Il est rare, chez les hommes, qu'un de leurs actes, si simple soit-il en apparence, soit déterminé par des causes également simples. Le geste, direct en soi, a presque toujours des mobiles complexes. C'est un des phénomènes humains les plus singuliers que le malheur de la France ait, chez tant de Français, fait l'accord le plus direct entre le mobile et l'acte, provoqué la relation de cause à effet la plus simple entre l'ordre intérieur et son exécution. Entre tous ces hommes qui combattaient en Normandie et allaient combattre de province en province jusqu'au-delà du Rhin, il y avait, indépendamment de mille origines et convictions différentes, un dénominateur commun : un amour de leur pays simplifié, dégagé de toutes contingences, par le choc de 1940, traduit et exprimé directement par l'acte et la continuité absolue de l'acte, avec la même simplicité. Cette identité du mobile élémentaire et de son expression est pour moi, plus encore que l'écusson bleu à carte de France et croix de Lorraine dorées, le vrai signe de ralliement de cette Division, par ailleurs la plus diverse et riche en individualités originales qu'on put assembler.

A plusieurs de ces officiers et de ces hommes, le général Leclerc avait dit, en 1941, au Tchad, en plein cœur de l'Afrique : « Nous jurons de ne pas déposer les armes avant que le drapeau français flotte à nouveau sur la cathédrale de Strasbourg »[2]. Sur ce plateau d'Argentan, il était déjà à mi-chemin; de belle humeur, car il avait atteint et dépassé de vingt kilomètres les objectifs qui lui avaient été assignés, avec quarante-huit heures d'avance sur l'horaire. « Alors, vous vous en êtes sorti par vos propres moyens, me dit-il en riant. Encore de la chance qu'ils ne vous aient pas reconnu. — J'allais justement, commença le capitaine Girard, aide de camp du général, qui porte partout et même au combat une élégance narquoise et qui écrit, en cachette, de spirituelles saynettes héroï-comiques où personne n'est ménagé — mettre une annonce dans le canard le plus proche, pour demander un nouvel historiographe qui accepte un poste sédentaire. »

Le lendemain, quelques correspondants de guerre anglais et américains venaient « interviewer » le général qui n'y est guère enclin et, observant à la jumelle les positions ennemies à quelques centaines de mètres devant eux, ils découvraient, avec étonnement, que ce poste de commandement, où tout semblait si paisible et « quotidien », était à une portée de voix du rideau de toute première ligne.

[2] Cet engagement d'honneur est connu par tous les « gens » sous le nom de Serment de Koufra.

Assis devant sa table, jambes croisées, un bras reposant sur son genou, l'autre accoudé au dossier de sa chaise, souriant, les yeux alertes, avec une nuance de timidité ironique, un regard qui, parfois, s'immobilisait brusquement sur l'interlocuteur comme au cran d'arrêt, chassant d'un coup toute trace d'enjouement et de réserve, les cheveux noirs lustrés, brossés sur le côté, dont une mèche attaque un front élevé surplombant à pic le visage, la moustache haute exactement taillée au-dessus d'une lèvre supérieure ferme et fixe, les joues colorées, relevées par une fossette et scrupuleusement rasées, le menton bien accusé et même combattif, la voix un peu rauque, dont -le timbre à faible résonance traduit mal l'assurance de l'intention et des traits, le général parlait surtout de ses hommes et de ses officiers, le moins possible de ses projets et nullement de lui-même. Des anecdotes, parfois ponctuées d'un geste rapide, économe, juste esquissé, de la main à demi fermée. Par exemple, comment un homme des sections d'assaut, armé du fusil antichar[3], avait repéré trois « Tigres » allemands dans un bois, en pleine nuit, s'était aperçu qu'il n'avait pas de pile à son fusil, avait attendu pendant une heure, à l'affût à vingt mètres des chars ennemis, tandis qu'un camarade allait en chercher une à son unité, avait finalement mis deux chars hors de combat et ne s'était pas pardonné de n'avoir pu attaquer le troisième, qui avait démarré entre temps;

[3] Ou Bazooka, une arme parfois dangereuse à manier niais très efficace.

Comment un char léger, armé d'un canon de 37, avait pu, en manœuvrant derrière l'écran des hautes haies normandes, détruire un Mark III spécial — lutte d'un contre-torpilleur contre un croiseur — mais avait laissé, dans l'affaire, deux braves gens de son équipage. C'étaient ces traits individuels que le général préférait raconter, parce qu'ils illustraient et éclairaient de l'intérieur l'histoire d'une division dont il n'aimait pas discuter le rôle tactique. Sur ce point-là, il éludait les questions. Et toujours il en revenait aux qualités et au moral de ses troupes : « Le problème, pour moi, n'est pas de les lancer en avant, mais de les modérer, de les réfréner. » A quoi l'un des correspondants de guerre, avec le franc-parler des Américains, répliquait : « Les réfréner? Le général doit avoir du mal... Il ne m'a pas précisément l'air, lui-même, d'un homme facile à retenir en arrière! » Remarque que le général se faisait traduire et dont il riait d'un souffle, la tête penchée en arrière, en rougissant imperceptiblement.

Les opérations de la Division dans le nord de la Sarthe et dans l'Orne durèrent du 9 août, date de sa « mise en place » au-delà du Mans, au 21 août, date à laquelle la jonction se fit entre les forces alliées du Sud. et du Nord, dans le secteur Argentan-Falaise, mettant fin à la bataille de Normandie. C'est pendant les deux ou trois premières journées qu'il y eût les engagements les plus durs dans la région de Ballon et devant Alençon; et plusieurs chars français détruits, à côté de nombreux blindés allemands, jalonnèrent la route du Mans à Sées.

Mais, après cette percée, il y eut encore la forêt d'Écouves, où furent déterrés les restes de la 9e Panzer; il y eut Écouché où sur la dernière route nationale ouverte à sa retraite, la horde des fuyards fut prise à la gorge par les chars du capitaine Buis; il y eut Carrouges où la deuxième Panzer, rameutée en hâte pour la parade, subit les effets d'une « furia francese » contenue depuis quatre ans et portée au paroxysme par les actes de barbarie allemande commis dans les villages des environs.

L'expression « tailler en pièces » prit, à Carrouges, son sens littéral. Pour certaines unités françaises, la journée fut coûteuse; pour l'ennemi, elle fut sanglante. Bousculés, traversés par les blindés français et par des hommes qu'aucun feu ne semblait arrêter, les voyant déboucher de partout, des champs, des routes, des haies, attaquer, passer et revenir sur eux sans répit, les Allemands, après une résistance opiniâtre et efficace, ne furent enfin plus qu'un troupeau désordonné, morcellé, haché, d'hommes qui cherchaient une ouverture, une issue et qui, refoulés d'un point à l'autre, traqués ou rattrapés dans leur fuite, étaient mitraillés sur place et parfois à bout portant. La journée dans laquelle se signalèrent, par leur fougue irrésistible, les compagnies du capitaine Lavergne et du capitaine Langlois, du régiment de marche du Tchad, avait commencé par un combat violent : elle se termina comme une expédition punitive, dont peu d'Allemands revinrent indemnes.

Depuis, et jusqu'à la prise d'Argentan — retardée jusqu'au 20 août non point par la résistance ennemie à la pression française, mais par ordre du Haut-Commandement qui avait enjoint à la Division de ne pas pousser plus outre — ce fut une guerre singulière que les Français firent en Normandie. Leurs alliés et eux-mêmes étant maîtres des principales voies de communication et de la plupart des points-clefs sur un théâtre d'opérations qu'ils avaient hâtivement parcouru, conquis et organisé, ce fut souvent une guerre de patrouilles et de colonnes volantes contre un ennemi qui avait pris le maquis avec armes et bagages. Les Américains l'appelèrent la « guerre de Peaux-Rouges ». Guerre incroyable où les nôtres devenaient sans merci parce que les Allemands n'y faisaient ni quartier, ni prisonniers. Ils tuaient pour prendre de l'essence et dépanner un char; ils tuaient un paysan pour vider sa carriole. Le matin, on retrouvait les cadavres sur la route. Reprenaient-ils un village pour quelques heures? comme ce fut le cas de Tourouvre : et c'étaient des hommes, des femmes, des enfants assemblés à coups de crosse, jetés pêle-mêle contre un mur et massacrés. Le village était razzié, parfois brûlé: et les Allemands regagnaient leur retraite ou poussaient plus loin. Tout hameau laissé sans défense était exposé à la sinistre visite, au coup de main de pillard s'il y avait à prendre, à l'assassinat gratuit « en représailles » (en représailles contre on ne savait quoi, contre l'échec allemand, contre le fait d'être Français, contre la vie), s'il n'y avait rien de plus à en tirer.

Parfois, nos alliés américains ont dit de la Division, qu'elle faisait une guerre dure. J'ai vu, en effet, des hommes de chez nous être implacables; je les ai vus aussi, comme plus tard aux Invalides, traiter avec compassion des prisonniers qui avaient été des combattants et rien de plus. En Normandie, c'était autre chose; il fallait réprimer l'assassinat, le brigandage commis par des hommes qui n'étaient plus des soldats, car tout leur était une cible et tout, une proie. Le jour de la prise d'Argentan, finalement assignée à une division d'infanterie américaine, je vis un caporal américain poudreux, fatigué, les traits tirés sillonnés de poussière, qui regardait mélancoliquement les décombres encore chauds de ce qui avait été une ville. Les Allemands s'étaient battus dans chaque rue à la mitrailleuse, et même au canon. Je lui dis : « Ça n'a pas l'air d'aller fort? » Il me répondit, sur un ton monotone, un ton de mélopée : « Non, je n'aime pas ça. Ce n'est pas la guerre. Ça me dégoûte de voir une pauvre ville dans cet état. » Il jeta un coup d'œil sur l'église en ruines, avec son horloge arrachée à ses alvéoles de pierre et qui pendait, tordue, encore accrochée à un pan de mur, tourna vers moi des yeux tristes et ajouta, haussant le ton : « Je le sais. On nous en voudra, à nous aussi. Mais ces salauds d'Allemands, ils exploitent tout pour se protéger : vos maisons, votre population civile, vos enfants. Voilà la guerre qu'ils font! Dans toute la ville, ils ont laissé des pièges, des bombes ou des grenades à retardement.

Hier, ils nous ont pris dix-sept hommes, dont plusieurs infirmiers de la Croix-Rouge. Nous avons retrouvé leurs corps. Ils avaient été abattus, des balles dans le dos... Je ne sais pas combien de temps je resterai dans le coup..., mais je sais que je ne ferai plus de prisonniers... » Lui aussi, qui sortait du feu de l'action et qui avait vu les Allemands à l'œuvre et qui, pourtant, ne souffrait pas pour sa terre et pour les siens, il réagissait comme les nôtres avaient parfois réagi. Il avait été un témoin et la mesure était comble. Il resta là, tandis que je m'éloignais, à contempler, avec une sorte d'indifférence qui restait hostile et sombre, des cadavres allemands à demi enfouis sous les pierres , dont certains ne montraient plus qu'un bras ou une jambe au pantalon souillé de boue et de plâtras, émergeant d'un tas de débris.

C'était le 20 août. Entre temps, Français et Américains avaient presque achevé de déblayer et de nettoyer tout l'arrière-pays; à l'est d'Argentan, un groupement tactique de la Division travaillait, aux côtés d'une Division américaine, à la liquidation des dernières poches ennemies au nord des collines du Perche. La Division, comme d'ailleurs l'ensemble des forces employées en Normandie, allait être bientôt, selon une expression autrefois favorite d'Adolf Hitler, « disponible pour de nouvelles taches ». L'ensemble du dispositif Allié, qui avait fait face au Nord pour réduire le couloir allemand, ou à l'Ouest pour attaquer le centre de la poche, pivotait maintenant vers l'Est, face à la route de Paris.

Tandis que se poursuivaient les opérations en Normandie, le gros de la IIIe Armée américaine, à partir de la Sarthe, s'était déployé en éventail vers l'Est et le Nord-Est, et allait se lancer dans une course endiablée vers l'Est pour dépasser et envelopper Paris par le Sud, et dans cette avance, là comme en Bretagne, d'autres forces que les armées alliées jouaient un rôle : je veux parler de celles qui avaient jailli spontanément du sol national.

Dreux, Chartres, Orléans, Châteaudun, Vendôme, Blois... Du 13 au 21 août, tandis que se poursuivaient et se terminaient les opérations en Normandie, des villes françaises libérées, accouraient à nous, de beaux noms de villes françaises, portant, dans leurs syllabes, des cathédrales et des reflets d'eau, ramenant avec elles, du fond de notre histoire, des sons de cloches et de trompettes de hérauts d'armes. « On avance sur Dreux... On marche sur Chartres... On approche d'Orléans... » C'était irrésistible. Pendant cette semaine, je m'arrangeai pour concilier mes obligations dans le secteur français qui devait être ma base, et des déplacements sur le théâtre d'opérations du Loir-et-Cher et surtout de l'Eure-et-Loir où se combinaient l'intérêt stratégique et l'intérêt humain et national du problème de notre libération.

Semaine désordonnée, turbulente, bousculée.

Roulant de route en route, de ville en ville et de secteur en secteur, revenant à la base et repartant, ayant perdu le sens de l'ordre des jours, j'ai, de cet enchevêtrement de trajets, de ce pêle-mêle d'événements, un souvenir trop confus pour tenter de le rétablir dans son contexte exact et dans sa chronologie. Des noms de villes, des routes, des scènes de guerre-éclair et de menus -faits, des images de combat contrastant avec des visions de paix intense, la succession réelle des choses vues, confondue par des départs la nuit et des retours le matin qui brouillaient la notion du temps : tout cela, dans le moment même qu'on le vivait, tournait déjà devant le regard comme un kaléidoscope où défilaient trop vite des couleurs et des formes. Les distances n'étaient plus fixées par les kilomètres du guide Michelin, mais par le caprice des voies libres et des voies barrées par les poches de résistance ennemies. Parfois, on se trompait de route, en cherchant un raccourci et il fallait rebrousser chemin *in extremis* — et pour cause. Il s'édifiait inconsciemment, dans le cerveau, une géographie insolite, à la Gribouille, où l'on voyait la route de Dreux à Mortagne passer par Le Mans, où la carte de France était déchiquetée par des ciseaux fantasques mettant à des jours de marche des départements limitrophes, rapprochant brusquement des régions éloignées par le trait d'union d'une grand'route où l'on faisait trois cents kilomètres sans encombre, divisant de petits cantons en mondes différents qui ne respiraient plus le même air, où des Français dinaient paisiblement dans un village,

pendant que d'autres mourraient fusillés à quelques kilomètres de là.

De ces journées, on ne peut guère évoquer que quelques instantanés qui ont pris et gardé du relief et qu'il faut renoncer à coordonner dans une relation précise de temps et d'espace. Montoire d'abord : Montoire, avec sa petite gare banale, incroyablement pareille à n'importe quelle petite gare, si ostensiblement anonyme qu'elle a l'air de dire : « Pas d'histoires! » et où commença, pourtant, la plus grave et la plus macabre de toutes les histoires : la poignée de main du destructeur halluciné, et de l'homme qui voulait communiquer à tout un grand peuple vivant la vieillesse et l'abdication de ses artères. C'est là qu'Hitler, descendant de son wagon, avait renouvelé une coutume antique et fait goûter par le maire de la ville le lait dont il avait demandé une tasse. Mais de la collaboration, à Montoire, il ne restait, en août, que quelques soldats allemands tués par les F.F.I. et un prisonnier qui servait de cuisinier à l'une de leurs popotes et qui répétait, quand on l'interrogeait, une plaisanterie patiemment élaborée : « J'aime mieux essayer de faire de la bonne cuisine que de la mauvaise guerre. »

Dans les casernes bien nettes de Montoire et de deux communes voisines, les sections de F.F.I. vivaient sous un régime et une discipline strictement militaires. Les Allemands chassés des agglomérations, elles nettoyaient les bois.

Parfois le capitaine qui commandait la compagnie emmenait une de ses sections à quarante kilomètres de là, près de Mer, faire un coup de main contre les Allemands qui gardaient le passage de la Loire : au retour on le trouvait, avec quelques officiers, déjeunant Sous les arbres, dans le minuscule jardin d'une auberge. C'est avec ce capitaine, ses lieutenants, le maire de Haguenau réfugié dans le Loir-et-Cher, deux Américains de la police routière, un de mes amis échappé de Paris en civil avec une voiture allemande, un vieux paysan qui avait fait la guerre de 70, et tout un village vociférant sa joie et formant demi-cercle autour de nous que nous célébrâmes la « fin de la collaboration » en faisant, sur le bord de la rivière, un carton au revolver avec, pour cible, le portrait « officiel » d'Hitler solennellement arraché aux murs de la mairie de Montoire.

Puis, ce fut la poussée américaine sur Dreux. Une nuit, suivant l'avance des troupes, nous nous arrêtions, Robin, Duff, Fred Cooper (de la B.B.C.) et moi, dans un petit hôtel de La Ferté-Bernard, près de la vieille porte de la ville, dont le propriétaire, intarissable sur les problèmes stratégiques, me promenait dans toutes les pièces pour me montrer, par les cartes collées aux murs, qu'il avait suivi « au petit drapeau et à la punaise » tous les mouvements alliés et ennemis sans exception depuis juillet 1940 — « depuis juillet seulement, parce qu'il a tout de même fallu une quinzaine pour se ressaisir! » Et, pendant que Duff m'expliquait pourquoi il aimait la France et que le

Patron venait en apportant de nouvelles cartes « avec les progrès réels sur la foi des communiqués alliés et de ses conjectures personnelles généralement fondées », on entendait à peu de distance les coups de fusil qui complétaient la libération et, dans la rue, sous une fenêtre, les pas de prisonniers allemands qu'on ramenait des champs voisins.

Pendant la journée La Ferté-Bernard s'était libérée par ses propres moyens, et les véhicules américains qui poussaient vers le Nord-Est pouvaient continuer leur route. S'il y avait, çà et là, un îlot, un groupe d'isolés allemands, les Forces Françaises de l'Intérieur s'en chargeaient. Tout cela se faisait sans emphase, simplement : on allait dans les bois; on y perdait un homme ou deux; on ramassait les prisonniers; on allait prendre un verre; et puis, on se couchait comme après une journée de travail au bureau, à l'atelier ou à la ferme.

Le lendemain matin on m'avait invité, avant de repartir, à « aller voir les camarades de la Résistance » à la Mairie. La jolie place de la Mairie était couverte d'une foule gaie, fleurie, amicale et chantante, qui buvait comme un vin frais cette liberté qui venait de la dépasser et qui coulait à flots précipités vers le Nord. On chanta la Marseillaise, à pleine voix, et une vieille dame anglaise en manteau gris, dont le chapeau avait l'air d'un jardin en fête, s'approcha de moi pour me demander d'une voix douce : « Est-ce que vous croyez qu'on pourrait aussi chanter *God save the King?* »

Elle était restée « en secret » à La Ferté-Bernard pendant quatre ans. Et comme il n'y avait guère de jeunes filles dans la ville qui n'eussent « repassé » l'hymne britannique en cachette depuis bien des mois, elle entendit dans un garde-à-vous si tendu qu'elle en tremblait, avec des yeux humides et des lèvres qu'elle mordait pour se dominer, un *God save the King* impeccable chanté par toute cette petite ville qui depuis longtemps avait tourné bien des pensées vers son pays et aurait pu dire à ceux qui en venaient :

« Car j'ai vécu de vous attendre

« Et mon cœur, n'était que vos pas... »

J'ai gardé l'affiche tricolore à croix de Lorraine, spontanée et digne, que le Comité de Résistance de la ville m'a remise avec les signatures de ses membres. Elle est caractéristique de cette province française qui, en pleine insurrection nationale, conservait son besoin- fondamental d'ordre et de probité : « Françaises, Français! Notre idéal nous commande l'union pour la libération de la Patrie. C'est un devoir sacré. Pas de haine; pas de politique; mais cette généreuse fraternité qui anime nos cœurs dans les grandes épreuves de notre histoire. Jeunes ou vieux, soyez prêts à obéir avec un esprit de discipline librement consentie. Haut les cœurs et tous avec le général de Gaulle! Vive la France! » — « P. S. — Tous actes de vengeance personnelle, vol ou pillage seront punis de la peine de mort, »

Doux pays, et humain, qui avait souffert de l'arbitraire et de mille vindictes et qui ne demandait que « cette généreuse fraternité » « sans haine » et « sans politique »; dont le respect de l'homme était tel qu'aux heures les plus excessives il n'exigeait qu'une « discipline librement consentie ».

Dix heures. Nous repartions.

Nogent-le-Rotrou, plus durement éprouvée, qui elle aussi, avait voulu se libérer d'une vigoureuse étreinte allemande avant d'être délivrée par les armées alliées, qui avait perdu des hommes en déblayant ses rues et qui, au moment même où l'avance américaine l'atteignait et la dépassait, laissait trente hommes dans les bois sur une patrouille de soixante-dix: car, partout, autour de ces villes, des groupes ennemis tenaces, encore bien armés, croyant toujours avec une obstination de fanatiques au retour de flamme de leurs chefs, s'accrochaient, luttaient avec la même férocité qu'en Normandie et vivaient par l'intimidation et la terreur sur les fermes en attendant que la jonction avec le gros de leurs troupes leur assurât l'impunité. A la mairie, où je passais quelques minutes, une jeune fille en noir pleurait doucement : son frère, âgé de seize ans, armé d'un revolver dont il ne connaissait pas le maniement, venait d'être abattu en haut de la ville par des Allemands en civil qu'on n'avait pas pu rattraper. Une femme, assise près d'elle, la consolait et à chaque instant courait à pas menus vers le bureau où étaient assis un officier anglais et un lieutenant de F.F.I., pour

leur demander des nouvelles de son mari porté disparu une heure auparavant.
La Loupe, défoncée par un engagement bref et meurtrier où les antagonistes se canonnaient de mur en mur. De nouveau les convois, puis les chars avançant sur la route; et puis, nous étions presque à Dreux : Dreux, déjà en bordure de l'lle-de France. Comment allions-nous retrouver Dreux? Bataillait-on encore dans la ville autour du vieux beffroi et des tours de Saint-Pierre? On sentait déjà le souffle de Paris en avançant à travers le vieux comté mi-normand, mi-franc, en lisant avec une émotion presque magique sur les poteaux indicateurs : « Paris : 95 kilomètres — Paris : 94 kilomètres », un peu plus d'une heure de route si le trajet ne se calculait qu'en espace.

Dreux arrivait, presqu'intacte, déjà gaie, déjà pavoisée, et sonnant ses cloches. Les Allemands s'enfuyaient par le Nord quand l'avant-garde américaine y déboulait. Ils venaient de partir, emportant leurs derniers dossiers, volant voitures et bicyclettes, couverts par une arrière-garde affolée; à l'Hôtel où nous nous arrêtions ce soir-là, je trouvai dans une chambre défaite un sac d'officier allemand à couverture de peau de chèvre oublié sur le lit. Les troupes allemandes elles-mêmes n'étaient d'ailleurs pas allées loin. Elles s'étaient regroupées et retranchées à quatre kilomètres de là, formant une espèce de demi-cercle au Nord-Est de la ville pour garder, encore et jusqu'au bout, la route de Paris : Paris, 81 kilomètres : combien de jours?

Autour de la ville, on entendait tirailler; parfois retentissaient quelques coups de canon et quelques explosions à faible distance. Mais la joie semblait avoir crevé les murs et les toits de la ville pour en faire jaillir à flots la population, comme une grenade mûre éclatée au soleil. Toute la vieille cité aux yeux si jeunes débordait dans la rue, allait, revenait, et tournait comme un ressac autour de ses pierres. Ici l'on entraînait une collaboratrice pour l'emmener chez le coiffeur (j'aurais, pour ma part, préféré éviter ce spectacle emprunté aux pratiques d'outre-Rhin) ; là on saluait à grands cris des F.F.I. qui défilaient pour aller patrouiller les environs; plus loin, on distribuait des écussons aux armes de la ville à des soldats américains qui les retournaient entre leurs doigts noircis et perplexes. Le soir, au café, dont l'atmosphère s'était échauffée de plusieurs degrés et le diapason haussé de plusieurs tons, je remarquai dans le pêle-mêle d'une clientèle de libération quatre « habitués » qui faisaient une partie de belote et formaient une sorte d'îlot solide, de roc imperméable, au milieu des remous. On eût dit le Monument de l'Habitude défiant la turbulence et l'impermanence des choses et des êtres. Je les regardai, stupéfait de ce triomphe du quotidien et de l'habituel sur le drame et toutes les émotions; et j'en fis, inconsciemment, la réflexion presqu'à haute voix. Un des joueurs, aux sourcils énormes, avec des yeux malicieux et une moustache comme une écluse engluée d'herbes, se tourna vers moi, en prenant la carte qu'il allait abattre, et me dit d'une voix grêle, moitié sérieuse, moitié railleuse : « Une défaite, quatre ans d'occupation, et la libération par là-dessus, n'ont

pas changé les règles de la belote. *Ergo*, la belote est une donnée fixe de notre vie. » Il abattit sa carte, rafla la levée, jeta sa dernière carte en annonçant le dix, de der, se retourna vers moi tout en ramassant ses levées pour compter les points, me poussa du coude et ajouta : « Vous voyez mon voisin? » Je regardai le voisin et remarquai une large tache à sa manche et une traînée rouge sur le poignet. « Il vient de faire ses six heures dans les bois. »

Dans les bois, en effet, comme je pus m'en convaincre, les Allemands avaient pendu une dizaine de F.F.I., tandis que la « bataille régulière » se poursuivait, des volontaires étaient allés, eux, chercher une revanche. L'un des joueurs en avait pris sa part. Comme me le disaient ses voisins, cela n'empêchait pas la belote d'être « une donnée fixe de la vie »...

Dès l'aube, ayant projeté de revenir le soir même à Dreux où la proximité de Paris nous hantait, nous courions à Chartres. Bien des Français venaient de nous y précéder pour aller, au milieu d'une mitraillade de rues, voir « tout de suite » si la Cathédrale était intacte. Elle l'était, dominant la plaine de sa grâce. Dans le cimetière, des Allemands s'étaient retranchés jusqu'au fond des caveaux transformés en redoute. Eux aussi croyaient au « repli temporaire » de leurs forces.

Puis brève descente à Orléans ravagée où, d'un côté de la Loire, on regardait les Allemands encore accrochés à l'autre rive.

Le 19, le 20 et le 21 août, je restai dans le secteur d'Argentan. Pendant ces journées Argentan était prise et la poche liquidée. La destination de la Division restait pour tous indécise : mais elle allait être fixée en quelques heures par une visite du général Leclerc au Haut-Commandement américain. Jusqu'à cette visite, qui établit la nécessité vitale d'épauler les insurgés de Paris menacés d'un retour en force de l'ennemi, on songeait plutôt à l'enveloppement de la capitale qu'à sa pénétration immédiate. Où était la poussée principale? L'axe de progression qui valait le plus d'être suivi? Je repartis sur Dreux, puis sur Chartres, tenté par la rapide avance américaine sur Sens et Montereau. A Chartres, où je faisais étape le 22 au soir, on annonçait que le général de Gaulle serait reçu le lendemain matin à la Mairie. Et ce matin du 23, tandis qu'une garde d'honneur de F.F.I. présentait les armes au général dans la petite cour de la Mairie, j'apprenais que la Division marchait enfin sur Rambouillet et sur Paris.

Après tant d'incertitudes, c'était la nouvelle : la grande nouvelle que, jusqu'au dernier, tous les hommes de la Division attendaient : « Croyez-vous que c'est nous qui entrerons dans Paris? » Depuis des jours et même des mois cette question revenait comme un refrain obsessif dans toutes les conversations. Ne pas « faire l'entrée dans Paris », c'eût été un crève-cœur pour quinze mille hommes.

« On ne peut pourtant pas nous refuser ça », murmuraient-ils parfois avec une espèce d'angoisse comme pour se rassurer. Le soir de la prise d'Argentan, à laquelle les Français regrettèrent de ne pas participer, un officier m'avait dit : « Si nous allons à Paris, j'aimerais tout de même bien encore une petite bagarre pour me présenter décemment devant les Parisiens. » Ces deux vœux allaient être exaucés. La Division, en quittant la région d'Argentan, pouvait inscrire à son ordre du jour : « Mouvement vers l'Est. Objectif : s'emparer de Paris »; et il y aurait en effet « une petite bagarre » avant et pendant cette entrée dans la capitale, mirage que le général Leclerc et de nombreux fidèles avaient poursuivi depuis quatre ans sur les pistes du désert, sur la mer, et enfin sur les routes de France où il allait tout de même prendre corps.

CHAPITRE VII

PARIS

Je partis de Chartres dans la voiture d'un capitaine qui rejoignait son unité. Au-delà d'Epernon nous commençâmes à doubler des éléments de la Division. Ils avaient passé la nuit sur les routes pour réaliser le tour de force qu'on leur avait demandé : le transport de seize à dix-sept mille hommes et 4.200 véhicules en moins de vingt heures à deux cents kilomètres de leur point de départ. Route fatigante, surtout pour les conducteurs de chars. Mais ce n'était pas la fatigue qu'exprimaient, ce jour-là, ces visages. Nous reconnaissions de loin les véhicules français à leurs emblèmes et les unités à leurs marques. Mais aux yeux seuls de ceux qui étaient à bord on aurait pu reconnaître qu'ils étaient Français : des yeux transfigurés qui portaient en eux le sens magique de leur destination : Paris. En les regardant, sur leurs voitures couvertes de fleurs, je me souvenais d'un soir de Londres pendant l'hiver de 1940.

C'était dans un petit club modeste ouvert dans un sous-sol du quartier de Saint-James, pour les soldats, marins et aviateurs français. Tandis qu'ils dînaient, ou buvaient de la bière, on y jouait éternellement les mêmes disques de gramophone, « Romance de Paris », « Sous les toits de Paris » ou « Paris tu n'as pas changé », ceux qu'inconsciemment, machinalement, ils allaient, eux-mêmes et toujours, remettre sur le plateau comme pour choisir entre toutes les formes de mélancolie celle qui leur fût le plus familière et accueillante. Des yeux, fixes regardaient très loin au-delà du mur d'en face et de ce Londres bombardé dans la nuit, cette ville qu'évoquait la rengaine nostalgique, cette capitale dont ils ne savaient plus rien, qui s'éloignait d'eux comme un navire qui descend sur la mer et qu'on ne pourrait retrouver peut-être qu'en faisant le tour du monde.

Aujourd'hui, c'étaient les mêmes hommes, les mêmes yeux, mais ce n'étaient plus les mêmes regards. La route incalculablement longue, inépuisable de longueur et d'incertitude, était devenue une route française, ferme, goudronnée, tangible. Les bornes qui portaient : « Paris, 50 kilomètres », ne mentaient pas. Elles n'étaient pas des symboles équivoques mais de bonnes bornes qui disaient ce qu'elles voulaient dire : qu'on approchait et qu'on arriverait bientôt.

Rambouillet, dans l'après-midi du 23 août, était un caravansérail où tout ce qui avait quelque chose à voir, à dire ou à apprendre semblait être accouru de tous les points de France

La ville et ses environs devaient tout d'abord absorber toute une division cuirassée, une bouchée assez lourde à digérer. Mais en dehors de la Division on trouvait dans la ville des officiers supérieurs, officiers, sous-officiers de toutes les nationalités alliées et de toutes les armes, des correspondants de guerre d'une douzaine de pays, des fonctionnaires, des F.F.I. et des F.T.P. des environs et de la région parisienne, des touristes — il y en a aux moments et aux endroits les plus improbables —.achevant ou commençant une maigre villégiature, des réfugiés, et, enfin, tout ce qui, dans la ville, pouvait tenir sur ses jambes, faire la haie, marcher ou flâner dans les rues jusqu'à une heure avancée de la nuit. C'était une étrange veillée des armes que celle-là : il s'agissait de délivrer cette capitale qui, en dépit de tout, demeurait pour le monde le symbole de sa civilisation.

Ce qui ajoutait à la surexcitation des esprits, c'est qu'on avait placardé dans les rues le communiqué du général Koenig sur l'insurrection parisienne. Jusque-là nous n'avions entendu que des bruits. L'effet du communiqué noir sur blanc fut prodigieux. Sentir à 48 kilomètres de là ce déchaînement de forces, cet éveil de millions d'êtres qui jetaient, et avec succès, un défi pareil à la force armée de l'Allemagne, craindre en même temps que l'ennemi ne prît sur ce peuple de Paris une vengeance sauvage : c'était assez pour que l'attente de tous ces hommes devînt presqu'intolérable et que leur impatience à franchir les derniers obstacles fût difficile à maîtriser.

En lisant ces affiches, on avait envie de courir sur les routes, vers cette ville à laquelle on avait si longtemps pensé avec amour et maintenant avec une sorte de fierté débordante, d'y aller pour serrer des mains, pour être « avec eux », pour en toucher les pierres en se disant : « C'est bien ça. Cette fois, on y est. » Paris, cher vieux Paris si jeune qu'il avait secoué son joug de quatre années, forcé l'ennemi en armes sur la défensive, au retranchement dans quelque creux de ses pierres. Jamais il n'avait été si près de nous. Tandis que je lisais et relisais le communiqué imaginant ce que serait ce coup de clairon du peuple de Paris dans tous les pays où la France est aimée, il y avait à côté de moi un petit tankiste de la Division qui regardait aussi, les coudes au corps, les poings serrés, les traits tendus comme un lutteur, et qui se mit à répéter, presque bégayant : « Ah! les gars... Ah! ça, les gars... Ah! ça, ces gars-là, ça c'est quelqu'un.... Ah! ben ça, ça c'est quelqu'un... », et qui se retourna brusquement vers moi avec un soudain changement de ton pour crier à pleine voix : « Eh ben! qu'est-ce qu'on attend? Qu'il y ait plus qu'à regarder cuire la barbaque? »

On nous annonça que le départ était à six heures précises le lendemain matin. On s'attendait à une certaine résistance à mi-chemin, à une résistance plus forte à quelques kilomètres au-delà. L'essentiel était qu'on partait.

Je pris mes dispositions pour monter à bord d'un des chars obusiers légers[4] à tourelle ouverte de l'Escadron de Protection dont l'équipage était incomplet, et pour me réserver une place dans l'une des tentes dressées dans le parc : loger la Division eût été hors de question; elle ne pouvait que camper, ce qui du reste était de règle depuis le début de la campagne. J'imagine que, cette nuit-là, la dernière pensée de tous ces hommes en s'endormant devait être la même

« Demain, c'est Paris »; prévision qui ne ce vérifia pas tout à fait.

Ayant un peu flâné dans les rues, et poussé jusqu'au quartier de cavalerie où j'avais, quinze ans plus tôt, fait mon service, j'allai retrouver quelques camarades au seul hôtel de la ville qui fût ouvert. On aurait dit qu'il y passait un courant à haute tension. Personne ne pouvait rester en place, ni parler à un diapason normal, ni conserver à ses gestes leur mesure naturelle. Dans une fumée infernale, une foule hétéroclite et comme illuminée avait rompu ses digues, et dans le désordre des tables et des chaises, toute démarcation était abolie entre un groupe et un autre, une tablée et une autre, une conversation sur la stratégie et une autre sur les lignes d'autobus dans le Paris d'avant-guerre. Quelques correspondants de guerre américains consciencieux qui voulaient parler boutique avaient été refoulés dans la nuit presque complète d'un salon voisin : les quelques bougies de l'hôtel étaient

[4] Chars légers de 17 tonnes, armés d'un 75 court et d'une mitrailleuse américaine de 50 (près de 13 m/m.) qui servent à la fois de patrouilleur et d'artillerie mobile

réservées à la salle de restaurant. Peu à peu cependant la salle se vidait. Il n'y resta finalement que notre tablée réunissant six F.T.P., Parisiens pour la plupart, un énorme Américain à face poupine et massive qui opérait avec eux et répondait au nom de Billy, Pierre Lefèvre qui les accompagnait dans leurs expéditions, et moi-même. C'était surtout pour passer la soirée avec eux que j'étais venu. Ce groupe de F.T.P. commandé par le chef Marceau, un rude gaillard aux yeux petits, alertes et perçants, au tempérament vif et au cœur d'or, avait, pendant les dernières journées, poussé des pointes et attaqué des postes ennemis jusqu'à dix kilomètres de Paris. Je savais par Pierre Lefèvre, qui s'y connaît en courage, l'intrépidité de ces hommes et la camaraderie qui régnait parmi eux. J'éprouvai par moi-même ce qu'étaient leur bonne humeur et leur sens direct, humain, sans sectarisme, des questions qui intéressent tous les Français. Une partie de la nuit se passa à discuter, puis à bourlinguer un peu sur les routes dans l'étonnante voiture « récupérée » de Marceau, véritable arsenal où l'on s'asseyait avec des mitraillettes allemandes entre les côtes et des sacs de grenades allemandes sous les pieds : car, observait le chef, « notre industrie de guerre a suffisamment travaillé pour eux : maintenant c'est la leur qui travaille pour nous; il faut seulement se donner la peine de prendre livraison de la marchandise »...

A trois heures du matin j'avais renoncé à aller déranger mes camarades au camp et nous partagions à huit le plancher d'une chambre où nous nous. enroulions dans des couvertures pour dormir deux ou trois heures. A cinq heures et demie nous étions tous debout, eux pour tenter de « gagner Paris par leurs propres moyens » (et je leur faisais confiance pour y réussir), moi pour rejoindre l'escadron qui campait dans le parc à trois cents mètres de là.

Il pleuvait. Le jour n'était pas encore levé. Sous les arbres du parc, il faisait plus sombre encore que dans les rues de la ville. Les chars, dans les allées, commençaient à manœuvrer pour se mettre en ordre de route, guidés par des lampes électriques qui jetaient des lueurs intermittentes sur les blindages. La pluie, les lanternes, l'obscurité d'où émergeaient ces masses confuses aux odeurs de métal gras luisant par endroits : tout se conjuguait pour créer une impression assez semblable à celle d'un départ en mer la nuit.

A six heures précises chacun était en position et les chars démarraient, dans le jour gris qui commençait à poindre, vibrant, avec un tangage imperceptible, sur les pavés des rues où glissaient un peu leurs patins caoutchoutés. On devait se regrouper à la sortie de la ville, et il y eut un arrêt d'une demi-heure. Dans le char ouvert qui portait le nom de « Le Mousquet », l'eau ruisselait. On profita de cet arrêt pour se couvrir du mieux qu'on put. Tout cela ne comptait guère, d'ailleurs.

Pendant la halte, le sergent-chef Roche, chef de char, un instituteur dieppois mince, brun, excellent tankiste, souriant, calme et bien avisé, le canonnier parisien, le conducteur méridional et moi ne parlions que d'une chose : la perspective d'atteindre Paris le soir même. Ils regrettaient que ce ne fût pas par un soleil éblouissant : je répondais, prêt à tout croire, que le temps changerait d'ici là.

Puis le « A vos chars » retentit, répété de rame en rame, gagnant la queue de colonne. Cette fois, C'était le départ effectif.

De Rambouillet nous ne marchions pas directement sur Paris. Nous avancions d'abord vers l'Est en direction d'Arpajon pour remonter ensuite sur Paris par la route d'Orléans. Jusqu'à Arpajon l'avance de notre colonne eut presque l'allure d'une promenade : promenade sous une pluie battante qui ne laissait pas un coin sec dans le char, pénétrait sous les canadiennes et les casques de cuir, roulait en rigoles sur des visages heureux. Un à un les villages s'éveillaient; les gens sortaient de chez eux et des haies de parapluies, de capuchons et de fichus noirs se formaient en un instant. On criait, on se saluait et, dès que nous étions reconnus pour des Français, c'étaient des clameurs d'allégresse. Fréquemment la colonne s'arrêtait. Alors, sur la route, venus de n'importe où, à pied, à bicyclette, on voyait accourir des hommes, des femmes, des enfants, les traits baignés de pluie, gesticulant, avec des yeux brillants et des joues rouges de plaisir : « Alors, vous allez sur Paris?

C'est vrai, cette fois, c'est Paris? — On l'espère... — Ah! quel accueil ils vont vous faire à Paris!... Vous n'avez pas idée... » Et ça repartait. Par intervalles, on commençait à entendre le canon.

Après Arpajon, l'avance devint plus lente. Le passage à travers les rues sinueuses de la ville avait été une longue ovation montant d'éclats en éclats entre les « Rrra... Rrra » rythmiques des chars qui avançaient. A Monthléry, il y eut un long arrêt. Un peu en avant et sur notre droite, ça canonnait. On voyait deux ou trois chars, des Shermans, évoluer sur une petite éminence, dans les prés, à deux ou trois cents mètres, et la fumée des explosions; parfois celle d'un coup d'arrivée à faible distance de l'un d'eux. C'était la réduction d'un « bouchon » ennemi, batterie antichars ou nid de mitrailleuses... Tout le temps que ça dura, Roche répétait en grommelant un peu : « Pourquoi pas nous? C'est notre boulot, ce genre de trucs... »

Puis tout cessa. Le « bouchon » avait sauté. Au moment où la colonne s'ébranlait, on cria du char précédent : « Roulez bien au milieu de la route. Il y a des mines sur les bords », ordre que nous transmettions au char suivant et qu'on répétait au conducteur Martinez dans son trou. De fait, une minute après, il y eut une forte explosion à cent mètres en avant de nous. Une mine avait sauté sans trop endommager le char qui l'avait touchée mais tuant ou blessant trois civils qui marchaient sur les bas-côtés de la route.

Ni ces incidents ni les avertissements n'empêchaient d'ailleurs les passants, galvanisés par le spectacle de cette irrésistible colonne marchant sur Paris, d'aller et venir le long de la route, de courir le Iong des blindés pour crier des vœux de succès, des encouragements. Souvent des couples à bicyclette nous doublaient, demandant au passage : « C'est libre, sur Paris? » On répondait : « Pas encore. » Ils hésitaient, descendaient de leur machine pour se planter sur le bord de la route ou remontaient sur leur machine pour aller au moins « voir un peu plus loin ». Il y avait aussi de vieilles gens qui poussaient vers Paris des charrettes à bras avec quelques hardes, une chaise, un matelas, une table de nuit. Ils avaient vu passer la division et ils partaient pour rentrer, à tout prix, sans plus attendre, dans leur cher Paris dont les pavés étaient pour eux ce qu'est sa bonne terre pour un paysan. Et en dépit de la canonnade, des arrêts brusques, des mitraillades intermittentes, ces gens qui avançaient dans le sillage des chars, ces acclamations partout où se trouvait un groupe, quelques maisons, de quoi faire le commencement d'une foule, et tous ces équipages casqués dont les traits exprimaient bien plus l'hypnose de Paris que les préoccupations de combats auxquels, d'une minute à l'autre, leur rame pouvait être mêlée : tout cela, sous cette pluie qui déjà s'allégeait et sur cette route lavée, dans ces roulements de fonte, formait un spectacle plus triomphal encore que guerrier.

A Longjumeau les choses changèrent d'allure.

La guerre reprenait le dessus. Notre rame s'arrêta d'abord dans la ville où s'était livré un engagement bref mais vif, puis, à nouveau, en haut de la côte qui passe sous le pont de chemin de fer. Un peu plus loin, aux abords de la Croix-de-Berny, et au Nord-Ouest, à Palaiseau, l'ennemi opposait une forte résistance. C'étaient ses dernières positions solides avant Paris. En haut de la côte, juste avant un croisement de routes, la colonne s'immobilisa. Selon toute apparence, c'était pour quelque temps. Là encore des civils à bicyclette et quelques rares privilégiés en automobile arrivaient jusqu'à nous. Quand on leur demandait : « Où allez-vous? », quelques-uns répondaient comme si cela allait de soi : « A Paris, bien sûr. » Il fallait leur expliquer qu'à moins d'un kilomètre plus loin ce ne serait plus une promenade, ou quand ils allaient se ranger sur les bas-côtés, les mettre en garde contre les mines. La pluie avait cessé. Le soleil se montrait. Les hommes, qui entendaient le bruit du combat devant eux et étaient forcés d'attendre, devenaient impatients, nerveux. Je poussai en Jeep, à quelques centaines de mètres en avant où, en effet, la lutte était âpre. Les Allemands tenaient un croisement, bien appuyé par des anti-chars, avec quelques nids de mitrailleuses, et ils balayaient la route et ses voies d'accès[5].

[5] Il va sans dire que les opérations de la Division devant Paris ne se sont pas limitées aux seuls combats dont il est question ici. Ces notes sont des observations de témoin oculaire et non pas une analyse complète.

A l'ouest à l'Est de la route, ils formaient encore une ligne solide et assez longue, difficile à contourner.

Les obus de 88 avaient causé quelques pertes du côté français. C'était là bien autre chose qu'un « bouchon ». Derrière nous, près du pont de chemin de fer, quelques arrivées d'obus : l'ennemi, sur notre flanc droit, canonnait à tout hasard la route où quelques véhicules allaient et venaient.

Vers sept heures il fut manifeste qu'on passerait la nuit-là. Le demi-peloton fut chargé d'aller faire une patrouille sur le flanc gauche, du côté de Palaiseau, pour s'assurer qu'il ne restait pas de groupes ennemis embusqués dans nos parages immédiats et, le cas échéant, les nettoyer. Pendant une heure et demie nous battîmes les champs et les rares buissons voisins. On voyait clairement les batteries allemandes tirer de la colline de Palaiseau; mais les coups arrivaient court. D'ailleurs les deux chars légers et le half-track de la patrouille n'étaient pas pour le moment un objectif important ou avantageux. Sur notre droite, avec un ciel déblayé maintenant de nuages, nous aperçûmes soudain la tour Eiffel dont le soleil couchant argentait vaguement la grisaille. Les trois équipages la regardaient comme, sur les livres pour enfants, les compagnons de Colomb regardent la terre qui surgit enfin devant eux après des semaines d'angoissante traversée. Quelques kilomètres, à vol d'oiseau : Paris était là, avec sa fascination et le mystère de ce qui s'y passait, avec ses peuples, ses luttes, ses périls et peut-être ses terreurs, au bout de cette route si courte et qui pourtant semblait à nouveau s'allonger.

La patrouille rentra, sans autre prise qu'une Jeep allemande en excellent état que le lieutenant Duplet ramena en remorque pour en faire ses choux gras.

La nuit tombait. Après nous être assurés une fois de plus que nos véhicules ne repartaient pas, trois d'entre nous, Robert Nivelle qui faisait route à bord du half-track, Robert de Lassalle qui avait commandé les F.F.I. de Bonneval et suivait sur une vieille motocyclette la division .à laquelle il appartient maintenant, et moi, entrâmes dans la maison la plus proche, en bordure de la route, pour y chercher un gîte et, si possible, acheter de quoi dîner. Mais on refusa d'entendre parler d'argent et on nous installa devant un repas plantureux dont nous ne laissâmes rien, n'ayant depuis la veille avalé que quelques biscuits en chemin. Vers minuit nous grimpions au grenier à foin où Lassalle ronflait instantanément tandis que Nivelle et moi discutions gravement de l'opportunité d'enlever nos chaussures.

A cinq heures et demie nous étions sur pied. A six heures la colonne repartait. Le groupe de combat qui nous précédait avait finalement brisé la résistance ennemie. Il y avait eu dans la nuit une canonnade violente — que nous n'avions entendue que dans un demi-sommeil — de l'artillerie française. Des éléments de la division, les premiers, avaient même pu pénétrer dans Paris.

La route de Paris était ouverte, mais, dans la capitale, le plus dur restait à faire.

Vers sept heures, nous arrivions à Antony et, au moment où nous croyions marcher en droite ligne et toucher au but, on fit bifurquer le peloton à gauche dans une rue latérale et on le fit ranger le long du chemin de fer dans une rue étroite, parallèle à la route de Paris. Que se passait-il? Lié à une petite unité et à un équipage, on ne connaît qu'une fraction des événements. Ce qui se passe à cinq cents mètres de .là est aussi lointain que le débarquement de fusiliers-marins dans une île du Pacifique; l'ensemble, indéchiffrable ou hypothétique. Nous étions là dans une rue de banlieue avec, d'un côté, des wagons de chemin de fer qui dormaient, comme des personnages de la Belle au Bois dormant, derrière la grille qui nous séparait de la voie, et, de l'autre, des maisons que le roulement des chars et le brouhaha de nos voix commençaient à tirer du sommeil.

Une femme âgée sortit la première de sa maison, puis d'autres, puis des jeunes filles, puis des hommes qui se levaient pour aller au travail, le facteur, des employés du gaz, de la Ville de Paris. Les « quelques-uns » devinrent des groupes, les groupes, une foule. Quant à nous, nous profitions de cet arrêt pour aller chercher de l'eau dans des casques. Chacun voulait être rasé « pour l'entrée dans Paris ». Nous nous rasions au milieu d'une rue bientôt noire de monde; on eût dit non pas des hommes faisant un bout de toilette, mais un grand lever royal.

On avalait de la mousse en répondant à mille questions; on recevait des fleurs sorties de tous les jardins et on distribuait des bonbons ou du chewing-gum, en modérant parfois l'allure, car « il fallait en garder pour les Parisiens ». La foule grossissait d'instant en instant. Des appareils photographiques et des bouts de papier à autographes sortaient de partout. Quand, vers neuf heures, on reçut l'ordre de repartir, les chars eurent quelque peine à se frayer un chemin au milieu d'une foule énorme d'où sortaient un hérissement de bras et une clameur qui gagnait en volume et se propageait vers les rues principales.

Nous n'avions pas fait quinze cents mètres sur l'avenue qui mène à la porte d'Orléans, au milieu d'une houle désordonnée qui poussait sans cesse ses pointes et ses franges contre les chars pour refluer, revenir et refluer, qu'un tir de mitrailleuse crépita. La rame qui nous précédait continua sa route en ligne droite. Notre demi-peloton reçut l'ordre de tourner à gauche et d'aller patrouiller. Derrière les maisons qui bordaient l'avenue et du côté de la ligne de chemin de fer, dans les jardins et le long de la voie, des Allemands s'étaient embusqués et faisaient des sorties pour envoyer quelques rafales dans la rue. Deux chars et le half-track enfilèrent la rue latérale, tournèrent sur un bout de chemin, débouchèrent dans un jardin. Les coups de feu venaient d'un peu partout, difficiles à localiser, et claquaient sur les blindages. Pour manœuvrer, il fallut renverser un pommier et une clôture de haies.

Il y avait quelque chose d'assez ridicule dans l'effort de ces masses maladroites à évoluer dans ces petits jardins de banlieue : des éléphants dans le magasin de porcelaine proverbial. On se divise la tâche, les uns restant à bord, les autres faisant une battue à pied. Mais, après dix minutes d'échanges de coups de feu à l'aveuglette on ne trouve rien : seules, les traînées de sang frais à deux points de la voie que surplombait les jardins montraient que deux hommes avaient été touchés. Les chars, en tout cas, ne pouvaient aller plus loin.

Nous reprîmes notre route. Trois cents mètres plus loin, c'était toujours sur notre gauche, encore une rue latérale coupée d'un reste de barricade surmontée d'épais feuillage, qui était balayée de rafales. Nouvel arrêt. Le tir venait apparemment d'un toit juste au bout de la rue et en face probablement d'une soupente. On arrosa le toit de quelques balles de mitrailleuse et de carabine, sous l'œil approbateur de quelques agents de police appuyés contre les chars. Puis une patrouille à pied, à laquelle s'étaient joints deux F.F.I., alla vérifier. Elle trouva une fois de plus des traces de sang et ce fut tout. Les tireurs avaient disparu. Les chars qu'on ne pouvait pas abandonner, et qui avaient leurs ordres de route, étaient mal faits pour ce genre d'opération. Leur seule présence et le bruit étaient un avertissement à l'ennemi; ils ne pouvaient manœuvrer, ni, dans des rues françaises, se servir de leur masse et de leur canon pour tout enfoncer.

Hors de leur blindage, les équipages offraient une cible immobile et désignée à un ennemi invisible et mobile; derrière le blindage, ils ne faisaient rien d'utile. Quand l'ennemi était serré de trop près, il disparaissait et tout était dit.

L'agacement - de nous sentir plus bruyants qu'utiles fut bientôt dissipé. Le silence rétabli, le demi-peloton reprenait sa route et entrait dans Paris à vive allure pour rejoindre, si possible, les autres éléments du peloton sur l'itinéraire prescrit. Selon leurs moyens et leur rôle, les unités devaient gagner un point de ralliement donné et les itinéraires assignés à chacun variaient de façon à éviter les engorgements et à couvrir le plus de terrain possible. Nous -devions pour notre part gagner la gare Montparnasse, mais après avoir décrit vers l'Ouest un cercle presque complet. Nous en aurions volontiers décrit trente pour éprouver à fond, partout, dans chaque quartier et chaque rue, cette sensation inouïe d'être dans Paris.

Car c'était Paris. La porte d'Orléans. Paris, Paris, incroyable et pourtant incontestable. Avant, même à cent mètres de là, ce n'était pas encore ça. Ici c'était. Paris. C'était un coup de vertige, un étourdissement de tous les sens que rien ne pourra jamais renouveler, car aucun défilé de victoire superbement ordonné, avec ses solennités prévues, escomptées, ne ressuscitera cet élan spontané comme un jet de sang qui portait tout un peuple en avant, cette éruption de bonheur volcanique et de tumultueuse liberté.

Les chars passaient. Des chars français. Des véhicules de toutes sortes où Paris reconnaissait des spahis, des fantassins, des fusiliers-marins. Et, sur leur chemin, C'étaient un millier de sources qui jaillissaient des pierres de la ville, se fondaient en torrents et roulaient de rue en rue. C'étaient de longs chatoiements clairs de robes d'été, des parterres de visages lumineux qui, du haut des chars, semblaient monter vers vous en gerbes folles. Paris, trop pauvre et isolé de ses campagnes, ne pouvait pas jeter ses fleurs à profusion comme la province ou les villages, mais il tendait ses yeux où brillaient des regards comme on n'en a jamais vus : yeux de femmes ruisselant de soleil, yeux de vieillards où se rallumaient des fiertés éteintes, yeux grands ouverts et charmés de jeunes enfants, yeux plus fixes, résolus ou pensifs des hommes : c'étaient ces milliers de paires d'yeux dont les feux qui couraient le long de notre route semblaient se dégager d'un cerne d'ombre creusé depuis quatre ans qui nous exprimaient Paris, qui nous ouvraient Paris, qui nous racontaient la longue histoire et le sens indicible de son dénouement. Ailleurs on avait vu de la joie, de l'allégresse. Ici c'était plus encore. C'était quelque chose qui venait de plus loin, une scène de Résurrection et de Transfiguration, qui donnait à ces regards, à ce regard innombrable, une beauté surnaturelle. Cent fois nous avions vécu en imagination l'accueil de Paris. Mais le Merveilleux, si longtemps pressenti, était bousculé par cette réalité profonde, aiguë, trop vraie et unique pour avoir pu être imaginée.

Pour nous ce Paris retrouvé intact, superbe, avec cette joie qui déferlait autour de nous, cet accueil qui sortait des entrailles d'un peuple, ce soleil et ce grondement énorme sous nos pieds, nous étions comme des hommes ivres, balancés entre le réel et leurs propres fantasmagories. Il y avait des sensations de joie si violente et à un diapason tel que nos traits étaient contractés dans un sourire qui devait les crisper comme une grimace.

Brusquement, sans transition, tout changeait comme par un coup de baguette magique. Des rafales de mitraillettes claquaient de tous côtés, dispersant les vagues de couleurs et les ovations. On eut dit que nous avions rêvé cette foule et cette clameur, et ces yeux, et que nous étions soudain désenchantés, arrachés au vertige d'un instant. Nous n'avions plus autour de nous que le vide des rues, des angles de mur, tout cela net et précis sous le ciel bleu, avec ici et là quelques hommes attardés sous des portes. Des crépitements secs, autoritaires, qui mordaient les pierres et se répercutaient en échos dans les rues avec un bruit suggérant l'idée baroque d'éclats de voix qui sortiraient d'un placard cela durait une minute. Puis c'était fini. Et tout aussi soudain, magiquement, la foule bigarrée, mouvante, heureuse, revenait battre les murs, les trottoirs, notre sillage de ses vagues, former autour de nous ses tourbillons joyeux, ses remous rutilants, son chœur inoubliable, de place en place, de, carrefour en carrefour.

Et nous découvrions les barricades, les témoignages de cette insurrection qui, en plein siècle de blindés et de force mécanique, appartenait presque au domaine de la fable : des coins jadis paisibles avaient été transformés en redoute, les rues où il ne passait jamais personne et où des chats de concierge se faufilaient sur leurs pattes d'étoupe, étaient devenues des champs de bataille qui portaient encore des traces de lutte et de mort. Nous assistions à l'épilogue de cette légende véridique tirée des pavés et des cœurs de Paris. De ces barricades qui avaient la naïveté d'un conte et le sens d'une épopée montaient maintenant des voix, des bras, des cris de délivrance. Un Paris bouleversant, où le destin avait accumulé, comme pour faire un prodigieux accueil, un souvenir unique, une conjoncture miraculeuse, tout ce que l'imagination pouvait concevoir et tout ce qui pouvait confondre son attente.

Cette alternance de magie et de brusques rappels à la guerre, d'abandons et de rudes réveils, nous mena de rue en rue jusqu'à la ligne de métro de Grenelle. Là, tout était froidement belliqueux, Paris reprenait le sens que l'ennemi pouvait encore lui donner : celui d'une ville pour laquelle on se bat et où l'exaltation de millions d'êtres n'est qu'un intermède sentimental en marge d'une réalité inexorable : la guerre.

Les scènes qui suivirent étaient d'une absurdité macabre et cocasse.

Nous avions suivi d'abord le boulevard Brune, puis tourné à droite et suivi un dédale de rues pour rejoindre la ligne aérienne de métro qui aboutit, sur la Seine, au pont de Grenelle. Au moment où nous arrivions à la perpendiculaire, quelques groupes s'agitaient au milieu de la rue en nous faisant des signés. Deux jeunes gens en pantalon de flanelle s'étaient agenouillés pour prendre, de bas en haut, un instantané des chars qui débouchaient. Au même moment, comme nous tournions à droite pour suivre la voie, une fusillade très vive nous accueillit. Il ne s'agissait pas cette fois d'une ou deux rafales de hasard. C'était un tir bien ordonné et soutenu. Les chars et le half-track achevèrent leur virage et s'alignèrent le long dutrottoir. Nous avions sur notre gauche au-dessus de nous la ligne du métro, et sur notre droite des immeubles de six à sept étages. Aux fenêtres pavoisées où nous avions à peine entrevu des essaims de têtes et des mains qui s'agitaient, il n'y avait plus personne. Sous le métro quelques hommes s'étaient réfugiés contre les piles de pierre. Avec son coffrage surmonté d'une marquise, la ligne de métro surplombant la rue offrait une excellente embuscade. Tirait-on aussi des fenêtres? Pendant quelques instants nous eûmes l'impression qu'on tirait de deux côtés à la fois. Les balles passaient fort près de nous, claquant contre les blindages ou ricochant près des chenilles. Impression absurde, irritante, humiliante. Nous étions, les uns dans nos chars ouverts, les autres dans le half-track protégé sur les côtés par un léger blindage.

Nous réunissions en tout douze hommes, deux canons de 75, trois mitrailleuses lourdes, trois mitraillettes, trois carabines à répétition, quatre revolvers et deux ou trois douzaines de grenades. Nous avions toutes les apparences d'une écrasante supériorité offensive et défensive sur des ennemis qui ne pouvaient être plus d'une poignée et n'auraient pas tenu deux minutes contre le plus faible de nos véhicules. Et pourtant nous nous trouvions dans une posture ridicule, vulnérables, visibles et ne sachant où et combien étaient ces ennemis invisibles et singulièrement agissants.

Il y a, surtout dans la guerre moderne, une sorte de spécialisation dans l'accoutumance au danger. L'esprit du combattant qui appartient à une certaine arme se prémunit et s'affermit inconsciemment contre le genre de riposte spécialement destinée à cette arme et le danger particulier qu'elle présente pour lui : le sous-marinier s'attend à la grenade sous-marine, au filet, au tir rapide d'un contre-torpilleur; le matelot à bord d'un cuirassé, à la torpille marine ou aérienne et à la mine; le tankiste au canon de 88, au 76,2 ou et toute autre arme particulièrement efficace contre un blindage. Mais le même homme que son arme et son emploi ont préparé psychologiquement à un certain ordre de danger se trouvera moins ferme devant un péril même moindre, qui est hors de son champ de prévisions et de sa spécialité. Ce danger-là peut créer chez lui l'angoisse ou le désarroi.

Ce fut le cas pendant quelques secondes.

En terrain découvert, ces hommes auraient tout naturellement employé leurs moyens d'action connus et éprouvés. Leur réaction eût été l'ensemble de gestes précis et coordonnés d'un équipage. Ici ils hésitaient devant cette menace précise dans son effet, vague dans sa cause, à quoi ils ne pouvaient opposer des actes déterminés, spécialisés. Des chars ne manœuvrent pas contre l'insaisissable, ou ne tirent pas au canon dans Paris sur un point indécis d'où partent des coups de feu. Comme le fit naïvement observer quelqu'un, « il y avait les chars en trop »...

Ces chars, ailleurs, furent en revanche indispensables. A l'Ecole Militaire, au Sénat, partout où il s'est agi d'attaquer des positions fortes et de livrer bataille. C'est contre celles-là, et non sans pertes d'ailleurs, que la division pouvait obtenir les résultats les plus rapides et, en éliminant les centres de résistance ennemi, ôta aux groupes isolés tout point d'appui matériel et moral.

Mais devant cette mitraillade de rue on restait quelques secondes indécis et perplexe. Malaise, incertitude inquiète, colère, furieuse envie de trouver quelqu'un devant soi; il y avait de tout à la fois, Quelques secondes et le tir était localisé. Ça venait du métro. Nous pouvions riposter vertement, tout au moins à balles, sans craindre de blesser des compatriotes puisque le métro ne fonctionnait plus. Des deux chars et du half-track placé entre les deux partirent des volées de rafales.

Sous le métro quelques curieux vraiment tenaces, collés aux pilastres, regardaient l'affaire. L'un d'eux prit furtivement quelques photographies. Dans la rue c'était un fracas de verre qui dégringolait de là et volait en éclats, entraînant dans sa chute une poussière chargée de crasse et de graisse dont nous avions le visage couvert en un clin d'œil.

Quelque chose éclata sur le blindage du « Mousquet » et rebondit dans la rue. Nous y jetâmes un regard : une idée à l'allemande! C'était un moulage de bronze d'homme assis peint en vert dont le socle énorme avait contenu un détonateur et une charge d'explosifs, et qui, par bonheur, avait manqué l'ouverture de la tourelle d'où nous émergions à mi-corps.

Deux minutes après je voyais Nivelle et un de ses compagnons sortir du half-track et en retirer un corps inerte qu'ils transportaient au café voisin. C'était le conducteur du half-track qui se trouvait près de Nivelle dans la voiture. Une balle lui avait traversé le cœur. Parisien, il n'avait pas vu sa capitale depuis quatre -ans. Un instant plus tôt, tout en faisant le coup de feu, il blaguait encore : « Bagarre pour bagarre, ça fait tout de même plaisir de la faire dans son quartier. » Le léger blindage du half-track avait été arrosé de balles. La motocyclette de Lassalle, resté avec nous, en était criblée et Lassalle avait rejoint l'équipage de l'autre char. Un brave garçon était tué et on n'avait même pas la satisfaction de tirer sur une cible dont on fût sûr.

D'un élan, trois hommes montaient quatre à quatre les escaliers du métro et réussirent à pénétrer sur la voie où on les entendit tirailler. Ils revinrent, au bout de trois minutes. Ils avaient vu des ombres filer, au tournant de la voie, avaient tiré, puis couru. Après le tournant, c'était une station. Ils n'avaient retrouvé personne.

Le feu avait cessé. Nous reprîmes notre route. Le même incident se reproduisit trois ou quatre fois sans nouvelles pertes de notre côté mais avec les mêmes résultats négatifs. Nous étions successivement mitraillés, acclamés, photographiés et remitraillés, passant de la joie à la colère, de la colère à l'humiliation.

Finalement le demi-peloton arriva sur le quai, près du Champ-de-Mars et face au Trocadéro. Il s'y trouvait déjà quelques éléments d'infanterie portée et des chasseurs de chars. Sur le Champ-de-Mars même, on entendait un tir intermittent. Du Trocadéro partaient aussi quelques coups de feu sans effet, étant donné la distance. Une patrouille s'organisa dans le petit square qui borde la Seine où quelques hommes pouvaient être cachés derrière les buissons, mais sans rien trouver. Il était une heure et demie et nous aurions dû rejoindre à une heure la gare Montparnasse. On repartit. Il fallait éviter l'École Militaire où les Allemands disposaient de chars lourds pour lesquels deux obusiers légers et un half-track agissant en francs-tireurs étaient un gibier facile. On suivit un dédale de rues, avec des arrêts intermittents et toujours vains, là où « ça tirait ».

A deux heures, nous arrivions à la gare Montparnasse.

Nous étions totalement ignorants de ce qui s'était passé .dans Paris en dehors des vagues renseignements recueillis au Champ-de-Mars. Et nous apprîmes avec quelque surprise que de véritables combats rangés venaient de se livrer à l'Ecole Militaire, au Sénat, place Saint-Michel, aux Tuileries. Bientôt d'ailleurs, nous voyions arriver quelques officiers dont certains avaient eu le même genre d'expérience que nous, dont d'autres, comme le lieutenant Duplet, avaient été mêlés à des engagements extrêmement vifs et même coûteux : le reste de son peloton s'était distingué au Luxembourg mais y avait perdu des hommes. Plusieurs autres unités, maintenant rassemblées ou en cours de rassemblement à d'autres points de Paris, avaient participé à des batailles de chars d'autant plus violentes que le champ d'action était réduit; d'autres encore, comme à l'Etoile, avaient eu affaire à des éléments d'infanterie ennemie. Dans la plupart des cas, vers deux heures et demie, les centres de résistance allemands étaient ou réduits ou en cours de liquidation. On parlait d'une capitulation prochaine du Commandement allemand. Mais, grâce à Leclerc, la division était arrivée à temps.

Devant la gare, en haut de la rampe qui y mène, et, en bas, dans la rue de l'arrivée, il y avait rassemblement de chars légers, de deux ou trois chars lourds et d'éléments d'unités antichars.

On était maintenant au repos. Tout était calme; on se détendait. La rue reprenait un aspect joyeux. Des groupes se formaient, bavardaient gaiement. Des robes claires tournaient autour des voitures et de leurs équipages. Cette rue, en bas d'une gare, c'était notre premier contact avec la terre ferme, avec le pavé de Paris qui, jusque-là, avait passé sous nos yeux comme .un mirage entre des échanges de coups de feu avec des ombres. C'était une bonne et simple rue de Paris, bien quotidienne, plausible, réelle, avec les numéros de ses immeubles et ses bistros à la façade peinte en brun. Aller prendre un verre sur le zinc, sur un vrai zinc, entendre autour de soi un désordre de voix, des chocs de verre, un « Et pour vous, messieurs, qu'est-ce que ça sera »... : des gestes simples à portée de la main, mais si longtemps imaginés que quand Lassalle, Nivelle et moi, les fîmes, nous avions l'impression d'accomplir une sorte de rite. Mais la réalité même restait étourdissante; chaque sensation avait de tels prolongements, un tel retentissement que, pendant cette journée, nous restions dans un domaine mystérieux, aux frontières du réel et de l'illusion. Même les bagarres de rues n'avaient pu rompre l'enchantement car, contre cet ennemi invisible, elles participaient du fantastique et de l'improbable. « On n'a pas l'air d'être dans sa peau », disait Nivelle. Et c'était vrai. Il faudrait vingt-quatre heures au moins pour y rentrer. Jusque-là Paris serait un monde toujours magique, dans ses manifestations les plus banales, une scène où évolueraient des personnages

comme ceux de ce château qu'avait surpris le grand Meaulnes pendant la fête sur le lac.

Bien qu'il fût deux heures et demie, nous n'étions pas au café depuis cinq minutes que nous étions invités à déjeuner dans l'appartement d'un immeuble voisin. Je n'oublierai pas cette hospitalité de Parisiens touchante et attentive, l'hospitalité qui voit tout, jusqu'au bouton à recoudre, à la reprise à faire, et qui tire du placard et du cœur mille choses dont on s'était privé, qu'on avait gardé avec un amour jaloux et tenace pour un jour comme celui-là... Tandis que nous déjeunions, la tragi-comédie recommença. Des rafales balayaient périodiquement la rue : nous nous penchions à la fenêtre, la bouche pleine, la serviette à la main, pour voir ce qui se passait. Chacun semblait s'habituer à ces interventions régulières comme à des incidents inséparables de la vie de Paris. Les coups de feu entraient naturellement dans le concert des « bruits de Paris ». La foule se repliait sous le préau, devant nous, sous la rampe qui monte à la gare. Les équipages plongeaient dans leurs tourelles et se mettaient en position de tir — toujours à balles. Parfois on entendait, un peu plus loin, des coups de canon. Puis à notre droite on vit passer des prisonniers allemands, hués par la foule qui eût respecté des combattants pris sur un champ de bataille mais ne pardonnait pas cet acharnement qui frappait aveuglément ses femmes et ses enfants.

Un peu avant quatre heures, tout s'étant à nouveau calmé, il y eut un grand brouhaha dans la foule massée en bas de la rampe, sur la place, puis des clameurs assourdissantes. Des voitures militaires et civiles passaient devant nous, montant à la gare. Nous eûmes tôt fait de dégringoler les escaliers, de courir jusqu'au bout de la rue, de franchir le barrage et de gagner le hall de la gare. C'était le dernier épisode de la bataille de Paris.

Dans le hall, sur un quai de départ, se dressait la haute silhouette du général de Gaulle et, près de lui, celle du général Leclerc, entourés d'officiers. Tous parlaient entre eux, posément, calmement. A quelques pas de là se tenaient un général et des officiers supérieurs allemands qui regardaient à droite et à gauche, dans une sorte d'embarras morne et sans expression. A un moment donné, le général de Gaulle s'écarta de son groupe pour faire quelques pas. Il trouva devant lui le général allemand que ses yeux rencontrèrent comme sans le voir; il tourna le dos et s'en fut. Quelques minutes plus tard l'interprète expliquait quelque chose aux Allemands, sur le ton d'une notification. Il y eut des coups d'œil sur des papiers. Le général Leclerc se pencha sur une table devant laquelle deux officiers français étaient assis. Un officier alla dire quelques mots au général de Gaulle qui fit un signe de tête. Quelques mots brefs au général allemand qui fit un lent mouvement d'assentiment de la tête et répondit par une phrase d'une voix blanche.

Bientôt tout le monde se mettait en route, le général de Gaulle et le général Leclerc en tête, avec leur suite sur les talons, les Allemands escortés de leurs gardes : ces derniers allaient transmettre l'ordre du « Cessez le feu » à tous les postes qui dépendaient d'eux, c'est-à-dire à tous les centres de résistance organisés. Les prisonniers aux mains des Français répondraient de l'exécution de cet ordre par toutes les unités allemandes dans Paris. Il était clair que les officiers allemands craignaient que quelques enragés n'obéissent pas au Commandement Militaire de la place.

Les automobiles descendirent la rampe. En bas la foule s'ouvrit pour frayer passage et, à la vue du général allemand prisonnier, ce fut comme un roulement de tonnerre où se mêlaient l'enthousiasme et les imprécations et qui se répercuta avec une profonde résonance le long des rues à la suite du cortège. Nous venions de voir, en quelques minutes, et dans une succession d'instantanés, l'épilogue de huit jours de combats livrés par le peuple de Paris et d'une journée de bataille décisive.

Peu de temps après, dans une voiture mise à notre disposition par des F.F.I., Nivelle, Lassalle et moi traversions Paris pour aller rue Scribe. Tout n'était pas encore fini; on entendait encore des salves. Sans doute les officiers allemands n'avaient-ils pas terminé leur tournée, ou assuré partout la transmission et l'exécution de leurs ordres. Sur la Seine et après avoir passé les guichets du Louvre, nous redécouvrions Paris, plus beau encore dans ses pierres et ses proportions que nous ne l'avions rêvé de loin :

un Paris qu'on pouvait voir, dégagé de l'emprise, d'un trafic incessant de véhicules, un Paris étrange et toujours irréel qui paraissait reculer dans le temps lorsqu'on y voyait passer des filles à bicyclette, jupe au vent, coiffures massives, avec des couleurs de Renoir et une légèreté impertinente à la Whistler et, de temps à autre, une calèche qui glissait furtivement sur le pavé en ayant l'air de dodeliner de son capuchon. Et, à cette vision harmonieuse, inconcevable, se superposaient tout soudain d'autres images : voitures de F.F.I. chargées d'hommes armés, en grappes bleues, débouchant à toute vitesse en faisant strider le long de leur course un coup de sifflet qui déchirait l'atmosphère; véhicules de la division qui arrachaient au pavé un roulement sourd et grondant, et à une foule dans un désordre heureux, une frénésie de gestes, d'applaudissements et de bravos. Nous retrouvions un Paris intact, nous qu'avait si longtemps hanté la crainte de sauvages représailles contre ses monuments et qui, jusqu'à Rambouillet, avions entendu courir mille bruits sur le sac des pavillons de Mansart ou l'incendie du Louvre. Tout était là, en place, avec une sérénité qui avait traversé l'insurrection et la bataille « avec la légèreté d'un galet qui court en ricochant sur l'eau ». Les fenêtres du Louvre rougeoyaient toujours sous le soleil d'après-midi. Les boulevards avaient repris une animation d'un autre âge, une animation quarante-huitarde, où passait un souffle de fronde et de fête, libérés des klaxons et des grincements de freins comme ils l'étaient des Allemands.

Au Scribe, je retrouvais Rabache et Gosset qui, avec Fernand Mouliez, avaient vécu une nouvelle aventure : ils étaient entrés dans Paris cinq jours plus tôt, habillés en travailleurs agricoles, avaient participé à l'insurrection, fait le coup de feu et travaillé à mettre en marche l'agence d'informations de presse en pleine occupation allemande. Ils étaient déjà adaptés à ce Paris où un peuple semblait avoir frappé ses vieilles pierres pour en faire jaillir de la jeunesse, de l'héroïsme, des forces, des projets, des armes, des idées et des poèmes. Pour moi c'était encore le Pays des Merveilles où je me promenais les yeux grands ouverts, cherchant avec ravissement à en déchiffrer les signes, à interpréter les images. Mais je n'y faisais pas trop d'effort, comme pour ne pas rompre trop tôt le charme, comme pour ne rien perdre, pendant quelques heures encore, de cette transfiguration unique et sans lendemain d'un monde à la fois reconnu et inconnu. Ailleurs, en Normandie, nous avions eu comme un besoin de toucher les choses, d'y poser nos mains pour nous assurer sur leur solidité, leur vérité française. Ici il fallait retarder cette reconnaissance. C'était le chef-d'œuvre de Paris que de s'être élevé, d'un élan, au-dessus de ces réalités positives et de communiquer à tous, à nous et à nos alliés émerveillés, ce pouvoir de transmutation, ce droit fugitif d'exploiter la vertu d'un sortilège.

Aucun de ceux qui entrèrent dans Paris le 25 août ne pourront oublier cette sensation; aucun n'y échappa. Ce n'est pas l'accueil de la ville qui les frappa le plus ou restera dans leur souvenir : ce sont ces quelques heures d'absolue magie que seul Paris pouvait tirer de soi-même et faire vivre à tous ceux qui franchissaient ses portes, comme l'enchanteur des Contes.

Cette nuit-là j'ai regardé la ville d'un balcon d'où on la découvrait tout entière. Des coups de feu y résonnaient encore. Pourtant elle s'endormait. Et j'ai pensé qu'un peuple qui avait pu mettre cette journée de prodige après une semaine de lutte sans merci, tirer cette grâce et cette douceur féerique de ses nuits d'insomnie et de ses années de misère devait être animé d'une vigueur peu commune et d'une vitalité d'âme qui le porterait longtemps et loin dans son histoire.

CHAPITRE VIII

CHAMPAGNE ET LORRAINE

Douze jours plus tard, nous reprenions la route de l'Est. Entre temps la marée allemande avait reflué de deux cents kilomètres vers l'Est. La division allait faire une première étape en Champagne, dans le secteur de Bois-du-Mont, et de Bar-sur-Aube. C'était le début de septembre avec, encore, des souffles d'été et, déjà, des odeurs d'automne. La division poursuivait sa marche, laissant Paris derrière elle, emportant un peu de nostalgie mais la volonté de poursuivre sa tâche. Pour tous ces hommes, Paris aurait pu être une Capoue. Paris s'était ouvert à eux, les avait entourés, fêtés, entraînés dans un tourbillon d'enthousiasme, dans une valse tournoyante d'Offenbach dont ils sortaient un peu étourdis. Mais personne n'avait manqué à l'appel. En fait, en dépit des pertes subies à Paris et au Bourget, où il y avait eu un combat violent pour achever de dégager Paris, la division repartait grossie de plusieurs centaines d'hommes : un bataillon de F.F.I. recruté en bloc dans la capitale et bon nombre d'engagés volontaires individuels, officiers, sous-officiers et spécialistes de diverses armes.

Paris, Montereau, Troyes (où l'organisation des Forces Françaises de l'Intérieur, une des plus impressionnantes que j'aie vues, avait facilité par son action directe et ses renseignements les progrès américains sur le front de Champagne), Vandeuvre. Puis, de là, les jolies routes en lacets qui mènent vers la forêt de Clairvaux. Pays d'arbres vivaces dont les masses compactes coiffent les collines d'une sorte d'astrakan végétal, où la route se glisse entre les haies d'ombre des bois vert bouteille et débouche tout d'un coup à la lumière pour déployer devant vous une vallée immense et grande ouverte comme la paume d'une main, où les villages ont sur le ciel la netteté de jouets d'enfants et semblent sortir d'un creux ou se camper sur une éminence avec leurs clochers minces pour servir de jalons à travers cette étendue.

C'est autour de Bar-sur-Aube et des villages d'Arconville, Baroville, Champignol, que la division campa deux ou trois jours. Nous étions à quelques kilomètres à l'ouest de l'abbaye de Clairvaux. Séjour calme et sans histoire. Il n'y avait d'ennemis dans la région que quelques isolés dans les bois. Mais le 10 septembre la division repartait avec une mission intéressante et hasardeuse : il s'agissait de franchir 150 kilomètres en s'infiltrant entre les positions ennemies pour gagner la région Vittel-Dompaire, à quelques kilomètres à l'ouest d'Epinal

La division devait sortir de l'Aube, traverser toute la Haute-Marne et environ la moitié du département des Vosges. Les Allemands étaient encore installés en Haute-Marne où ils avaient des positions solides, Chaumont, Langres, Neufchâteau, Andelot, et tenaient les principaux nœuds de communication. C'est entre ces haies de forces ennemies que les Français allaient passer d'Ouest en Est. S'ils réussissaient ce seraient les Allemands qui se trouveraient à leur tour « en sandwich » entre Français et Américains au Nord, Français et Américains au Sud. Leurs -positions seraient non seulement isolées les unes des autres par cette infiltration, mais isolées du gros de leurs forces à l'Est à mesure que les Alliés s'enfonceraient dans les Vosges où l'ennemi était encore fortement établi. Sur son passage la division attaquerait si elle y trouvait avantage, mais sa mission spécifique était au premier chef l'infiltration et le contact avec l'objectif au-delà de Vittel.

L'infiltration commença. Sur deux axés, la division avança par .un dédale de routes secondaires, en traversant des ponts hâtivement jetés sur l'Aube, puis la Marne et le canal de la Marne, à quelques kilomètres au nord du bastion allemand de Chaumont, puis au sud de la position ennemie d'Andelot, à travers vallées et bois. Andelot n'était pas, aussi fortement tenu Chaumont et Neufchâteau.

Le général Leclerc le fit enlever au passage : après une vive résistance la garnison allemande, quelques centaines de survivants, se rendait. Cependant la division, s'étirant sur plus de soixante kilomètres, poursuivait sa route sinueuse, passait au .sud de Neufchâteau et allait donner un coup de boutoir à Vittel. A Vittel il y eut des échauffourées à l'entrée de la ville, sur la -route de Contrexéville, et les Allemands lâchèrent pied, refluant vers l'est, perdant des hommes et laissant des prisonniers.

L'entrée dans la morne ville d'eau fut cocasse. Vittel avait été transformée en camp de concentration pour trois mille anglo-saxons. Autour de ses hôtels et de cette architecture évoquant un gâteau de mariage, fait de beurre rance qui flanque les Thermes, de hautes barrières de barbelés ceinturaient chaque pâté de maison. Des ponts encagés de barbelés enjambaient les rues, permettant d'aller d'une prison à l'autre. Tout cela formait un camp avec ses avenues, ses jardins, ses Ponts des Soupirs, ses boutiques, état serf au milieu de la ville. A son entrée dans Vittel, le général eut le spectacle d'une foule accrochée en grappes énormes à ses grilles et acclamant le libérateur en une demi-douzaine de langues : car, parmi ces « Américains » et ces « Anglais », il y avait bien des femmes qui avaient acquis leur nationalité par mariage et parlaient tout sauf l'anglais; il y avait aussi nombre d'Anglais nés en France qui ne connaissaient que le français et parlaient de leurs vignoble, ou de leurs usines avec un furieux accent bordelais ou flamand.

C'est une des rares occasions où le général ait parlé en public. Discours bref et pertinent : « L'Angleterre — leur dit-il — nous a donné l'hospitalité en 1940 et nous a généreusement soutenus. L'Amérique nous a fourni des armes et donné les moyens de contribuer à la libération de notre sol. Je suis heureux qu'il soit aujourd'hui donné, en échange, à un général français et sur le sol français, de s'acquitter d'un devoir envers ses alliés et amis en vous rendant la liberté. »

Vittel à peine reconquise, un groupement tactique allait à trente kilomètres de là attaquer Dompaire, puissant bastion ennemi gardant la route d'Épinal. Les Français y tiendraient par surprise sur la mise en place de la première grosse concentration de blindés réalisée par l'ennemi depuis la Normandie. Von Martenfell y produisait pour la première fois ses « Panzerbrigades», nouvelle formation plus maniable et mobile que la Panzerdivision classique. Trois d'entre elles devaient contre-attaquer par son flanc sud la poussée américaine aventurée jusqu'à la Moselle. La bataille devait durer près de deux jours et se terminer par un succès total des Français, et un revers sanglant pour l'ennemi. Mais ce ne fut pas le seul événement qui se produisit dans ces trente-six heures. Le 14 au matin, quatre jours après son départ de la région de Bar-sur-Aube, la division avait : complété

son infiltration entre les lignes ennemies sur un parcours de plus de 150 kilomètres, conformément à sa mission; pris Andelot au passage, dégagé successivement Chaumont et Neufchâteau dont la libération n'avait pas été prévue à son ordre du jour; pris et dépassé Dompaire en y détruisant à peu près l'équivalent d'un régiment de chars lourds ennemis.
La bataille de Dompaire avait été amorcée le 12 septembre dans l'après-midi. Elle était gagnée dans la journée du 13 et ce qui restait de l'ennemi dispersé le 14 au matin. J'y assistai le 13 et me retrouvai à Dompaire le 15 pour avoir une vue rétrospective du secteur, épilogue de quarante heures de combats. Je revis le champ de bataille : un triangle de prés, de vallonnements et de bois flanqué de trois villages. L'avant-veille, la veille au matin encore, c'était un déchaînement de forces. Aujourd'hui, comme en 1919 en Picardie ou dans les Flandres, des enfants du village jouaient sur les décombres avec ce mélange d'insouciance fureteuse et de mélancolie que j'éprouvais alors à courir à pas feutrés dans les ruines de Villers-Bretonneux. Sous ces pommiers, des chars allemands. Contre cette haie, d'autres chars allemands. Au bord de cette route, un autre char allemand avec son canon de 88 prêt à la prendre en enfilade, surpris par la mort dans sa posture de combat, déjà aussi figé, aussi ancien qu'un habitant de Pompéi à jamais immobilisé par la lave.

Il y en avait plus de soixante, plus de soixante Panthers, brisés, rompus, calcinés dans leur élan. Plus de soixante Panthers partis à l'assaut des points d'appuis français ou embusqués, comme les Allemands savent s'embusquer, pour barrer la route aux blindés du colonel de Langlade. Un vieux paysan qui fumait sa première cigarette américaine et qui s'était trouvé, deux jours plus tôt, planté par hasard en pleine bataille, me disait : « Il y en avait un, un Schleu, qui est sorti vivant d'un de ces chars. Oh! dame, il n'y en a pas eu beaucoup. Celui-là baragouinait quelques mots de français. Il en a vu quatre des autres qui brûlaient. Il a répété deux fois : « Pensez, des voitures toutes neuves, qui sortaient de l'usine. Quel malheur! » Elles étaient sorties de l'usine et' avaient franchi deux cents kilomètres pour venir épauler un des principaux bastions allemands qui protégeaient Epinal, l'un des verrous de la porte de sortie des troupes allemandes qui remontaient à marches forcées du Sud pour rejoindre le gros des forces ennemies vers le Nord-Est. Le 12 l'ennemi avait réussi à bloquer l'avance du groupement tactique qui venait buter sur Dompaire. Après trois heures de lutte, chacun était resté sur ses positions. Et la nuit était tombée, limitant au tir d'artillerie et aux patrouilles l'activité des antagonistes. Le 13 fut une des meilleures journées de la division depuis son débarquement. Sur les collines dominant les trois villages, formant un V élargi dont Dompaire était la pointe, les éléments du groupement tactique et quelques pièces de l'artillerie divisionnaire avaient pris pied.

Partout l'ennemi lui-même était bien installé et retranché, ses batteries antichars bien disposées, ses chars bien camouflés prêts à exploiter toute imprudence. Dès le matin, l'aviation de soutien américaine commença de donner, cependant que les chars français cherchaient à provoquer des sorties de l'ennemi, à le forcer de se révéler et de se découvrir, et que les « piper cubs », petits « taxis aériens » de repérage du capitaine Calais faisaient leur besogne pour permettre à l'artillerie d'ajuster son tir.

Vers midi, le combat était engagé à fond. Il était rare, dans cette phase de la guerre, de voir pareille concentration de feu sur un secteur aussi réduit car l'ennemi, cherchant alors- à économiser ses forces, donnait généralement le moins de prise possible à des accrochages sérieux. Dans le ciel, c'était un étonnant carrousel des avions américains décrivant un cercle parfait, plongeant tour à tour sur l'objectif à vingt mètres du sol, régulièrement, impeccablement, comme à l'exercice ou comme un manège aérien dans un parc d'attraction. De derrière nous, l'artillerie française tirait, avec une précision croissante, sur les batteries fixes de l'ennemi, du 155 dont les explosions sourdes contrastaient avec le bruit déchirant et répercuté des bombes américaines. Devant nous et sur notre gauche, les chars du commandant Massu, un des officiers d'élite de la Division, aux traits puissants, au faciès d'entraîneur d'hommes, attaquaient sans répit, courant à flanc de coteau, virant pour lâcher une salve d'obus, louvoyant pour esquiver la riposte, s'éloignant et revenant sur]'objectif.

Les 76.2 des fusiliers-marins chasseurs de chars bloquaient l'une après l'autre les contre-attaques entamées par l'ennemi ou ses tentatives d'infiltration.
De l'automitrailleuse où je me trouvais, et où l'un des hommes de l'équipage, chiffonnier de l'Hôtel des Ventes, m'expliquait, tout en suivant les trajectoires, « qu'avec les frigolins à Paris, il y avait pas eu moyen de se défendre dans son bizness parce qu'il y avait plus rien à gratter là où ils étaient passés », la voix de notre « radio », un autre Parisien, annonçait de temps à autre avec ces variations de ton inimitables du Français : « Panther allemand détruit par un Sherman... Ça, c'est du billard... Un obusier bousille un autre Panther... Encore un qui ne boira pas la cuvée de Moët et Chandon réservée à l'armée boche... Infiltration de chars ennemis à notre gauche avec tentative d'enveloppement... Ça. c'est moins drôle... Infiltration arrêtée... Bon ! pas encore c'coup-ci qu'on boit le bouillon. »
Au-dessus, les tirs d'artillerie se croisent, mais le nôtre s'accentue, s'accélère; l'allemand paraît baisser le ton. Dans la vallée où niche Dompaire, les fumées noires ou grises montent. Chaque volute vaut un « touché » de duelliste. Et il y a de plus en plus de volutes. Peu à peu notre colonne avance, par le flanc nord. Pas de résistance sérieuse sur notre route qui traverse un petit bois où, voici trois heures, les Allemands étaient encore retranchés.

Le commandant Massu installe le P. C. de son sous-groupement contre le cimetière du village. L'ennemi se replie, harcelé par un tir d'obus dont les départs sont si proches que le vacarme est assourdissant.
La journée n'est pas finie. Un peu plus tard, à brûle-pourpoint, l'ennemi lance de l'arrière une réserve de 35 à 40 chars pour reprendre la position. Il pouvait réussir. Cette masse de chars lourds, supérieurs aux Shermans en armement et en blindage et concentrée sur un seul point, devait être irrésistible. Mais le colonel de Langlade est prévenu par la postière du village voisin, elle-même avertie du mouvement des blindés ennemis par une collègue du « côté allemand ». L'aviation est encore là; les fusiliers-marins bien distribués, les chars en éveil. L'ennemi croit surprendre. Il tombe, presque entre. chien et loup, sur une défense concentrée, meurtrière, à bout portant. Les Allemands, obéissant aux ordres, mènent l'action quand même jusqu'au bout, au lieu de décrocher en temps opportun. Le tir des fusiliers-marins est si bien ajusté que j'ai pu constater, par une vérification bien entendu postérieure, un exploit sans précédent : trois coups de 76.2 sur le blindage avant d'un Panther, réputé quasi invulnérable. Il n'y avait pas dix centimètres d'écart entre les « mouches ». Les obus avaient frappé à l'angle de face qui forme comme une proue horizontale.

Le premier avait dû immobiliser le char sans perforer le blindage, le second le défoncer; le troisième avait pénétré à fond et tout broyé à l'intérieur du char.

Complètement et désastreusement brisée par l'aviation, les antichars et les Shermans, cette contre-attaque allemande coûtait à elle seule à l'ennemi une trentaine de chars lourds. Le reste se replia en désordre. Le lendemain à l'aube, les Français poursuivaient les débris de l'ennemi qui s'enfuyait, se morcelait, s'éloignait avec ses tronçons pour les réunir, à quelques kilomètres plus loin, à d'autres forces sur cette route d'Epinal qu'il avait mission de défendre. De ces quarante heures de combats, il ne restait que ce cimetière de soixante et quelques Panthers, dont plusieurs montraient leurs tourelles arrachées, béant vers le ciel comme de monstrueuses coquilles d'huîtres. Des équipages allemands, on eût presque pu compter les survivants sur les doigts. Du côté français, on avait perdu quelques chars et quelques équipages. Un message du général commandant les forces allemandes dans le secteur fut intercepté. Il rendait compte à ses chefs de la perte de Dompaire et de l'échec de la contre-attaque et se justifiait par ce commentaire laconique : « Nous avons malheureusement eu affaire à des hommes dont le moral était au-dessus de la normale. »

Un exemple individuel de ce « moral » m'était donné le 15 par le récit d'un incident pittoresque.

Au cours de la première journée de bataille, le 12, un sous-officier des fusiliers-marins et trois de ses hommes étaient coupés de leur colonne et s'égaraient en plein secteur allemand. En hâte, ils « planquèrent » leur véhicule dans une haie et s'assurèrent un refuge dans une ferme. Leurs précautions prises, au lieu de chercher à se faire oublier, les quatre hommes décidèrent « d'occuper le temps ». Ils « l'occupèrent » pendant les deux nuits de leur « encerclement » à des coups de main, contre des isolés ou des points faibles dans le voisinage de leur cachette.

Le 14, les Allemands s'étant repliés, ils regagnaient tranquillement leur unité. Au passage, ils avaient remis au maire d'un village leurs « prises de guerre » dont le maire leur avait donné reçu en bonne et due forme. On y lisait : « Reçu du quartier-maître un Tel (un Breton dont j'ai malheureusement oublié le nom) les prises suivantes : un canon de 105 (sic), quatre prisonniers allemands; un cheval; deux mitraillettes; trois carabines, etc. » Il y avait aussi d'autres Allemands dont le maire n'avait pu donner reçu. Mais le quartier-maître, à qui on était obligé de tirer son histoire mot par mot, car il n'était pas bavard et qui expliquait, en avalant sa salive et en tournant son béret dans ses doigts « qu'ils ne pouvaient tout de même pas rester à ne rien faire », se contentait de dire à leur sujet qu' « évidemment, il avait bien fallu aussi se défendre ».

Tandis que la tête de la Division remportait ces succès à Dompaire, un autre groupement tactique déblayait Neufchâteau, à soixante-dix kilomètres de là et d'autres éléments encore contribuaient à forcer l'évacuation de Chaumont, à 110 kilomètres en arrière, Chaumont que l'ennemi avait transformé en redoute. La Division avait non seulement suivi son axe et atteint ses objectifs, mais elle avait largement dégagé le terrain sur ses flancs, au Nord et au Sud. L'étrange « marche » de la région de Bar-sur-Aube aux abords d'Epinal, pendant laquelle je me demandais si l'ennemi allait intervenir et tenter de couper nos deux files indiennes étirées sur des dizaines de kilomètres, avait remporté un succès complet.

Les Allemands tenaient toujours fortement Epinal. Pour l'instant, le commandement de l'Armée décidait apparemment de flanquer la ville sans l'attaquer de front. Quant à la division, elle allait remonter vers le Nord-Est, vers la région humide et boisée qui s'étend au sud-est de Lunéville. Après la guerre de mouvement, la guerre de positions, la guerre « d'Indiens » et la guerre de rues, ses hommes allaient faire la guerre de rivières, en attendant la guerre de forêt et d'embuscades. Les deux dernières semaines de septembre furent les semaines des rivières : Moselle, Mortagne, Meurthe et Vesouze.

La Moselle fut franchie à Charmes et à Châtel. Pour la première fois, le génie de la division jetait ses ponts sous un tir de harcèlement de l'ennemi et même sous une attaque aérienne, — fait assez rare en septembre sur le front de Lorraine — qui à deux reprises, causèrent des pertes parmi les pontonniers.

La Montagne fut enjambée à Magnières, Moyen et Gerbeviller, où l'ennemi mena une action de retardement. Le 20 septembre, la division était rassemblée dans un secteur à cheval sur la Mortagne, avec ses éléments avancés atteignant la Meurthe. Elle formait une sorte de coin à l'avant-garde du front allié de Lorraine : un coin dont la pointe menaçait la Meurthe, dont le côté gauche, près de la pointe, était au contact de l'ennemi qui gardait au Nord une tête de pont sur la rive gauche, et dont tout le côté droit était flanqué par les lignes allemandes du Sud qui, de la rive gauche de la Meurthe, descendaient encore à la perpendiculaire jusqu'à la région d'Epinal.

La division se trouvait donc dans une position fort avancée et même exposée. Pourtant, en quelques jours, le coin s'enfonça toujours exactement en direction Nord-Est, traversant la Meurthe et poussant même sa pointe au-delà de Vesouze. Le déblaiement du flanc droit fut plus lent. Tout le dispositif allemand d'Epinal à Baccarat finit par tomber: Mais ce fut une chute en plusieurs temps, s'échelonnant de la fin de septembre au début de novembre; et à laquelle contribuèrent également les Américains et les Français.

J'assistai à l'établissement de cette première tête de pont sur la Meurthe, qui fit bientôt tache d'huile vers l'Est .et vers le Nord.

C'était le 22 septembre; journée claire avec un ciel bien dégagé. L'opération se fit à Flin, un village à cheval sur la rivière dont un pont relie les deux parties. Les Français étaient déjà établis dans le village sur la rive gauche qui, d'ailleurs, avait été déblayée sur plusieurs kilomètres pour donner à la pénétration une large base de départ. Les Allemands étaient fortement installés sur la rive droite. Ils avaient naturellement fait sauter le pont. Une de leurs batteries le prenait en enfilade et, avec lui, la rue et la place du village qui faisaient face au pont. Sur les hauteurs qui dominent toute la vallée, les pièces d'artillerie françaises étaient en position, camouflées dans un bois. Elles n'avaient pas été repérées, car, pendant toute la journée, l'ennemi dirigea son tir sur un point mort qu'il croyait être notre artillerie.

Dès le début de l'après-midi., les canons français arrosent les positions allemandes sur la rive droite. Le tir est efficace. Sur plusieurs points de chute, on voit monter des fumées opaques. A moins de deux cents mètres au-dessus de la rivière, dans le haut de la prairie en pente douce qui la sépare de la route, c'est le cimetière, de Flin. Des véhicules sont rangés le long du mur. Le colonel Dio, commandant le groupement tactique qui exécute l'opération, un des « anciens » du Tchad, un des piliers de la division et le colonel Crépin, commandant l'artillerie divisionnaire, observent à la jumelle les effets du tir : tir de la colline et tir de la partie « française » du village qui doivent paralyser les mouvements de l'ennemi et faciliter le passage. Il n'y a pas d'aviation.

Les sapeurs vont tâter le gué, à deux cents mètres à gauche du pont, pour déminer s'il y a lieu. Puis l'infanterie commence à descendre en file indienne en faisant un détour. Je descends aussi jusqu'à la rivière pour voir de plus près. Deux arbres penchés au bord de l'eau. On y assujettit les cordes qui vont délimiter le gué. Des hommes passent pour aller les nouer sur l'autre rive. Deux sections sont là, mitraillettes en position pour les protéger. La rivière, ici, n'a guère plus de vingt mètres de large. Le gué est bon. Les hommes ont de l'eau jusqu'aux cuisses; ils atteignent l'autre berge et nouent avec soin les cordes aux arbres d'en face. Ce rideau d'arbres qui, sur la rive gauche, s'étend jusqu'au village, dérobe leurs mouvements aux yeux de l'ennemi. Il y a des rafales à travers les arbres, mais elles passent trop haut. Plus haut encore, au-dessus de nos têtes, les obus de 105 sifflent avec une fréquence accélérée. Nous entendons les explosions se succéder chez l'ennemi, à trois cents mètres de nous. Derrière nous, à près d'un kilomètre sur la colline, on voit les flocons blancs des arrivées d'obus allemands, qui sont .courts et nettement à gauche de leur cible, qui est toujours l'artillerie française. Entre les deux parties du village, c'est autre chose : c'est un tir de mortier soutenu de part et d'autre.

Les cordes sont tendues. On appelle les hommes qui vont passer un par un, section par section.

Ils sont calmes, extraordinairement attentifs. Ils passent, les uns sans prendre d'appui, tendant leur mitraillette au bout de leurs bras, comme un balancier, à mesure qu'ils avancent dans l'eau, les autres tenant leur arme d'une main et suivant la corde de l'autre. Bientôt plusieurs sections ont passé. Quelques rafales arrivent plus près de nous, mais toujours au jugé. Nous voyons les hommes s'enfoncer dans les fourrés, en face. Puis des crépitements; tir et riposte de part et d'autre. Le tir des 105 d'en-haut et des mortiers du village se précipite encore. Une heure se passe. L'infanterie a continué de défiler et d'aller grossir les effectifs de la tête de pont. Pour le moment, elle y restera sur une position défensive. Tout à l'heure, on va faire passer les chars. Si l'ennemi tente d'amener des antichars, elle interviendra. Sinon l'ennemi se trouvera bientôt devant un fait accompli : une accumulation de forces sur un seul point bien supérieures aux siennes. Il se peut qu'il prépare un décrochage, car son tir faiblit un peu. Il y a moins d'arrivées d'obus et nous n'entendons plus siffler beaucoup de balles.

Plus bas, à trois cents mètres en aval, il y a un autre gué. Dans la prairie voisine de la nôtre, du côté opposé au pont. C'est le moment critique. Les chars se disposent en éventail. L'ennemi prépare-t-il une surprise de dernière heure? Ce deuxième gué a été vérifié. Je longe la berge jusque-là. Le premier char descend la prairie. Il aborde la berge; le ronflement du moteur croît en volume.

Le char bascule, plonge dans l'eau comme un navire qu'on lance et sa masse énorme partage la rivière comme un sillon; un homme d'équipage, à califourchon sur le bord de la tourelle, crie un « Houp...-là » puissant pour ponctuer le mouvement. Le char fend la rivière avec un bruit pareil au déferlement des vagues sur le gravier d'une plage, accompagnement en sourdine au grondement du moteur et au fracas des chenilles. Il aborde l'autre rive, et se redresse comme par un coup de reins. L'ennemi ne bouge toujours pas. Un autre char, puis un autre, basculant, fendant l'eau, remontant, se redressant.

Maintenant, tous les chars ont passé. Le commandant Quilichini, dont les yeux fixes ont suivi toutes les phases de cette opération qu'il dirige, se détend d'un coup, sourit, et allume une cigarette. L'ennemi n'est pas intervenu et maintenant il est trop tard. En fait, les Allemands le savent; ils ont commencé à décrocher. Sur les positions allemandes, on ne trouvera qu'une arrière-garde qui ne résistera pas longtemps et les preuves convaincantes des effets meurtriers du tir français. Une nouvelle étape est franchie par les éléments avancés de la division.

Le lendemain, le génie avait jeté un pont sur la rivière. Le groupement tactique se déployait le long de la route nationale, parallèle à la Meurthe, en direction de Lunéville occupé par les Américains, pour faire sa jonction avec eux et, à la perpendiculaire de la route, il poussait des pointes à travers la forêt de Mondon :

pénétration de la forêt sur deux axes et déblayage par patrouilles latérales

Je rentrai à la nuit au petit village où nous étions installés, quelques camarades et moi, à quelques kilomètres de là, et que le progrès des dernières vingt-quatre heures ramenait vers l'arrière. Village lorrain, tassé, gras, humide, d'une région où l'on ne trouvait pas l'accueil tumultueux de certaines provinces, mais un accueil qui, souvent, gagnait avec le temps. Nous logions à trois dans une chambre d'une maison basse et solide, avec son mur froid et méfiant sur la rue et sa terrasse de bois plus ouverte sur les champs, sur les derniers rayons de soleil de septembre. Dans cette rue de village, quelques semaines auparavant un médecin avait dû faire un accouchement de nuit en plein air, à la lumière des phares de sa voiture. Il n'y restait ni lampes ni bougies. Telle avait été la vie d'un peuple autrefois prospère et heureux...

Notre hôte de quelques jours, courtois, calme, discret, parlait quelquefois politique, hésitant entre la curiosité et la réserve avant d'aborder un sujet délicat, comme l'avenir des F.F.I., dont son esprit prudent paraissait craindre les « écarts de jeunesse ». Il exposait avec finesse et sur un ton interrogateur des idées que je ne partageais pas toujours. A Paris, la note dominante avait été l'élan vers le progrès, l'ardeur à renouveler. Ici, en Lorraine, chez pauvres ou riches, la grande préoccupation commune, c'était l'Ordre, l'Ordre maintenu plus encore que l'Ordre à établir.

Dans cette maison, comme dans tous ces villages, on travaillait d'ailleurs de l'aube au soir —ce qui est bien, aussi, une condition de renouveau national. Séjour grave, un peu mélancolique pour des troupes dont les moments de loisir y étaient sans histoire.

A la traversée de la Meurthe et à l'élan de ces chars qui, depuis les vallées de l'Aube, allaient, dès le 22 septembre, atteindre la Vesouze au-delà de Thiebaumesnil, devaient succéder six semaines de guerre lente : six semaines d'opérations dont la prise d'un village ou le gain de quelques kilomètres seraient les enjeux. Sur l'ensemble du front de Lorraine, depuis le secteur de Metz jusqu'au Sud, l'ennemi, cette fois, s'accrochait. Il s'accrochait d'ailleurs avec plus d'énergie encore et une sorte de résolution farouche là où il trouvait les Français devant lui.

Plus d'un mois de pluies incessantes noyant les prés, grossissant les rivières dont on ne distinguait plus le cours des nappes d'eaux limoneuses courant la plaine, enlisant hommes et véhicules dans une boue énorme, servait la défense allemande et rendait impossible aux Américains et aux Français toute exploitation fructueuse des blindés, tout mouvement soudain de percée, d'infiltration ou de débordement. Pendant ces semaines, et avant de reprendre dans l'hiver plus sec la marche en avant sur Strasbourg et le Rhin, la division vécut à peu près la vie d'une unité d'infanterie; à ceci près qu'il s'y ajoutait l'appréhension

constante de l'usure d'un matériel englué dans la boue, battu des .pluies, noyé dans l'eau ruisselant des bois.

La division était maintenant à cheval sur deux rivières, la Mortagne et la Meurthe, faisant face à la Vesouze en direction nord-est, avec tout -son flanc est au contact de l'ennemi depuis le secteur de Baccarat jusqu'à l'ouest de Rambervillers, avec son flanc ouest appuyé contre l'aile droite de la III^{e} Armée américaine au sud et à l'est de Lunéville.

Dès le 22, après le beau soleil qui, la veille, avait éclairé la traversée de la Meurthe, la pluie commençait à tomber et ne devait, s'arrêter pour plus de quelques heures qu'au début de novembre. Aux abords des ponts de bois construits sur la Meurthe, c'était déjà un marécage d'où émergeaient les sillons énormes d'une boue huileuse qui clapotait au passage des chenilles. Beaucoup de véhicules devaient être remorqués. Dans les jours qui suivirent; il fallut construire un pont après un autre, car les eaux de la Meurthe montaient sans cesse. Un matin, allant faire un tour des lignes dans la tête de pont, j'eus sous les yeux une vision baroque et touchante :

Des autobus de la T.C.R.P., avec leur aspect bonasse de gros - jouets pansus faits pour le pavé de Paris, étaient enfoncés dans la boue jusqu'aux essieux, face au pont. Deux d'entre eux étaient complètement enlisés,- et il fallut renoncer à leur faire franchir la rivière.

Les autres furent remorqués, ou plutôt arrachés, avec d'énormes « flocs », à leur gangue de boue par des Shermans et entraînés tant bien que mal sur le pont, où leurs roues butaient en patinant contre les rails. Spectacle touchant, parce que c'était le seul moyen de transport que Paris eût pu fournir au bataillon de F.F.I. incorporé à la division. Je revis les hommes dans l'après-midi, au milieu de la forêt de Mondon, non loin d'un carrefour que l'ennemi, retranché à un kilomètre de là, arrosait, parfois avec trop de précision. Ils n'avaient pas encore de casques et portaient de vieux uniformes kaki. Leur armement était insuffisant. Ils allaient être employés à des patrouilles dans les bois, ce qui devint d'ailleurs pendant quelques semaines, avec les échanges périodiques d'obus, l'occupation commune du régiment de cuirassiers cantonné dans une forêt dont l'ennemi tenait encore le coin Nord-Est; et on disait d'eux, plus tard, qu'ils ne reculaient devant aucune mission.

L'aspect de ce régiment de chars dans ces bois trempés, ruisselants, n'était guère moins singulier d'ailleurs que celui des autobus de la T.C.R.P. Ses hommes et même son commandant, le colonel Noiret, émergeant des sous-bois sur les chemins avec leurs imperméables verdâtres qui avaient l'air de bâches laissées sous la pluie, leurs cheveux dégoutants d'eau sous le casque, faisaient, penser à ces « êtres marécageux » dont Hitler parlait pour excuser les défaites de son armée en Russie.

Les chars, pourtant toujours impeccables, des cuirassiers, avaient l'air d'un matériel abandonné, inutile et encombrant. Sur les chemins, les « motards », dont les machines avançaient par bonds rageurs, dérapaient, se cabraient, et replongeaient dans cette glu, n'avaient plus figure humaine. Comme je franchissais un fossé en compagnie d'un camarade qui portait, en sautoir, un appareil photographique, l'un d'eux nous héla. Il avait un calot de spahi qu'on ne reconnaissait qu'à un seul coin rouge épargné par la boue. Son visage semblait un bloc de glaise, percé de deux yeux rieurs ; « Ecoutez... vous pourriez me faire un plaisir? Prenez une photo de moi.... Je voudrais l'envoyer à ma mère — c'est la seule femme qui me trouve beau... Maintenant, ça lui passera. »

Juste au Nord-Ouest, sur Thiebaumesnil, les choses allaient au même rythme. Des patrouilles, de temps à autre, sur la Vesouze, où l'ennemi s'était très puissamment retranché et même au-delà, mais le front ne variait guère. Entre Allemands et Français, à peu de distance les uns des autres, c'étaient des duels au mortier. Aux abords de la route nationale qui longe la rive droite de la Meurthe vers Lunéville, quelques obus ennemis tombaient, par intervalles, pour harceler les convois. L'ennemi n'était plus, comme parfois en août, à court de munitions et ses pièces ne chômaient pas. Artillerie, patrouilles, embuscades : un genre de guerre que les hommes des blindés, habitués aux mouvements rapides, n'aimaient pas.

On y perdait parfois, en d'insignifiantes opérations, des officiers d'élite, irremplaçables, comme ce fut le cas des capitaines Geoffroy et Dubut, deux héros des campagnes africaines, tués par la rafale d'un isolé perché dans un arbre.

Sur le flanc est, c'était la même chose. Les chars étaient immobilisés, en position d'attente; ils étaient plus un problème qu'une aide : problème d'entretien constant et de camouflage. Au village de Doncière, au début d'octobre, le commandant Cantarel, tankiste-né, qui, à trente-deux ans, 'avait reçu le commandement du 501e de Chars, était arrosé dans son creux de vallée par les pièces allemandes montées sur la colline, aux bords du château de Doncières, ripostait au canon, planquait ses chars et, comme tout le monde, attendait. A. Roville-sous-Bois, le commandant de La Horie, l'un des meilleurs cavaliers de France, avec une taille de jockey et un cœur d'élite, se rongeait les doigts : Il devait être tué en pleine action, le 18 novembre, en contribuant, par sa fougue, à la percée de la ligne provosgienne. Les « fantassins » montraient un peu moins d'impatience que les « cavaliers ». Plus bas, dans le secteur d'Ortoncourt, le colonel Putz, une des figures les plus remarquables et originales de la division, qui a commandé en Espagne la Brigade internationale, qui a probablement plus de campanes à son actif˜ sous tous les cieux et climats qu'aucun homme vivant, se trouve au feu comme une salamandre, et avait sous ses ordres un bataillon franc-espagnol qui ne chômait

guère, passait un mois d'octobre plus actif, appuyant l'assaut américain qui libéra Rambervillers et écrasant, à Anglemont, un bataillon ennemi, en attendant de jouer, le 1er novembre, un rôle important à la prise de Baccarat. Mais, même sur ce flanc droit, parfois plus animé que les autres, ce n'était pas le travail habituel à une division cuirassée.

Dans ce genre d'unité, il se développe vite, même chez les fantassins d'origine, un besoin de mouvement, de déplacement, 'de changement de région, de paysage et d'atmosphère. On entend partout un: « Ah! on bouge? Eh bien, ce n'est pas trop tôt », dès qu'un départ est annoncé, fut-ce un simple mouvement administratif. Aller de province en province, d'un front à l'autre, si possible de pays à pays, devient un accompagnement nécessaire de la guerre. Pour tous, le voyage apporte une sorte d'enrichissement au sens et à la valeur du combat. On tendrait presque à calculer les succès en kilomètres autant qu'en pertes infligées à l'ennemi. J'ai entendu bien des hommes parler avec plus d'orgueil de la distance parcourue par leur unité que des trente-deux ou trente-trois mille prisonniers allemands qui avaient déjà été faits en France par la seule Division Leclerc.

Dans les popotes, les soirs d'octobre, c'était le même refrain : ça y est, on va passer l'hiver ici! Même à la popote hospitalière et gaie du. capitaine Déré, commandant la Compagnie de Q.G., dont la table était animée par les saillies du lieutenant Lucas, il y avait des moments de mélancolie.

Et le capitaine Déré qui, à cinquante ans, en Tunisie, lançait son « commando » contre l'ennemi avec une fougue de Saint-Cyrien, parlait, « si on devait rester en place », de filer sur l'Indochine, avec le Corps expéditionnaire, « pour voir au moins du pays ».

Parfois, on allait faire un tour au-dessus des lignes, dans un des « piper cubs » du capitaine Calais — qui, avec son second, le lieutenant Mentoux, traversa, le 23 août, les barrages de D.C.A. allemands dans un de ses appareils aussi fragiles que des jouets d'enfant, pour laisser tomber, sur la Préfecture de Police, le message du général Leclerc annonçant son arrivée aux insurgés. Volant à trois ou quatre cents mètres, on voyait l'ensemble de ce front d'hiver tout noyé, les masses d'arbres au feuillage jauni des bois tout luisants de pluie, les flocons ou les volutes des obus d'un côté ou de l'autre des lignes. On surveillait le ciel, car le « piper cub », très lent et vulnérable à n'importe quelle arme, est une proie facile pour un chasseur ennemi. Mais l'aviation allemande ne se montrait guère.

C'est sur cette image d'un front figé par l'hiver, que je quittai la division, le 30 octobre, pour n'y revenir que quatre semaines plus tard. Combien de temps devraient-ils, encore patienter avant de repartir, eux, qui avaient su attendre pendant des années? Parfois, ils s'inquiétaient de Paris, des événements politiques. Mais ils pensaient surtout à Strasbourg, le Rhin,

l'Allemagne et cette consommation finale de la tâche entreprise, autrefois, dans les sables, par une poignée d'hommes; cette consécration .de l'œuvre que serait l'entrée, chez l'ennemi, le roulement de leurs chars sur les routes allemandes. Deux jours plus tard, la division prenait Baccarat, où le colonel Rouvillois livrait une bataille décisive. Quinze jours plus tard, c'était la marche sur Strasbourg.

CHAPITRE IX

ALSACE

Parfois, avant la guerre, quand on pouvait encore parler de ces choses avec quelque détachement, des amis étrangers m'ont demandé : « Expliquez-moi pourquoi vos compatriotes et vous, vous tenez si particulièrement à l'Alsace. Que possède cette province qui vous la rende, apparemment, plus précieuse que toutes les autres? » Comme les Français mettent une sorte de pudeur ou de fausse honte à traiter gravement ces sortes de sujets, il m'arrivait de répondre par une boutade : « Voyez-vous la carte de France? Si nous perdions l'Alsace, les enfants auraient trop de difficulté à la dessiner de mémoire. » Eussé-je voulu 'aller au-delà d'une boutade, j'aurais sans doute répondu que l'Alsace était en effet plus qu'une province. C'était la clôture naturelle du Pré Carré. C'était l'expression même du besoin français de claire définition de soi; et j'aurai opposé ce besoin aux tâtonnements de l'âme germanique qui ne connait pas sa mesure et qui, ne trouvant pas une raison d'être dans la connaissance de soi, la recherche aveuglément en dehors d'elle-même.

En face de cette Allemagne impuissante à se définir et même à se trouver, l'Alsace complète justement la définition d'une France diverse dont cette diversité fait à la fois un pays content de ses limites et une nation sensible à qui le monde extérieur reste toujours intelligible. A Londres, ou en Afrique du Nord, nous avions constamment songé à l'Alsace. L'acte d'annexion, la complaisance ou la veulerie amorphe de Vichy en présence du dépècement de notre territoire, nous avaient écœurés, non pas que nous fissions du chauvinisme à la Déroulède, mais parce que nous nous demandions si l'on allait faire de ce grand pays à haute conscience quelque chose comme ces animaux sous-marins dont on peut dévorer la substance sans que les centres nerveux le sentent ou réagissent. Après le débarquement du 6 juin, il y avait, sur cette « route du retour », deux jalons qui comptaient pour nous plus que tous les autres: l'un était Paris et l'autre était Strasbourg.

Je n'ai malheureusement pas pu assister à la libération de Strasbourg. Ayant quitté la division le 30 octobre, je n'y retournai qu'au début, de décembre et pour une semaine seulement. A la fin d'octobre, beaucoup de mes camarades commençaient à désespérer de faire cette « marche sur Strasbourg », dont ils avaient tant parlé depuis le départ de Paris. Le 24 novembre, j'entendis, comme tous les Français, sonner les cloches de la ville, dont les échos étaient portés sur les ondes.

C'était la division Leclerc qui avait libéré Strasbourg. De loin, je n'avais pas mesuré toute l'étendue de sa tâche, la hardiesse de l'opération et la maîtrise de son exécution qui en firent le chef-d'œuvre de Philippe Leclerc. Fidèle jusqu'ici à ma ligne de conduite, je n'ai rapporté dans ce récit que des faits dont j'ai été le témoin. Mais avant de parler de l'Alsace et de ce que j'y ai trouvé, je veux, cette fois, faire un retour en arrière et, dérogeant à ma règle, évoquer cette marche sur le Rhin, dont le public n'a pu se faire qu'une idée assez vague sur la foi d'informations données hâtivement et au jour le jour.

Au début de novembre, la prise de Baccarat par la Division avait enlevé à l'ennemi son dernier bastion sur la Meurthe. Il tenait encore une ligne approximativement Nord-Sud passant à l'ouest de Blamont et de Badonviller transformée en redoute. Cette ligne, que les Allemands appelaient « VorVosgesen Linie », ou ligne de défense Pré-Vosgienne, constituait leur premier système de couverture de la route du Rhin. Le second et le plus important dispositif de défense était la « Vosgesen Linie » ou ligne Vosgienne. Cette dernière courait sur les crêtes des Vosges, bouchait les défilés et bloquait d'un formidable arsenal et de bastions quasi-imprenables de front la trouée de Saverne, seule porte largement ouverte sur la plaine d'Alsace.

La mission du XV^{e} Corps américain, qui comprenait la Division blindée du général Leclerc et

deux divisions d'infanterie américaines, consistait à forcer les deux lignes de défense ennemies et à s'emparer de Strasbourg. Outre des unités de garnison, trois divisions allemandes au complet tenaient ce front qu'il fallait enfoncer; elles avaient eu six semaines pour se fortifier et avaient, sur celles qui allaient leur donner l'assaut, l'avantage d'un puissant système de défenses naturelles. Conformément à la méthode adoptée depuis le début d'août, et à l'inverse des formules allemandes d'emploi des unités en 1940, c'est l'infanterie qui devait faire la rupture du front; les blindés devaient servir à l'exploitation de la brèche. A cet égard, le général Leclerc avait toute latitude pour choisir ses voies de pénétration et pour exploiter un débouché de telle façon et aussi loin qu'il l'entendrait. Il déciderait en d'autres termes son itinéraire, les conditions dans lesquelles il marcherait sur l'objectif final, et s'il devait s'en emparer seul ou attendre l'appui de l'infanterie. Il va de soi que le commandement lui faisait une confiance illimitée. On va voir comment elle fut-justifiée.

Le 13 novembre, le XV^{e} Corps déclenchait son offensive en direction de la trouée de Saverne. Cinq jours plus tôt, le XIII^{e} Corps, sur sa gauche (au Nord) et le VI^{e} Corps sur sa droite (au Sud) avaient déjà déclenché la leur. En fin de compte on verra que la décision de la campagne de Lorraine et d'Alsace fut principalement le fait du XV^{e} Corps et en particulier de la Division Leclerc qui en était la tête de bélier.

C'est leur percée qui coupa en deux le front allemand d'Alsace et en détermina le morcellement sans appel.

Du 13 au 15, l'infanterie américaine déblaye le terrain en direction du Nord-Est et atteint la ligne Montigny-Blamont-Richemont où l'ennemi avait compté, résister, si on en juge par l'état de ses travaux de défense. La Division Leclerc appuie et suit l'avance américaine. Elle attend l'occasion d'un, débouché. Pour le moment, il n'y a ni décrochage sérieux de l'ennemi, ni rupture de son front. Mais la poussée américaine au Nord-Est est aventurée. Il faut élargir le champ d'action de l'infanterie américaine au Sud pour avoir plus de jeu. La Division Leclerc entre en lice. Le commandant Morel-Deville prend successivement Montreux et Nonhigny. Le lieutenant-colonel de la Horie prend d'assaut le fort de Badonviller et pousse sur Cirey-en-Vesouze, devant laquelle il se fera tuer le lendemain. On n'avait demandé au général que d'appuyer l'action de l'infanterie américaine en élargissant sa base d'action. Mais il voit la possibilité d'une percée profonde par Cirey-en-Vesouze qui est un des derniers points d'appui de la ligne pré-vosgienne et qui ouvre en même temps une voie de pénétration de la ligne de défense vosgienne elle-même. Le plan du général Leclerc est de prendre de flanc la trouée de Saverne, par Dabo au Sud et par la Petite-Pierre au Nord, en lançant ses blindés à l'assaut des cols secondaires où l'ennemi comptant trop sur des défenses naturelles, sera moins fortement retranché que devant Saverne.

L'axe de poussée Cirey-en-Vesouze-Saint-Quirin-Dabo est donc son axe de prédilection. En agissant vite, il est possible de forcer coup sur coup les deux lignes de défense ennemies.

Cirey est prise dans la nuit du 19 au 20 par le commandant Morel-Deville. C'est une première rupture du front allemand qui coupe une division ennemie en deux. Le groupement tactique du colonel de Langlade est aussitôt lancé vers Saint-Quirin et Dabo, mais devant Saint-Quirin et Niderhoff, il se heurte à une très forte résistance. Si pourtant on ne prend pas l'ennemi de vitesse, il fera appel à ses réserves et on risque de perdre la partie. Le temps travaille contre les Français. Le général[6] comprend qu'il ne faut pas attendre l'infanterie américaine, mais agir sans retard en utilisant son infanterie blindée comme infanterie de montagne. Il le fait. Pendant que le lieutenant-colonel Mingeonnet prend Niederhof et fixe l'ennemi devant Voyer, Massu fait sauter le 20, par une attaque en règle appuyée des feux de neuf batteries d'artillerie, le dernier rempart ennemi sur la Sarre, à Saint-Michel et fonce, cette fois, avec ses chars, à travers la brèche, en direction de Dabo, et le 21, il enlève d'un seul élan le col du Wolsberg, ayant fait, dans cette double opération, plus de 1.500 prisonniers.

[6] Il était toujours, là, partout, dit un de ses officiers lançant ses formations sur les routes « comme des bicyclettes ».

Sur ses traces et à partir de la brèche ouverte à Niederhoff, marche le groupement tactique du colonel de Guillebon, avec le sous-groupement Putz en tête. L'ennemi est bousculé sans avoir eu le temps de faire appel à ses réserves de Saverne. Dans la nuit du 21 au 22, près des deux tiers de la Division défilent à travers les cols des Vosges, dans la région de Dabo. L'ennemi, reflue vers l'Est en désordre. A un carrefour qu'il a occupé au-delà de ce qui fut la ligne vosgienne, Putz, en pleine nuit, voit arriver les véhicules allemands en retraite, tous phares allumés, ignorant que les Français les ont devancés et ses canons les écrasent sur place à bout portant. Le 22 novembre au matin, le groupement de Guillebon et le sous-groupement Massu occupent, sur le versant Est des Vosges, une forte tête de pont en plaine d'Alsace, à Birkenwald.

En même temps, par l'axe nord, le Groupement tactique du colonel Dio déborde Saverne par la Petite-Pierre dont le lieutenant-colonel Rouvillois s'empare après un combat meurtrier où il fait 1.200 prisonniers, et attaque de front la puissante organisation ennemie qui couvre Phalsbourg et la trouée de Saverne. L'élan du commandant Quilichini rompt les deux premiers systèmes de tranchées avant de s'arrêter devant les pièces maîtresses du dispositif ennemi où il fixera d'ailleurs l'attention de tous les effectifs disponibles de la 553^{e} Division allemande. Mingeonnet, après avoir traversé Saverne aborde cette même position à revers. L'ennemi doit y capituler deux jours après.

A Saverne même, les Allemands, débordés de tous côtés, lâchent pied et la ville est aisément enlevée. Le 22 au soir, tous les moyens de la Division sont rassemblés sur le versant est des Vosges. Essence et munitions arrivent à pied d'œuvre. L'ordre pour la prise de Strasbourg est donné dans la nuit. Il a été convenu que, si les circonstances étaient favorables, la Division agirait seule. Elle va agir seule et à toute vitesse pour prendre une autre marche sur l'ennemi.

Le 23, à sept heures du matin, quatre sous-groupements tactiques marchent sur Strasbourg. A neuf heures, trois d'entre eux sont arrêtés sur la ligne des forts extérieurs. Mais, bousculant tout sur son passage, le sous-groupement Rouvillois, venant du Nord, entre à 10 heures dans la ville et marche sur « le Pont » : le Pont de Kehl, la frontière allemande... Le général lance aussitôt tout le groupement tactique du colonel de Langlade sur l'axe de pénétration du lieutenant-colonel Rouvillois. L'ennemi, se sachant débordé par le Nord, faiblit au Sud et le groupement de Guillebon s'élance dans Strasbourg par le Sud, avec Putz en avant garde. Par un paradoxe tactique, presque toute la Division a pénétré dans la ville, alors que les ouvrages de défense extérieure — les forts — n'ont pas encore été neutralisés. Du 23 au 24, ce seront les opérations de nettoyage : prise des forts par l'emploi combiné de moyens massifs et d'arguments diplomatiques et combats de rues dont la ville porte encore les marques.

Il y a des incidents comiques en marge d'une bataille qui n'est est pas allée sans pertes : l'aspirant Braun, un Alsacien, fait trois cent neuf prisonniers « par téléphone », en se faisant passer pour le chef d'état-major du général allemand, commandant la place. Le 24 au soir, tout est fini. En une semaine d'opérations, la Division a fait douze mille prisonniers, détruit 250 canons, 40 chars. 1.800 véhicules, mis hors de combat plus de 3.000 ennemis.

Le 25 au matin le général lançait de fortes patrouilles de reconnaissance vers le Sud, afin de pouvoir, dès la relève de la Division à Strasbourg, déblayer la plaine d'Alsace. Mais la relève ne devait avoir lieu que le 28 novembre, car les deux divisions d'infanterie américaines liquidaient entre temps les points de résistance ennemie dans le nord de l'Alsace. Et le 28, l'ennemi, entre Colmar et Strasbourg, avait eu le temps de se ressaisir. Une poussée d'une trentaine de kilomètres porta la Division au sud d'Erstein, sur la route de Colmar. Et là, avec son flanc gauche au Rhin, elle dut reprendre cette « guerre lente » que nous avions connue en Lorraine sur le front Meurthe-Vesouze pendant le mois d'octobre. Elle travaillait à la réduction de la « poche » de Colmar par le Nord, cependant que les Américains l'attaquaient par l'Ouest et les divisions du général Delattre de Tassigny, qui avaient reconquis une grande partie du Haut-Rhin, par le Sud.

Un ennemi combattant avec acharnement et sans merci, acculé au fleuve, dépensant ans compter un énorme stock de munitions qui ne devait pas retraverser le Rhin, canonnant nuit et jour,

disputant chaque pouce de terrain; une plaine inondée par les eaux des rivières et des canaux débordés, une sorte de champ de bataille lacustre où l'on voyait les véhicules passer sur d'étroit ruban des routes entre des nappes liquides et plonger dans l'eau à ras de capot pour traverser ce qui avait été un pré et où maintenant on traçait un gué avec des piquets; des villages entourés d'eau, servant de P.C. aux unités, échangeant des obus au-dessus des étangs ou des bourbiers qui les séparent; des ponts coupés ou effondrés forçant les véhicules à d'incroyables détours pour aller d'un point à un autre, parfois d'une compagnie à l'autre. Ici, et là, de violents engagements, à l'échelle d'une compagnie ou d'un bataillon, engagements où l'ennemi, S.S. principalement, ne fait pas de quartier et paraît n'en attendre guère. Des embuscades où des hommes tombent qu'on ne revoit plus. Tel fut le champ d'action et tel fut le rôle de la Division dans la première quinzaine de décembre, après l'étonnante marche de Baccarat à Strasbourg. Il eut fallu du repos à ces hommes qui, de la Normandie au Rhin, avaient combattu sur près de 1.000 kilomètres, fait plus de quarante-cinq mille prisonniers en chemin, libéré Paris et Strasbourg. Mais la tâche de la libération de l'Alsace n'était pas terminée. Et si bien peu d'entre eux, en dépit de la fatigue, parlaient de repos ou de répit en attendant de repartir vers cet autre objectif auquel ils songent, l'Allemagne, c'est qu'ils avaient trouvé, dans cette Alsace qu'ils venaient délivrer, un accueil qui avait dépassé leurs espérances.

D'où sont venues ces étranges rumeurs qui ont couru la France, ces bruits insidieux sur la réception des troupes françaises et alliées? Il faut s'étonner non pas qu'elles aient été mises en circulation par quelques malfaiteurs ou quelques alarmistes, mais qu'elles aient été crues et parfois propagées par des gens de bonne foi. Dans ce pays qu'on avait tenté de germaniser, les soldats français ont trouvé l'accueil le plus touchant et le plus direct qui leur ait été fait depuis leur entrée à Paris. Il n'est pas de province de France où maisons et cœurs se soient plus ouverts à eux. Il n'est pas de province de France qui soit aussi superbement pavoisée. Voici quatre ans, la Gestapo avait fouillé toutes les maisons d'Alsace pour en arracher tout ce qui rappelait la France, drapeaux ou insignes et jusqu'aux livres. Chaque Alsacien devait prêter serment qu'il ne possédait pas de drapeau français. Toute infraction était punie de mort. Aujourd'hui, dans des villages de première ligne, dont le sort est encore en doute, on voit des drapeaux à toutes les fenêtres. A Strasbourg, sous le feu des canons allemands, à Strasbourg qui serait rasée et dépeuplée si jamais l'ennemi réussissait une contre-offensive, il y a de vieilles rues si pavoisées que les drapeaux y font comme' une voûte. Cela ne s'est pas improvisé. On ne tire pas du néant des milliers de drapeaux et de hampes.

Dans la petite ville d'Erstein où le général avait installé son P.C. et dans les villages avoisinants, des sermons étaient prononcés, en français et en alsacien, pour la première fois depuis quatre ans, qui célébraient la libération. Il fallait voir, dans la demi-pénombre de l'église, ces visages d'hommes et de femmes dont la joie prenait une sorte de gravité enfantine, dont l'émotion, adoucie par le séjour où elle s'exprimait, communiquait à tous les yeux une sorte de naïve tendresse comme on voudrait la peindre sur une scène d'Adoration. Il fallait voir aussi, à la sortie de la messe, la petite place où se pressait une foule disciplinée, compacte, faite de vêtements noirs et de robes éclatantes tirés des grandes armoires alsaciennes pour un jour solennel. Taffetas et moires chatoyaient sur les corsages et les nœuds de rubans aux premiers rayons de soleil qu'on eût vus depuis plusieurs semaines. Une petite fille menue, aux cheveux pâles de lin qui, avec son énorme coiffure, avait l'air d'un papillon aux ailes écarlates, se tenait tout au premier rang, suçant son doigt. Quand le général Leclerc et ses officiers descendirent les marches, elle se mit à battre des mains en sautant sur la pointe des pieds; et puis, elle s'arrêta tout soudain, comme alarmée, parce que sa mère portait un mouchoir à ses yeux. C'est que, dans ces acclamations - alsaciennes, il y avait une note grave : ce n'était pas une frénésie de libération, mais quelque chose qui rappelait une action de grâce.

C'est aussi que, pour l'Alsace, cette joie, profonde comme un bonheur ramené de très loin dans le temps et dans l'espace, ne va pas sans angoisse :

En Alsace, on a connu les épreuves de toute la France et d'autres souffrances que le reste du pays n'a pas subies. On y a souffert de la conscription totale, d'une implacable intégration au monde germanique. Dans un village du Donon où je m'étais arrêté au passage en allant sur Strasbourg, j'avais passé une demi-heure dans une auberge de montagne. Comme j'y arrivais, l'un des fils de la maison, un garçon de vingt-deux ans, portant l'uniforme de gendarme, venait de rentrer au foyer et il embrassait sa mère qu'il n'avait pas vue depuis plus de quatre ans. Celui-là avait gagné le maquis en 1910. Un autre fils avait été conscrit dans l'armée allemande et combattait quelque part sur le front oriental, pour une cause qu'il détestait. On ne savait rien de lui. Le troisième, à quinze ans avait été pris par l'Organisation Todt et était « quelque part en Silésie ». Le père avait été emmené en Allemagne. C'était le destin de bien des familles alsaciennes. Si les jeunes hommes manquaient à l'appel de la Wermacht, leurs parents pouvaient être pris et fusillés. Pourtant, on m'avait fait, dans cette auberge où il y avait autant d'angoisse que de joie, un accueil' émouvant. Et si l'on y racontait ses épreuves, c'était pour s'excuser « de n'avoir pu faire plus encore pour son pays ».

Comprend-on le drame de l'Alsace? Pour chaque famille, il y a, au tableau de ces défaites allemandes dont on se réjouit; une ombre terrible: de combien de morts alsaciens sont-elles payées? Quelle est la rançon de cette joie et de ces cloches qui sonnent pour annoncer des victoires françaises ou alliées sur des fronts hostiles dont on ne sait rien, sinon que des Alsaciens y meurent dans un exil d'âme insupportable pour un ennemi qu'ils voudraient combattre de toutes leurs forces, sinon qu'on leur impose souvent une horrible complicité dans des besognes de répression, que beaucoup d'entre eux finissent par se rebeller et tombent à leur tour, sans consolation et sans sépulture? Pourtant, dès 1940, cette même Alsace était largement représentée parmi ceux qui continuaient la lutte. Elle leur avait envoyé plusieurs de ses hommes. Et c'est un Alsacien, le capitaine Eggenspiller, blessé devant Strasbourg, qui est aujourd'hui, en même temps qu'un des plus purs héros de la Division, le seul officier vivant de cette Division qui, depuis juin 1940, ait fait sans aucune exception toutes les campagnes auxquelles des Français aient participé.

En revenant d'Erstein, je passai quarante-huit heures à Strasbourg. Pendant deux nuits, l'artillerie américaine bombarda la rive allemande. D'un observatoire élevé aux bords du Rhin, j'ai vu Kehl en feu d'où montaient de gigantesques panaches de fumée rougeoyante, dont les volutes roulaient vers la plaine et le long du Rhin. La canonnade dura chaque nuit, jusqu'à l'aube.

Chaque fois, Strasbourg se réveillait d'un sommeil troublé, en se demandant si elle allait, à son tour, servir de cible à un tir de représailles ennemi. Car Strasbourg est toujours sous le feu des canons allemands. Et cependant la vieille ville, qui respire à quelques centaines de mètres de cet ennemi dont le fleuve et trois ponts coupés la séparent, affiche orgueilleusement sa nationalité française autant et plus qu'aucune ville que j'aie vue depuis cinq mois. Le matin, sur les places, une foule attentive et ordonnée écoute les nouvelles annoncées par haut-parleur et, dans un silence exalté, la Marseillaise ou le Chant du Départ qui les termine. Dans les villages, c'est parfois encore le crieur publie qui les lit. Si Strasbourg n'est pas aussi gaie que d'autres, c'est qu'elle est en plein front. C'est qu'à 17 h 30 il y a le couvre-feu, qu'aux portes et aux ponts, des soldats en armes montent la garde comme devant une citadelle assiégée et qu'on ne circule dans les rues obscures que si l'on a le mot de passe. C'est qu'il y a encore quelques milliers d'Allemands cachés dans Strasbourg, camouflés, et qu'on ne pourra reprendre que petit à petit. Mais, dans les maisons de cette ville assombrie, les soldats français trouvent une hospitalité qu'on ne leur mesure ni matériellement ni moralement. Les Français, parfois abusés à Paris et ailleurs par les rumeurs malfaisantes dont j'ai parlé, doivent savoir avec quelle constance cette province de France a veillé sur son patrimoine sentimental.

Il faut qu'ils sachent tout ce que représentent de patience et de foi ces drapeaux qui sortent joyeusement dans le sillage des batailles. Il faut qu'ils sachent, comme le savent aujourd'hui les soldats de Leclerc et de Delattre, que l'Alsace, ne pouvant résister à la force physique, a victorieusement résisté à toutes les formes d'annexion morale; qu'aux marches de l'Est, elle a tenu, n'en pouvant tenir d'autre, et comme la France elle-même, une frontière spirituelle et morale, et que, sur ce plan la ligne du Rhin, où brûle Kehl, a été pendant quatre ans tenue avec espoir, avec confiance, avec fidélité.

CHAPITRE X

UN INSTANTANÉ, WALLEIVIAGNE OCCUPÉE

Je veux terminer ce reportage par une note brève sur cette Allemagne qui connaît à son tour l'occupation et qui la connaît à une échelle, il est vrai, limitée, en pleine guerre; de cette Allemagne que les soldats français regardent déjà à travers le Rhin.

J'étais parti en auto pour Bruxelles, avec deux camarades, par Longuyon, Sedan et Mézières, le long d'une route encore jalonnée de carcasses de véhicules allemands qui, bordant nos anciens ouvrages bétonnés, ont l'air d'être expiatoires. Nous avons franchi la frontière belge sur cette route des Ardennes qui est comme une allée dans un beau parc, pour gagner Charleroi et Bruxelles.

Notre première visite a été pour le front britannique, au nord de la Hollande, au .delà de Nimègue et du Rhin, où se poursuivaient des combats acharnés. Puis, rentrés à Bruxelles, nous repartions pour visiter quelques secteurs de ce qu'on appelle, assez pompeusement encore, « l'Allemagne occupée ».

« Nous allons faire un tour en Allemagne. »

Nous mettions une pointe de forfanterie dans cette réponse à un camarade rencontré à l'hôtel et, qui nous demandait où nous allions « si tôt ». Presqu'inavoué, il y avait en nous le sentiment d'une première revanche du destin. C'était beaucoup que d'avoir, depuis quelques mois, vu l'ennemi reculer de Normandie à l'Ile-de-France, de Paris à l'Alsace. Mais fouler son sol c'était, si l'on veut, prendre un acompte. C'était un commencement de récupération sentimentale que nous allions faire avant de regagner la France!

Bruxelles, Liége, Eupen. A Eupen qui, libérée, retourne à la Belgique, un curieux écriteau nous accueille : curieux, parce que c'est en allemand qu'on lit, sur la large banderole flottant au-dessus de la rue d'entrée : Salut à nos libérateurs. Et, sur les montants, il y a quatre drapeaux : américain, britannique, belge et français à Croix de Lorraine. D'Eupen, partent deux des voies d'accès aux secteurs occupés par les Américains au sud d'Aix-la-Chapelle : une route qui serpente et où l'on remarque à peine les deux tronçons de poteaux-frontières, qui mène à Munschau ; une autre, toute droite à travers une forêt de pins lustrés par la pluie, qui va sur Rotgen et sur Zweïtal. Munschau, c'est le vieux Montjoie carolingien d'où partit le cri de guerre des rois de France : Montjoie et Saint-Denis!

A moins de deux kilomètres de Munschau, on découvre, d'une hauteur, la plaine d'Aix-la-Chapelle, d'où montent encore des colonnes de fumée.

Puis on commence à descendre sur Munschau, tassée au creux d'une vallée dont les escarpements jettent une ombre profonde sur une partie de la ville et divisent la rivière, au fond, en deux nappes distinctes, l'une opaque, l'autre lumineuse. Avant d'arriver, on voit, dans le dernier virage, des soldats américains qui veillent, attentifs, derrière un blockhaus, au bout d'un pont coupé qui, hier encore, enjambait la vallée : sur l'autre versant, l'ennemi garde encore quelques points de résistance.

A deux cents mètres plus bas, on plonge dans l'ombre de la ville, attirante, baroque, avec des airs de Conte du Rhin et des pignons de travers qui penchent comme pour se regarder dans la rivière.

Mais, dans cette ville, tout est furtif. Il est vrai que l'ennemi est à portée et ne se gêne pas pour la bombarder de temps à autre. Toute la population civile allemande a l'air d'être là, y compris des hommes qui paraissent en état de porter les armes. Des ouvriers allemands travaillent méticuleusement à construire un pont, sous le regard d'un Américain nu-tête, les mains dans les poches, le visage ennuyé. Des enfants de sept à huit ans, dûment endoctrinés, nous font le signe V avec leurs doigts. Des vieillards nous regardent et nous glissent un sourire qui voudrait être bienveillant et qui n'est que complaisant. Des filles fixent les soldats américains qui passent.

Il flotte, dans leurs yeux, quelque chose qui est un mélange de provocation et d'humilité, qui me rappelle

la Rhénanie de 1929[7] (1). Au détour d'une vieille maison de guingois, une maison qui évoque le cabinet du docteur Caligari, un détail bizarre : en lettres noires, surmontées d'une flèche, on voit l'indication « Zum Friseur » (coiffeur), puis, au-dessous, une croix de Lorraine, puis, au-dessous encore, écrit au charbon, « Warum nicht » (pourquoi pas?). En effet. Montjoie fut franque.

Il y a partout quelque chose de fuyant, de docile, de servile dans les regards et dans les gestes qui fait penser invinciblement à la mine d'un mari complaisant. Le nazisme n'a pas seulement stimulé la haine dans l'action. Il a préparé la servilité dans la défaite. Tous ces gens sont déjà installés dans cette défaite comme jamais des Français ne sauraient l'être à l'heure où, pourtant, leurs troupes sont encore à une portée de canon. Quand nous prenons des photos, au lieu de se retirer du champ, ils se plaisent à ralentir le pas et sourient. Etre fixés sur l'objectif dans cette posture ne leur déplaît pas.

Dans l'après-midi, nous parlons à quelques soldats américains. Certains, parfois, échangent quelques mots avec les Allemands. Ils ne les, haïssent pas, mais ils les méprisent. Ils méprisent cette servilité plus qu'ils n'ont détesté cette violence qui l'a précédée. Ils ont un sentiment de dégoût et d'oppression.

[7] Ces notes ont été prises longtemps avant la grande contre-offensive allemande du milieu de décembre.

Pour comprendre que cette ville n'est plus aux Allemands, il faut noter le changement de ton. Hier, sans doute, on y parlait à voix haute. Aujourd'hui on y parle à voix basse, on chuchote, on évite les notes élevées, comme pour ne pas gêner les occupants, comme pour marquer, sans qu'on l'ait demandé, une distinction de rang. On comprend ici ce que ces gens exigeaient des Français, ces marques de déférence auxquels ils s'attendaient en vain. Ils le montrent par l'exemple. Cela se fait spontanément, avec une discipline discrète qui était aussi prête à sortir de l'âme allemande, en cas de repli, que des divisions de chars des usines en prévision de conquêtes futures.

Des promeneurs passent et se penchent sur la rivière, appuyés sur leur canne. On voit, dans l'eau, le reflet de chapeaux noirs soignés, car c'est dimanche. Ces reflets sont tout ce qui reste, dans la ville, de la race des Seigneurs. Il n'y a pas d'âme dans cette ville, pour soutenir le siège moral que Paris a soutenu.

Nous revenons à Eupen. Le lendemain matin, nous faisons un tour du côté de Rötgen. Là et dans les villages avoisinants, c'est la même chose qu'à Munschau. Des signes timides de bienvenue au « plus fort ». Mais les environs présentent un intérêt autre que le comportement de la population allemande qui sera, partout toujours, le même. A quelques kilomètres de là, au détour d'une route, on découvre la ligne Siegfried — ou tout au moins ses contreforts.

Il y a, en tout cas, tout ce qu'il faut pour y évoquer l'idée d'un « au-delà stratégique » impressionnant. L'énorme casemate de béton, éventrée au bord de la route qu'elle devait garder et où sautillent maintenant des jeeps, le creux de vallée et les collines qui s'étagent et se chevauchent avec le pointillé blanc des blocs antichars à plusieurs rangs de front qui descend, remonte, enjambe et redescend à perte de vue, pareil à des milliers de flotteurs blancs sur des vagues qui se seraient immobilisées.

A travers le passage que tenaient hier les Allemands, grimpent des chenillettes. Sur l'un des blocs, quelques soldats américains cassent la croûte, s'arrêtant parfois, la bouche pleine, pour écouter la direction du canon. Ils sont heureux, parce que tout de même c'est la ligne, et tout le monde, là-bas « back home », connaît ça. Ils ont envoyé chez eux, ces jours-ci, quelques photos.

Comme le soir tombe, nous repartons. Il faut faire un détour par les bois. Nous roulons plus vite dans la boue fraîche, car les bois, c'est encore le dernier refuge des isolés; et nous en avons fait l'expérience. En rentrant à travers la forêt sur Rötgen et Eupen, on voit les restes d'un grand barrage qui a sauté et paraît aujourd'hui, aussi mort que le pont du Gard. Une mort de béton, pauvre, triste et sans lustre.

Demain, sans doute, on y verra travailler des prisonniers allemands qui apporteront, à leur ouvrage, la même attention méticuleuse et docile qu'ils ont apportée, pendant quatre ans, à leur œuvre de destruction.

Avec cette vision rapide d'Allemagne dans les yeux, je songeais-à la France qui, pendant quatre ans, avait gardé son âme parce qu'elle était soutenue par ce pouvoir étonnant : le sens spirituel et moral de la liberté humaine sans lequel cette frontière du Rhin ne serait guère plus qu'un signe sur la carte. Je pensais aussi à ces hommes que j'ai laissés dans la plaine d'Alsace et qui, comme la France qu'ils ont servie, n'ont eu, pendant quatre ans, d'autre soutien que l'Idée, qui ont, pendant quatre ans, selon la puissante expression de Laforgue, « marché l'idée au front » sans jamais pouvoir, comme Antée, reprendre des forces en touchant le sol de leurs pieds et qui, aujourd'hui, voient enfin devant eux la rive allemande du fleuve, terme visible d'une longue route au commencement de laquelle il n'y avait, pour eux, que la peine, l'espoir et le temps.

15 Décembre 1944.

Imprimerie CHANTENAY, Paris. — C. O. L. 31-1003.
No d'autorisation : 1305. — N° d'édition : 12.
No d'impression : 65. — Dépôt légal : ler trimestre 1945.